





Records of

A. B. Smith



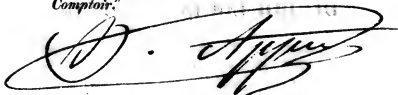
DIX ANS

A LA COUR

DU ROI LOUIS PHILIPPE.

*Les exemplaires voulus par la loi ont
été déposés, je poursuivrai comme contre-
faits ceux non signés de moi.*

*Je fais paraître cet ouvrage en même
tems en allemand au „Berliner Literatur
Comptoir.”*

A large, stylized handwritten signature in black ink, appearing to read 'J. A. Schlegel'. The signature is written in a cursive, flowing style with a long horizontal line extending from the bottom of the 'l'.

Sh8583

DIX ANS
A LA COUR
DU ROI LOUIS PHILIPPE
ET
SOUVENIRS
DU TEMS
DE L'EMPIRE ET DE LA RESTAURATION

PAR
B. APPERT
DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES PRISONS DE FRANCE.

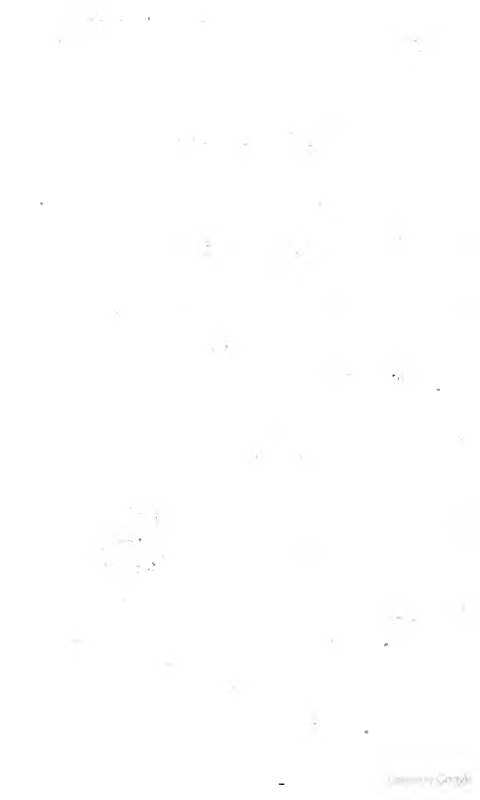
PREMIER VOLUME.



Berlin,
A LA LIBRAIRIE VOSS.
LINDEN N^o. 27.

1846.

Paris,
JULES RENOUARD & C^{ie}.
LIBRAIRES-ÉDITEURS.
RUE DE YOUNNON N^o. 6.



INTRODUCTION.

Les souvenirs de quarante années dans les tems où nous avons vécu, réunissent plus de circonstances extraordinaires que ceux d'un siècle d'autrefois.

Né le 10. Septembre 1797 à Paris, je suis arrivé à l'âge de raison au moment des jours les plus brillants, les plus mémorables du grand Empereur et des plus glorieux pour la France. Ma jeunesse était contemporaine des plus illustres conquêtes, mes jours s'augmentaient en même tems que les plus héroïques actions de nos généraux et des soldats de ma patrie. Le monde alors avait peine à répéter assez les échos des victoires du César des batailles, du fondateur du Code, du restaurateur de la religion, de l'homme que le vénérable chef de l'église venait couronner à Notre-Dame. J'arrivais sur la scène juste au moment des immor-

tels événements. Je voyais toutes les illustrations de l'histoire de l'Empire, et bien vite, hélas! devait arriver sa décadence, sa chute, son renversement après le mariage de Napoléon avec cette archiduchesse qui semble être seule entre toutes les femmes, sans généreuses pensées, sans caractère. Après la naissance de cet enfant, le premier après Jésus-Christ né Roi sur la terre, dont le berceau fut le trône de l'antique capitale du monde, après les vives et frénétiques acclamations qui saluèrent cette majesté dont la royauté était la première heure, qui pouvait, je le demande, présager une si courte durée à tant de grandeurs impériales et populaires!

La rentrée des Bourbons après les désastres de si courageuses batailles, le départ de l'Empereur pour l'île d'Elbe, la fuite du descendant de Henri IV, le retour de Napoléon à Paris, la seconde conquête de la France par les alliés, la rentrée des Bourbons, l'abdication de l'Empereur, son arrivée en Angleterre, la lâche capture qu'elle fait de sa personne sacrée, sa translation à Sainte-Hélène sont autant d'événements extraordinaires, dépassants toutes les prévisions humaines, anéantissants tous les calculs, les projets, les espérances de Napoléon

et de son peuple, je dis de son peuple, car l'armée seule ne lui appartenait pas, il avait aussi des millions de citoyens qui portaient un noble et grand cœur. J'ai vu avec indignation, quoique bien jeune encore, les traîtres des plus hautes conditions qu'il avait comblés de ses bienfaits, des maréchaux, des sénateurs, des ministres, des chambellans redevables de leur élévation, de leurs fortunes, de l'illustration de leurs noms à cet homme qu'ils abandonnaient lâchement, et dont ils cherchaient à ternir la renommée, à dénaturer les plus nobles actions. J'ai entendu, et mon âme en était soulevée, de ces hommes aussi ingrats que vils, féliciter les princes et les généraux étrangers de leur victoire, et dans la salle des maréchaux aux Tuileries, devant ces portraits que leur général ou plutôt que leur bienfaiteur avait réunis pour leur témoigner toutes ses sympathies, sa sollicitude, blasphémer contre leur maître, contre leur auguste ami. J'ai vu ces grands dignitaires de l'Empire heureux de porter la cocarde blanche à leur chapeau, la fleur de lis à leur boutonnière; ils ne savaient quels moyens employer pour resaisir la fortune, conserver leurs emplois, et l'un des plus illustres maréchaux n'a pas rougi de prendre le masque de la religion,

d'afficher publiquement une piété qu'il n'avait jamais eue dans le coeur, d'aller suivre une procession, entouré de ses laquais et portant comme eux un cierge à la main. D'autres sollicitaient et obtenaient la croix de St. Louis et la substituaient à celle de la Légion d'honneur qu'ils n'osaient plus porter! Cependant une sotte ordonnance avait remplacé le portrait de Napoléon, son emblème, par celui de Henri IV. Enfin on devenait si stupide, que la cocarde blanche, même sur les tableaux, représentant des généraux et des soldats de la République ou de l'Empire, succédait à la cocarde tricolore, les vieux invalides seuls cachaient leurs aigles, pour les conserver comme de précieuses reliques. J'ai vu des fanatiques, attacher des cordes à la statue de l'Empereur placée sur la colonne Vendôme, pour la faire tomber en présence des étrangers vainqueurs, qui ne voulurent pas même concourir à cette oeuvre de mauvais Français! Les bas-reliefs de l'arc de triomphe du Carrousel, les aigles du palais du Louvre, les armes impériales étaient abattus avec des cris sauvages de réjouissance; des pamphlets les plus ignobles contre le malheureux Empereur et sa fidèle armée, des proclamations, signées de traîtres qui lui devaient tout, étaient

répandues dans les rues de la capitale; il semblait que les courtisans voulaient prouver au monde, qu'on ne pouvait assez les mépriser. On a souvent parlé contre l'ancienne noblesse, mais au moins, si elle conserve quelques préjugés, elle reste fidèle à ses princes, à ses bienfaiteurs, elle risque sa vie, sa fortune pour les défendre contre l'adversité, elle les suit sur la terre de l'exil et ne les accuse jamais, quand même leurs fautes les ont précipités du trône. Mettez en parallèle la conduite des parvenus, des nouveaux enrichis, des modernes chevaliers, barons, comtes, marquis, ducs ou princes et prononcez! Ce n'est pas le peuple qui se conduisait ainsi envers son illustre général, et malgré les sacrifices d'argent et de sang qu'il supportait depuis si long-tems, son noble et courageux coeur battait encore pour lui sous la modeste blouse du prolétaire, tandis que le superbe habit brodé du courtisan ne cachait que l'ambition, l'ingratitude et l'espérance de se donner basement aux nouveaux arrivés, pour en obtenir la conservation des rangs, des titres et des gros appointements! Dans les bagnes et les prisons j'ai vu parmi les plus horribles vices la reconnaissance et la fidélité en amitié, j'ai connu des criminels qui périssaient sur l'écha-

faud, pour sauver un ami ou pour ne pas dévoiler un secret; dans les cours trouvez un seul exemple de ce sublime dévouement!

Les Bourbons eurent le malheur, comme la plupart des rois, d'être entourés de flatteurs, de médiocrités ou de traîtres, leurs infortunes les rendaient naturellement crédules et défiants. Alors personne de désintéressé ou assez éclairé sur les exigences des sociétés actuelles, du mouvement et de l'état des esprits ne pouvait leur faire entendre la vérité, cette sauve-garde inviolable des rois, dont une fatalité attachée aux grandeurs ne permet pas les avertissements dans les palais.

Le parti prêtre, il faut bien l'appeler par son nom, a plus nui à la royauté que tous ses ennemis politiques, il était impopulaire, imprudent, ambitieux, vain et orgueilleux, en sorte qu'il excitait contre lui la plus grande partie des citoyens et avec d'autant plus de maladresse, qu'assiégeant de ses visites le roi et les princes, on lui attribuait, peut-être à tort, mais avec vraisemblance, tout ce que faisait le gouvernement dans le sens des idées ultra-religieuses, et c'est à ces circonstances, que l'on doit le commencement du mécontentement général qui plus tard, en se développant, a pro-

duit la révolution de 1830. Charles X et sa dynastie renversés et exilés, les partis eurent chacun leurs prétentions et les hommes placés à leurs têtes par le nom ou les antécédents, cherchèrent à se saisir du pouvoir. Alors les partisans de la République, qui se personnifiait en M^r. de Lafayette, eurent un moment la chance de gouverner la France; mais, la garde nationale Parisienne, les banquiers, l'armée se prononcèrent pour une royauté héréditaire, et dès cet instant le duc d'Orléans eut de grandes destinées à accomplir, étant le seul sur la tête duquel la couronne pouvait être replacée et briller encore d'un éclat glorieux, tout en obtenant d'être reconnu par les nations étrangères, et évitant ainsi une guerre générale. La révolution qui venait de s'accomplir, les efforts et la fidélité de la garde royale, de la maison militaire de Charles X, son départ pour Cherbourg, nous donneront des chapitres intéressants et qui prouveront encore, ainsi que nous l'avons déjà dit, que l'ingratitude et la perfidie, l'abandon et la trahison sont toujours bien prêts des grands, lorsque l'adversité les frappe. Nous verrons aussi les nouveaux courtisans se presser dans les antichambres de la nouvelle dynastie, à l'exception

de la plus grande partie de l'ancienne noblesse qui s'est retirée dans ses châteaux. Nous rencontrerons au Palais-Royal les superbes républicains de la veille, être les premiers à solliciter des emplois, des grades et des décorations, en un mot, notre impartial récit des événements de ce tems, de la conduite des ces illustres acteurs de toutes les scènes, de tous les genres démontrera, que les bagnes et les prisons ne contiennent pas tous ceux qui ont le coeur mal placé, l'esprit peu élevé, la conscience élastique. Ces faits historiques prouveront, qu'il ne faut pas toujours reprocher aux souverains les torts de leurs règnes, que leurs conseillers, leurs adulateurs, leurs faux amis sont les vrais coupables.

On verra souvent le courage militaire arriver à son plus haut degré, tandis que le courage civil restera comme de nos jours la vertu politique la plus rare, la moins dévouée au pays, aux institutions, et ainsi s'expliqueront tous les malheurs, que la mission de ce courage était d'empêcher.

Berlin, 20. Mars 1846.

CHAPITRE I.

SACRE DE NAPOLEON A NOTRE-DAME DE PARIS.

(1804.)

Après les sanglantes et affreuses journées, les massacres abominables de tant d'innocentes victimes de la révolution de 1793, après avoir versé le sang du vertueux et bon Louis XVI et de sa royale famille, après que les vainqueurs et les vaincus tour à tour dressent les échafauds, la France se lasse enfin de ces carnages inhumains et désire le repos, la réouverture de ses églises, son indépendance Européenne. C'est alors que Bonaparte, simple citoyen de la Corse, devient comme par enchantement le plus grand capitaine du tems, le vainqueur de l'Italie, le dictateur de ma patrie, l'Empereur de son choix. Marié à la veuve du marquis de Beauharnais, l'élévation de cette excellente femme est inséparable de la sienne, elle devenait donc en même tems Impératrice des Français.

C'est dans l'antique métropolitaine de Paris que le successeur de St. Pierre, consacrera ce

choix de la France, et dès ce grand et mémorable jour la religion et la gloire auront fait alliance et se devront une mutuelle reconnaissance. Napoléon rétablira les autels, le chef de l'église saluera du nom de sacré et inviolable, son nouveau „Fils aîné.“ J'ai vu cette imposante cérémonie et quoique bien jeune, son souvenir est encore intact dans ma mémoire. La pompe déployée par le clergé et le gouvernement, l'immense réunion des grands de ce tems, leurs magnifiques uniformes, l'imposante majesté du couronnement, celle du souverain pontife, du nouvel Empereur, et de sa digne compagne, le moment où Napoléon pose lui-même sur sa tête la couronne de tant de rois, voulant ne la tenir que de Dieu seul, sont de ces tableaux qu'on ne voit qu'une fois dans la vie, quand même elle aurait plusieurs siècles de durée! C'est une apparition presque divine de toutes les grandeurs réunies qui dépasse la conception des esprits et leur laisse une impression ineffaçable d'admiration et de respect.

Le peuple a besoin de ces imposants spectacles, de ces magnificences qui élèvent son imagination et frappent ses pensées. Le culte catholique se prête parfaitement à ces belles

cérémonies, c'est un cadre d'une grande richesse qui fixe et provoque l'admiration en permettant au tableau d'attirer seul les regards et de captiver une entière attention.

Les chants religieux, les robes de dentelle, les chasubles de brocard d'or des ministres catholiques, la richesse des draperies et ornements de notre gothique basilique, les costumes si brillants de l'Empereur, de l'Impératrice et des membres de leur famille, les uniformes des grands dignitaires et des dames de la nouvelle cour, les broderies des habits de la foule des généraux; des pages, la profusion de l'or et des bougies, la présence du vénérable Pape, sanction éclatante de l'église, l'imposante physiologie de celui qu'elle reconnaissait en ce jour comme son protecteur, donnaient à cette cérémonie extraordinaire une poésie qu'aucune expression ne peut rendre; pour en faire une satisfaisante peinture.

La voiture impériale, le harnachement de ses magnifiques chevaux, le grand nombre de carrosses dorés, les vaillantes troupes de toutes les armes, leurs chefs glorieux qui venaient d'assurer l'indépendance de la patrie et son repos intérieur, offraient aux yeux étonnés tant de merveilles qu'on se croyait assister aux plus

belles cérémonies de triomphes des grands empereurs romains ! Les fanfares guerrières, les drapeaux tricolores percés de mille balles ennemies, les vieux grenadiers de cette valeureuse garde impériale, les acclamations du peuple, ces mille cris de „vive l'Empereur ! vive l'Impératrice !“ excitaient tous les sens à la fois, tous les transports d'allégresse, et paraissaient nous promettre de longs jours de bonheur et de prospérité !

Qui, à cette époque mémorable, eût osé prédire les désastres qui devaient si prochainement la suivre, parler de la disgrâce, du divorce de cette bonne Joséphine qui, comme un ange gardien, paraissait veiller sur le grand homme, en être l'heureuse étoile ! La pensée du divorce, comme un nuage qui annonce au navigateur une terrible tempête, a été le premier signal du changement de la fortune de Napoléon. Il semble que la providence dès cet instant lui a retiré son appui, parcequ'il cessait en effet de marcher dans la voie droite et loyale, et comme son ingratitude ne pouvait s'excuser, les destinées réglées par une divine impartialité deviennent, ce qu'elles sont toujours pour ceux qui oublient leurs devoirs, capricieuses, tourmentées, fatales.

Les grandeurs humaines et la fortune s'obtiennent plus facilement qu'elles ne se conservent, lorsque l'homme ne les considère pas comme un dépôt que Dieu lui confie pour l'avantage du prochain et non comme une jouissance personnelle et égoïste. Les grandeurs pour rester constantes ont besoin d'être utiles à la morale, aux sociétés. Le jour où la présomption, l'orgueil, la vanité veulent en profiter seuls, le moindre souffle de l'adversité les renverse, les détruit, les tue. Aucune puissance sur la terre ne peut durer et conserver sa force, si sa base n'est pas l'humanité, la justice, le progrès et l'utilité générale. La religion en doit être l'architecte et le conservateur; c'est elle qui l'éclaire, la dirige et multiplie ses bons résultats; c'est elle qui lui donne l'amour et la vénération des populations; c'est elle qui l'empêche de tomber dans la tyrannie et l'aveuglement, deux défauts qui se donnent la main pour l'abattre et la détruire, tout en croyant la servir, la maintenir. La puissance enfin de l'homme, même du plus grand, du plus illustre, ne peut se conserver qu'en respectant avant tout les ordonnances suprêmes de l'évangile, qui est lui-même la source de toute grandeur, de toute autorité durable. L'é-

glise catholique apostolique et romaine dit, que hors elle il n'y a pas de salut; je pense, moi, que c'est hors l'évangile qu'il n'y a pas de salut, ni pour les grands, ni pour les petits et même pour l'église, et les événements historiques que nous allons raconter tels que nous les avons vus, et suivant leurs périodes, seront une nouvelle preuve de cette immortelle vérité qui malheureusement ne règle pas encore la conduite de tous les rois, de tous leurs sujets, de tous ceux qui commandent, de tous ceux qui obéissent.

L'Empereur Napoléon, rétablissant les églises et le culte, accomplissait un acte aussi politique qu'utile, mais fallait-il, en même temps, briser le contrat sacré aux yeux des hommes et de la religion qui l'unissait à Joséphine, n'était-ce pas un démenti donné aux croyances religieuses, supposées l'origine de sa sollicitude, et prouver, que la première réparation, accordée aux catholiques, cachait une irreligieuse arrière-pensée, et devenait une concession pour masquer celle qu'il allait demander en vain à l'opinion publique, à tous les coeurs honnêtes! — Mais n'anticipons pas sur l'avenir, reprenons le présent de ces souvenirs.

CHAPITRE II.

VOYAGE AVEC LES GALÉRIENS.

(1808.)

Il est des circonstances de la vie qui nous paraissent indifférentes au moment où elles nous occupent et qui cependant décident de toute notre existence, des bonnes ou mauvaises chances réservées à notre passage sur cette terre.

L'Empereur, auquel rien n'échappait, avait pensé au régime des prisons et à la mendicité. Des réformes partielles avaient été ordonnées, mais les guerres continuelles absorbant toute son attention et celle des administrations supérieures, ces projets d'utiles et générales améliorations n'eurent pas d'heureuses suites, et les bagnes comme les prisons restèrent dans le plus déplorable état. A cette époque les médecins ordonnèrent à mon père, s'il voulait me conserver, de m'envoyer chez sa mère en Normandie à petites journées, ma santé demandant les plus grands ménagements. Les voyages

même en diligence dans ce tems ne ressembaient pas à ceux d'aujourd'hui, car pour aller à cinquante lieues, on couchait au moins trois fois en route.

Une parente qui m'était bien dévouée s'offrit à me conduire au village de la Branchoire, près Couterne, où vivait ma grand'mère dans la très-petite propriété de mes ancêtres. Le premier jour nous devions de Paris aller coucher à Versailles. Le voiturin, qui nous menait, conduisait en même tems un gros chariot lourdement chargé, en sorte que bien souvent nous devions diriger notre modeste équipage. A part les secousses et les embarras de se rendre si lentement à soixante lieues, ce voyage me promettait assez d'agrément et de distractions. Gai et content, une fois sorti de la capitale, espérant d'ailleurs être fort indépendant pendant cette route et chez ma vieille grand'mère, j'arrivai avec joie le soir à Versailles. A peine étions-nous dans notre auberge, qu'une foule innombrable s'assembla sous nos croisées. La force armée avait peine à la contenir, lorsque je vis arriver plusieurs centaines d'hommes enchainés deux à deux par escouades de vingt-six, d'autres sur des charrettes, ayant les jambes pendantes tout autour

et enchaînés également par de gros colliers de fer au cou. Les chants, les cris farouches de ces malheureux, leurs vêtements en lambeaux, leurs éclats de voix rauques, leurs rires et gestes indécents, la physionomie triste, abattue de quelques-uns, la brutalité des gardiens et des gendarmes envers eux, ces figures et regards sinistres formaient un tableau qui m'impressionnait vivement, me serrait le cœur et occupait bien douloureusement mon jeune esprit. J'appris enfin, que ces hommes plus sévèrement enchaînés, plus mal traités que les bêtes féroces, étaient des criminels, allant au bagne de Brest. Jamais mes pensées n'avaient eu un semblable aliment de réflexions, un sujet aussi grave de méditation, et quoique bien au-dessus de l'intelligence de mon âge, je sentis secrètement une forte impulsion qui frappait mon cœur et semblait me dire : „désormais tu t'occuperas de ces prisonniers abandonnés de tout le monde, et ta vie entière sera consacrée à l'amélioration de leur triste sort.“

Personne de ceux qui contemplaient ce spectacle de désolation et de dégradation ne paraissait touché de tant de misères, au contraire l'horreur, la crainte, les malédictions seules répondaient aux pleurs, aux soupirs, à la honte,

aux vociférations, aux injures de cette épouvantable réunion de galériens. Je ne sais qui, des visiteurs ou des visités, oubliaient davantage leurs devoirs et méritaient plus de blâme.

Je ne pouvais me lasser de regarder ces malheureux esclaves; le bruit de leurs chaînes, les peines intérieures dont je les supposais accablés, remuaient tous mes sens, et entièrement absorbé par ces nombreuses souffrances, j'oubliais que je n'avais pas treize ans et surtout aucun moyen en ma puissance pour les soulager. Je ne pouvais m'arracher à toutes ces idées et dès ce moment une inspiration, comme on n'en reçoit qu'une dans toute la vie, me dit: „ne crains pas de vouer tes faibles efforts à ces pauvres captifs, la compassion, même impuissante, plaît au Seigneur; il n'est si petit qui ne puisse faire un peu de bien, donne tes économies aux plus pauvres d'entr'eux, je t'en récompenserai mon enfant.“ Cette voix intérieure, je m'en souviens, se fit entendre, et je portai de suite toute ma petite fortune aux galériens qui, en me voyant ému et au milieu d'eux, me demandèrent l'aumône. J'avais d'abord tremblé d'effroi, en marchant entre ces hommes dont les chaînes étaient autant de barrières à franchir, mais leur empressement à me recevoir, la

douceur de leurs paroles, leurs expressions polies me rassurèrent bien vite, et je n'eus plus peur, au contraire je les remerciai de me serrer affectueusement les mains. Les gardiens, ordinairement si brusques, en raison de ma jeunesse sans doute, ne mirent pas d'opposition à ma visite, et je me retirai après avoir fait tout le tour des vastes écuries, où étaient parqués comme des bestiaux ces plusieurs centaines de criminels, lorsque je vis l'un d'eux serrer tendrement dans ses bras un charmant petit garçon, ayant deux ou trois ans de moins que moi. Cet enfant pleurait comme le galérien qui l'embrassait, et une pauvre dame, à laquelle on avait refusé l'entrée de ce triste asile, faisait de loin des signes d'intérêt à cet homme. J'appris à l'instant même, que cette femme était l'épouse du condamné, le petit garçon son fils et que ces deux faibles êtres voulaient suivre la chaîne jusqu'à Brest à pied, n'ayant pas de ressources pour faire autrement ce voyage. Le lecteur devine, après ce que je lui ai déjà confié de mes sensations, combien cette malheureuse et son fils m'intéressèrent, et de suite mon faible esprit cherchait les moyens de les secourir. La pauvre femme devina tout ce que je ressentais de pitié et, pendant que son mari

caressait son fils, elle me dit dans un langage qui me fit juger qu'elle avait été bien élevée: „Mon bon petit monsieur, ne croyez pas que mon infortuné mari est un grand criminel; sans doute il a commis une faute grave, en signant un autre nom que le sien, et en établissant un commerce à crédit trop légèrement, mais sa conduite était honnête, seulement des pertes ne lui ayant pas permis de faire honneur à ses engagements, il a cru, pour nous donner du pain, pouvoir se sauver, en faisant un billet au nom d'une autre personne, persuadé, qu'à l'échéance, les rentrées que nous attendions lui permettaient de l'acquitter; et qu'ainsi il nous aurait sauvés de la misère, sans faire de tort à personne. La dénonciation d'un faux ami, auquel nous rendions chaque jour des services, a fait arrêter mon mari, son emprisonnement a achevé notre ruine, et le voilà aujourd'hui condamné à dix ans de galères, et ce qui est pis encore, à vivre enchaîné avec ces misérables que vous voyez et qui la plupart ont commis d'horribles assassinats.“ De grosses larmes coulaient des yeux de cette infortunée; et pour la première fois je recevais une sérieuse confiance, confiance qui devait en amener tant d'autres du même genre et donner

un cours extraordinaire à mon avenir. L'heure de la fermeture des écuries étant arriyée, on fit sortir le petit garçon, la femme et moi, je les engageai à monter dans ma chambre, pour achever notre conversation et je me souviens en vérité, que mes questions et mes réponses furent dans cette entrevue plus raisonnables, plus sensées, que ne le comportait mon âge. Une secrète et religieuse inspiration domina toutes mes pensées et dès cet instant, sans me rendre compte de la possibilité de vouer tous mes efforts à la défense de ces malheureux, un instinct secret me promettait le succès de cette sainte cause, ma jeune intelligence, éclairée comme par miracle à la vue de ces hommes, assimilés aux animaux dangereux, plus mal traités qu'eux, chargés de plus lourdes chaînes, auxquels on ne parlait qu'avec menaces, suivies souvent de coups, comprit que, de retour à Paris, je pourrais à mesure de l'augmentation de mes années, devenir le serviteur utile de tant de malheureux. Le lendemain nous devions aller coucher à Verneuil, et par un hasard que je ne m'explique pas encore, c'était aussi l'étape de la chaîne des galériens, l'auberge de notre voiturier celle où elle passerait la nuit, toujours dans de grandes écuries, oc-

cupées ordinairement par les chevaux des rouliers. On devine avec quelle joie j'appris que nous allions continuer notre voyage en compagnie de la pauvre femme et de mon petit camarade. Il faisait beau, heureusement pour les condamnés, car lorsque la pluie tombait, ils étaient sans le moindre abri, n'ayant qu'un vêtement tout mouillé la nuit et le jour suivant. Notre voiture était souvent près de celle des galériens qui ne pouvaient faire la route à pied, et des cet instant ces malheureux cessaient leurs vilaines chansons, leurs sales propos et cris indécents. Ainsi, cette foule de scelerats, touchés de mes petits secours et de ma jeunesse, de la présence de l'épouse et du fils de leur compagnon d'infortune, retenaient l'expression de leur effronterie, de leur immoralité.

Tout jeune que j'étais, j'appréciais cette retenue de leur part et j'en tirais l'espérance de leur retour au bien, s'ils étaient moins malheureux. Le traitement auquel on les soumettait, la grosseur de leur collier de fer, des chaînes qui les attachaient tous ensemble, me semblaient une barbarie et non une bonne justice, et dans mes innocentes pensées, je voyais par ce traitement rigoureux des hommes

excusables et bien malheureux. La pauvre femme et son fils pleuraient presque tout le jour, ce voyage, quoique m'intéressant beaucoup, était donc bien triste. Arrivé à la nuit dans la déserte ville de Verneuil, la foule, comme à Versailles, se pressait pour voir ce cortège dont les acteurs, par un faux amour propre, une mensongère bravade, recommencèrent leurs cris, leurs hideuses chansons, leurs obscènes conversations. La populace de son côté répondait à ces indignes provocations, en sorte qu'on ne savait quelle partie de cette multitude ignoble était la plus pervertie, la plus à plaindre. Lors de ce voyage le peuple, tout occupé des guerres, pensait peu aux progrès de l'instruction et d'une convenable éducation, ses mœurs étaient brutales, son esprit peu éclairé, en sorte que le spectacle de la chaîne lui offrait un aliment plutôt curieux, qu'une excitation à la pitié. Aujourd'hui fort heureusement les mêmes classes sont loin de ces sentiments de 1808. Les écoles, les caisses d'épargne ont augmenté ensemble son instruction et sa moralité. L'ivrognerie, cette plaie dégoûtante a diminué ses ravages dans la même proportion. A l'époque actuelle une semblable réunion de tous les crimes et de toutes les mi-

sères soulèverait contre elle toutes les populations, et personne n'oserait en France s'en réjouir. C'est ainsi que les sociétés s'épurent, s'élèvent par l'instruction, et qu'elles se moralisent par les bonnes habitudes, l'ordre et l'économie. Le bien-être est la santé des esprits ordinaires, et des aveugles, sourds et muets pourraient seuls nier cet avancement intellectuel de ce qu'on nommait autrefois les basses classes et qui s'appellent aujourd'hui les honnêtes et laborieux ouvriers.

Aussitôt descendu de voiture, j'allai avec mon petit compagnon voir son père, et comme à Versailles, les gardiens nous laissèrent entrer, mais cette fois les pauvres galériens me firent un accueil encore plus empressé, chacun me prenait dans ses bras, m'embrassait sur le front et pendant toute cette visite pas un mot indécent ne fut prononcé par eux. Leurs figures me parurent moins repoussantes, leurs regards exprimaient alors, ou du moins je le pensai, les remords et le repentir, la douleur, mais sans espérance d'un meilleur jour! Ils me demandaient si le hasard me conduisait à Brest en ajoutant: „venez, mon petit ami, nous voir tous les soirs, maintenant que nous vous connaissons, n'ayez plus peur de nous, ne craignez

rien; allez mon enfant, malgré nos fautes nous sommes incapables de vous donner de mauvais avis, de mauvais exemples, voyez-vous, c'est pour nous étourdir, que nous chantons dans les rues et que nous répondons de vilains mots à ceux qui viennent nous voir passer comme si nous étions des bêtes curieuses; mais dans le fond de nos coeurs les regrets, la misère, l'opprobre, la marque dont le bourreau nous a flétris, nous rongent l'âme, accablent nos esprits, et le malheur, vous le saurez plus tard, n'est jamais un encouragement à la patience, à la résignation des maux de cette vie." Un autre galérien dont la mise et le linge propre indiquaient une ancienne aisance, me dit: "cher petit, venez m'embrasser, vous ressemblez à mon fils aîné qui ne se doute pas du malheur de son père: il est en pension à Choisy * et si jamais vous retournez à Paris et que vous rencontriez mon fils, ne lui dites pas que vous m'avez vu ainsi." Cet homme avait de grosses larmes dans les yeux et je ne fus plus le maître de retenir les miennes. Attendri, il me prit de nouveau dans ses bras et me dit tout-bas:

* Le hasard, une année après ce voyage, devait me rendre dans cette pension le camarade intime de ce pauvre jeune homme dont je parlerai plus tard.

„je ne suis pas un assassin, comme celui qui est *mon accouplé*, j'ai eu toute ma fortune, et celle de ceux qui avaient eu confiance en moi, perdue par une fausse spéculation et la capture d'un navire qui portait mes marchandises. J'avais une grande négligence dans la tenue de mes livres, j'ai eu le malheur de vouloir sauver vingt mille francs pour mes cinq enfans et leur mère, la justice alors a considéré ma faillite comme frauduleuse et me voilà en route pour le bagne!“ Il ne put m'en dire davantage, des sanglots étouffèrent sa voix. Alors son camarade, l'assassin, lui dit: „A quoi penses-tu donc, de conter tes affaires à cet enfant? tu le retiens une heure, comme si c'était bien amusant, ton histoire, ça fait, que demain il ne viendra plus nous voir, et j'en serais fâché, car je ne sais pourquoi, moi, qui suis indifférent pour tout, tu le sais, j'aime déjà ce petit visiteur!“ Et en s'adressant à moi avec un sourire affectueux, il me prit par la main en m'offrant de goûter à son verre de vin, ce que je n'osai refuser de peur de lui faire de la peine. Je continuai ma visite aux autres condamnés, en distribuant la petite solde fixée par mon père pour chaque jour du voyage, et plusieurs de ces malheureux, paraissant pour-

tant bien pauvres, ne voulurent pas accepter mes légers secours, en me disant poliment : „venez nous voir, mais ne vous privez pas de vos épargnes pour nous, mon enfant, vous avez un bon coeur, Dieu vous bénira !” Ces dernières paroles retentissent encore à mon oreille, le son de la voix qui les prononçait est dans ma mémoire et je me souviens, que la physionomie de cet homme eut une expression indéfinissable que je n’ai jamais retrouvée depuis dans un bagne.

Dès cet instant, je pris, sans le dire à personne, la résolution, de prier chaque soir en secret avant de m’endormir, et j’ai tellement conservé cette habitude, que jamais je ne me fivre au sommeil sans avoir accompli ce devoir. Les événements qui vont suivre prouveront, si la prédiction de ce galerien devait s’accomplir.

La jeunesse est très impressionnable, les premières idées qui frappent son esprit et ses pensées trouvent en son coeur une innocente hospitalité et bien souvent les années, les tourments de la vie, les conseils, les leçons de l’expérience même, ne peuvent en détruire l’influence, le souvenir. On ne saurait donc trop surveiller les premiers rapports de l’enfance, et ne la confier qu’avec une scrupuleuse atten-

tion aux serviteurs, aux institutions, ou aux établissements sur les soins desquels on se repose, de commencer son éducation ou son instruction. L'enfance, emblème de la virginité, d'une belle et précieuse fleur, ouvrage de Dieu, ne peut jamais assez exciter la sollicitude des parens, car j'ai mille et mille exemples et j'en citerai plusieurs dans le cours de cet écrit, qui prouvent que notre premier jour de raison peut être pour cette virginité, pour cette fleur le premier degré qui nous fera monter vers le bien, ou descendre vers l'abîme. L'amour de Dieu, de la famille, du prochain, l'intelligence qui développent les bonnes qualités, les morales conceptions alors absorbant, inspirant toutes nos premières pensées, prennent assez de racines, pour ne plus être arrachés de notre esprit par de passagères influences, et toute notre vie se ressent de ces précieuses impressions du jeune âge.

Le lendemain de cette seconde visite nous arrivâmes à Mortagne, où les mêmes scènes de la curiosité publique devaient se renouveler. Ma visite ne fut pas plus empêchée que la veille et j'eus encore à m'applaudir de cette compassion. Au quatrième jour de voyage nous étions à Alençon, et comme cette ville

est grande et populeuse, la chaîne attira la foule sur sa route et à notre auberge, je dis notre auberge, car pour rien au monde je n'eusse voulu aller loger ailleurs que mon petit camarade, puisque d'ailleurs ce prétexte me laissait près de *mes pauvres galériens*. J'eus peine à parvenir dans les écuries, tant les cours étaient envahies par la population et principalement par les femmes d'Alençon et des villages environnants. Mais cette soirée encore devait m'offrir une nouvelle et intéressante anecdote. Un peu plus loin que l'assassin, compagnon de chaîne du père de mon petit camarade, se trouvait un jeune homme d'une figure assez intéressante et dont les pleurs, pour la première fois depuis son départ de Paris, inondaient le visage; je m'approchai de lui, et pensant le consoler, je lui dis: „Mon ami, pourquoi tant vous désoler, bientôt vous aurez terminé ce pénible voyage et une fois à Brest, on assure qu'avec une bonne conduite et votre jeunesse vous intéresserez vos chefs qui adouciront votre captivité.“ „Merci, monsieur, de votre bonté, mais voyez-vous, il y a des choses qui sont au-dessus des forces humaines. Figurez-vous qu'au milieu de la foule qui contemplait tout à l'heure notre misère, j'ai aperçu

ma pauvre vieille mère et ma soeur qui me croient à l'armée. Nous sommes d'un petit village à deux lieues d'Alençon, et j'espérais en mettant ma casquette sur mes yeux ne pas être reconnu, et surtout que personne de ma famille se trouverait là. Malheureusement je me suis trompé et j'ai vu ma pauvre mère, à laquelle je me suis bien gardé d'écrire depuis ma condamnation, qui par un instinct fatal m'a fixé, et aussitôt s'est évanouie en tombant dans les bras de ma soeur et en poussant un cri qui retentira toujours au fond de mon coeur. Voyez-vous, nous sommes d'honnêtes fermiers, bien estimés dans le pays; mon père a toute la confiance des seigneurs du château qui, de père en fils, aiment et emploient mes parens. Lorsqu'un de nous est en âge de se marier, il donne une petite dot et un bien pour un loyer peu élevé, et qui ne commence qu'à la seconde année de jouissance, et s'il apprend que je suis un galérien maintenant, ah, monsieur, il n'aura plus confiance en mes parens, il les chassera, et ce qui est bien au-dessus, ma chère mère en mourra, car voyez-vous, elle me disait toujours, quand j'étais petit, Mon Joseph, la probité, l'honnêteté est une fortune, avec cela on peut aller partout la tête

levée, on ne craint pas les mauvaises langues." La bonne femme, en me disant adieu, avec toute la famille à cette même place, lorsque je suis parti pour l'armée, me répétait, comme si un pressentiment l'avertissait de mon triste avenir, "Joseph, mon garçon, tu vas nous quitter pour la première fois depuis que tu es au monde, mais je suis tranquille, tu seras brave de toutes les manières, souviens-toi toujours que nous ne devons regarder le bien d'autrui, que pour savoir qu'il ne nous appartient pas, vois ton père et tes ancêtres aussi, qui depuis plus de deux cents ans ont la confiance entière du maître du domaine, comme ils sont honorés dans le village, nous sommes du conseil de la commune, arbitres des différends de nos voisins; lorsque nous labourons, nous ne prenons pas un pouce sur le champ mitoyen; aussi quelle gloire pour vous, mes enfans, ça vaut mieux que de l'argent, au moins les voleurs ne peuvent pas nous emporter ce trésor." Le pauvre jeune homme sanglotait et ses paroles devenaient étouffées, inintelligibles, je ne savais que répondre et comment le consoler. Cette scène ne put rester indifférente même aux scélérats de sa chaîne, et leurs conseils bienveillants et honnêtes se mêlèrent à

nos larmes. Je n'osais demander la cause de cette condamnation, et lorsque ce jeune prisonnier eut un peu repris ses sens, il me dit : „J'ai eu la fatale pensée d'aller avec des camarades faire une orgie dans un mauvais lieu, mais n'ayant pas assez d'argent, et pensant que mon père m'en ferait parvenir bientôt, j'ai volé, car il faut dire ce mot horrible, parceque c'est vrai, 30 francs dans la malle du maréchal des logis chef qui m'accordait toute son affection. On accusait un autre militaire de ce vol, il était déjà à la salle de police, lorsque le lendemain de cette débauche, je ne voulus pas le laisser plus long-tems inculper à ma place et je me dénonçai. Le rapport était fait au colonel, il fallait donc, malgré tout le chagrin qu'en éprouvait mon sous-officier, donner mon nom pour obtenir la liberté de mon camarade, et comme le régiment allait partir pour l'armée, un exemple sévère était nécessaire, et je fus condamné à cinq ans de travaux forcés et jugé incapable d'être jamais militaire.“

Ce récit est trop touchant pour y ajouter une observation, mais il fut pour moi, malgré mon ignorance, mon inexpérience, la source de toutes les réflexions que je fis par la suite pour demander au moins la classification des galé-

riens et des détenus suivant leur âge et le degré d'immoralité de leurs condamnations.

J'étais tellement préoccupé de tout ce que je voyais de souffrances, d'infortunes si diverses, que je n'eus plus le tems de penser à ma santé, et le Seigneur permit, que toutes les heures consacrées à ces misères fussent pour elle des instants de repos et une amélioration sensible. Je n'avais qu'un chagrin, c'était de voir arriver le moment de ma séparation de ceux que seul peut-être je plaignais, auxquels je pardonnais, je n'ose dire que j'aimais déjà!

Le lendemain nous arrivâmes à Prez-en-Pail, et c'est en cette ville que je dus quitter la chaîne, mon petit camarade et sa mère. C'était pour eux et pour moi une douloureuse nécessité, mais rien ne pouvant l'empêcher, il fallait bien se résoudre. J'allai donc le soir dire adieu aux condamnés et vraiment, leurs témoignages de tendre affection me firent verser des larmes. Il est impossible de rapporter tous leurs souhaits pour mon bonheur et les remerciements provoqués par l'intérêt que je leur avais témoigné, plutôt que par mes légers secours, mais ce que je n'ai jamais oublié, c'est la promesse que je leur fis, d'aller les voir un jour, et de penser à eux chaque fois que je pourrais

secourir un pauvre prisonnier. Alors l'un des plus âgés me dit avec émotion : „Mon cher petit, malgré l'habit que je porte, j'ai encore de la religion et je suis plus malheureux que coupable. Je prierai pour vous le bon Dieu; lorsque vous aurez quelques années de plus, venez nous visiter à Brest et vous verrez que vous serez le bienvenu! Je ne sais quel pressentiment me fait croire que vous tiendrez cette promesse et que votre compassion pour nous sera exaucée, et nous fera grand bien.“

Je dis particulièrement adieu à mon malheureux militaire, au père de mon camarade, à l'homme qui avait son fils à Choisy et je quittai cette écurie, le coeur bien gros, bien triste mais fermement résolu à retourner le plus tôt possible à Paris, pour donner toute la suite que mon âge et mes parens me permettraient, à l'idée de me rendre utile à cette classe si infortunée des galériens et des prisonniers.

CHAPITRE III.

SÉJOUR EN NORMANDIE.

(1808.)

Je ne parlerais pas de ce séjour s'il n'avait été, pour son tems, l'occasion d'observations qui, malgré le nombre d'années écoulées, ne manquent pas d'intérêt. La Normandie est un riche et beau pays, mais lors de ma première visite, l'ignorance, la superstition, les préjugés de la plupart de ses habitants offraient une étude de mœurs curieuses. La bigoterie plutôt que la piété, l'observance des coutumes extérieures plutôt que l'amour véritable du prochain formaient la base de leur culte. Les curés et les anciens seigneurs avaient encore une influence sur ceux qu'ils nommaient *leurs* paysans. La culture se ressentait de l'absence de tous les jeunes gens que l'Empereur appelait sous les drapeaux. Les excès des Chouans et des Vendéens étaient encore l'effroi des masses qui craignaient toujours leur retour. En effet, on me contait tous les soirs à la veillée, où se

réunissaient les bonnes femmes du village, des histoires de leurs férociétés, de leurs assassinats, de leurs pillages. Plusieurs de mes vieux parens avaient été attachés par eux dans le lit et brûlés impitoyablement, après avoir supporté les tortures les plus abominables et vu devant leurs yeux en expirant leurs malheureuses filles outragées et violées par ces frénétiques, soi-disant défenseurs du trône des Bourbons et de la sainte religion. L'ignorance était générale et sur cent habitants dix tout au plus savaient lire et trois ou quatre écrire et encore très-imparfaitement. Les petites écoles étaient tenues par de vieux maîtres ou de pauvres religieuses de bonne volonté, mais tout à fait incapables. Les vêtements grossiers et anciens des vieux hommes étaient de la plus antique coupe, les maisons ou plutôt les chaumières ne recevaient de jour et d'air que par la cheminée ou par la porte. Du pain de sarrasin très-noir et mauvais, un très-petit morceau de lard pour faire une soupe à la famille et aux servantes qui remplissaient les fonctions de laboureurs à la place des garçons, tous militaires, composaient la nourriture de ces laborieux travailleurs.

Tous ces braves gens assuraient, faisant

le signe de la croix, qu'ils voyaient fréquemment des fantômes, leurs grands parens morts depuis long-tems venir les visiter la nuit dans leurs chambres, qu'en passant dans les cimetières à certaines heures, on entendait les malins esprits pousser des cris effrayants ou faire des éclats de rires infernaux, et souvent ceux qui voyaient ou entendaient plus que les autres de ces extraordinaires merveilles devaient, pour chasser le diable, faire dire des messes, en les payant largement aux curés, ou tout au moins donner à l'église pour brûler des cierges, à la bonne vierge. A côté de ces habitudes dévotes, chacun parlait mal de son voisin et avait un procès pour l'objet le plus minime. Le passage dans un champ d'une vache ou d'un mouton, une branche d'arbre plus près que la distance fixée, un compte verbal, la plus petite erreur dans le paiement d'un fermage, la jalousie causée lors des partages des successions, les dispositions d'un testament etc. etc. le moindre prétexte en un mot, engendraient d'interminables et ruineux procès. On se jetait ensemble aux pieds des autels et du confessionnal et en sortant chacun allait chez les avocats ou grefriers des tribunaux pour pousser l'appel de ces causes importantes. Ma pauvre grand'mère

voulait toujours me faire copier ces réquisitoires contre tel ou tel voisin qui lui prénaient une *roye de terre, ses pommes, ses gerbes* etc. ce qui était loin de m'amuser, d'autant plus que je n'étais pas alors un très-habile écrivain. Telles furent les mœurs de ces belles provinces de la France; pressons-nous de dire que depuis ce tems les progrès de l'instruction, de l'agriculture, la paix qui a permis à la jeune population de rester dans ses foyers, ont fait de la Normandie un pays avancé, intelligent, éclairé et dévoué aux institutions nouvelles.

CHAPITRE IV.

VISITE DE L'EMPEREUR A CHOISY.

(1809.)

La vie des champs eut la plus heureuse influence sur ma santé et je fus mis en pension chez l'adjoint au maire de Choisy, le bon Mr. Dumoulin. C'était une institution modeste où les jeunes gens recevaient une nourriture saine, une instruction de second ordre, une éducation simple et s'habituèrent ainsi à une vie conforme à l'état social de leurs familles.

Les parens, lorsqu'ils choisissent une pension, pour leurs demoiselles surtout, doivent tenir à cette organisation sans faste, car rien n'est plus dangereux pour l'avenir des enfans que de leur donner des idées de luxe, même lorsqu'ils doivent avoir de la fortune. Les occupations raisonnablement laborieuses, le caractère aimable, la bonne humeur, une piété sincère, faire la charité sans ostentation, ne pas médire de son prochain, être indulgent pour les fautes des autres et sévère pour les siennes,

voilà ce qu'il faut d'abord apprendre à la jeunesse. Ce sont des principes qui restent et donnent dans l'avenir les plus heureux résultats pour la bonne conduite et le bonheur.

Un jour M^r. Dumoulin nous fit assembler tous et, se plaçant gravement sur son estrade, il nous dit: „Messieurs, j'ai à vous annoncer une grande nouvelle. Sa Majesté l'Empereur et Roi passera cette semaine à Choisy en se rendant à Gros-bois, et j'aurai l'honneur de lui présenter les élèves dignes par leur application de cette précieuse faveur, et comme je suis adjoint et que M^r. le maire ne prononcera peut-être pas le discours, c'est moi qui le remplacerai. Vous savez qu'il n'y a qu'un bac pour passer la rivière et l'on doit demander à Sa Majesté Impériale d'accorder les fonds pour bâtir un beau pont. J'espère que vous apprécierez, Messieurs, l'honneur insigne de votre présentation à l'Empereur et Roi!“

Il n'avait pas fini ce discours, prononcé avec un sérieux imperturbable, que mille et mille cris de „vive l'Empereur!“ lui témoignèrent notre joie d'approcher du chef de l'État, idole à cette époque de toute la jeunesse française. Peu de jours après, des courriers, richement habillés en vert et galonnés d'or, annonçaient

l'arrivée de l'Empereur. On nous fit habiller de notre mieux; et nous fûmes conduits sur le bord de l'eau, près de l'ancien château royal. Une foule immense y était déjà réunie. Napoléon arriva à l'heure fixée, et le maire de Choisy eut le courage de lui adresser la parole, et de demander humblement la construction d'un pont. Napoléon regarda la position, qui pouvait être la plus convenable et dit: „C'est accordé, monsieur le maire, je veux dans un an, jour pour jour, venir à Choisy et passer sur ce pont.“ Des cris de „vive l'Empereur!“ retentirent sur toute la plage et je craignais bien, que notre présentation fut oubliée, mais comme nous avions un uniforme à peu près militaire, que nos petits chapeaux à trois cornes nous en donnaient la tournure, l'Empereur d'un ton bienveillant mais bref s'adressant au maire lui dit: „quelle est cette institution?“ M. Dumoulin s'avança aussitôt et répondit: „Sire, j'en suis le directeur et elle forme chaque jour des jeunes gens dévoués et tous prêts à servir votre Majesté.“ „Je n'en doute pas, monsieur,“ répliqua l'Empereur, et se retournant de notre

* Malgré les grands événements du tems il tint parole, et un an après cette visite, il passa sur ce nouveau pont qui était un grand bienfait pour Choisy.

côté il ajouta : „appliquez-vous, soyez raisonnables et j'aurai soin de vous.“ Puis il monta avec sa suite sur le bac, passa la Seine, de nouvelles acclamations l'accompagnèrent, et nous ne fûmes point les premiers à les cesser. Je me souviendrai toujours de l'effet magique que produisit sur nos jeunes esprits la présence imposante de l'Empereur. Je vois encore sa belle physionomie, son regard d'aigle, cette majestueuse prestance, ah ! ceux qui disent qu'il avait l'air dur, sévère, brusque, sans dignité, sans noblesse ne l'ont jamais vu.

En revenant de cette cérémonie, mon plus intime camarade N. était seul de nous tous soucieux et pensif. Arrivé dans notre chambre, où nous allions reprendre nos habits ordinaires, je lui demandai la cause de sa rêverie, lui qui était ordinairement beaucoup plus gai que moi. Alors, étouffé par les larmes, il m'entraîna dans un coin où personne ne pouvait ni nous voir ni nous entendre, et il me dit : „écoute Appert, j'ai un secret à te confier, tu es un bon camarade et tu n'en parleras jamais. Apprends donc, que mon malheureux père est au bagne de Brest, condamné à une longue captivité et ce que j'ai sur le coeur en ce moment, c'est d'avoir eu la lâcheté de ne pas

demander sa grâce à l'Empereur qui, j'en suis sûr, eût été intéressé par ma prière et nos malheurs." Cette confidence me rappela de suite le pauvre galérien ayant son fils en pension à Choisy. Le plus grand hasard en avait fait mon meilleur ami, parcequ'il était doux, aimable et studieux. Je lui contai alors mon voyage en Normandie, que son père m'avait embrassé en me disant que je ressemblais à son fils bien-aimé, et dès cet instant, l'attachement de N. s'augmenta encore et mon affection devint également plus grande en raison de sa malheureuse et intéressante position.

CHAPITRE V.

MARIAGE DE NAPOLEON AVEC L'ARCHIDUCHESSÉ

MARIE-LOUISE.

(1810.)

Le sacrifice de Joséphine est consommé. On lui accorde le château de Navarre, ses vastes dépendances avec la Malmaison et désormais cette bonne Impératrice, cette tendre épouse, cette meilleure amie de Napoléon doit vivre sans lui, et ce qui est bien plus cruel, voir sa place occupée par une princesse étrangère, je dis occupée, car elle ne pourra jamais être remplacée dans le coeur des Français. L'Empereur, dans le fond de son âme, n'est pas plus content que Joséphine; en brisant si douloureusement l'existence et la vie de celle qui le conseillait si bien et le défendait toujours, un secret instinct lui crie au fond de l'âme: „Ta grandeur ne te permettait pas d'être ingrat, d'être injuste et tu ne peux désormais compter sur de beaux jours. Ta vanité, l'orgueil de t'allier au sang des Empereurs d'Autriche, l'idée

d'appartenir à la famille des rois d'ancienne race sont autant d'illusions que tu ne pourras réaliser, tu oublies le serment de ton sacre, tu violates la parole donnée en présence des autels, sur le saint évangile et tu espères dans ton aveuglement, que Dieu peut sanctionner une si grande iniquité! Avec Joséphine tu perds cette protection invisible, mais réelle qui te préservait des dangers, qui donnait un éclat durable à ta couronne et qui assurait le succès de tes nouveaux triomphes."

En effet, l'étoile de Napoléon à laquelle il croyait lui-même, fut pour jamais éclipcée, et s'il devait encore avoir quelques heures de félicité, ce n'était plus qu'un contraste à toutes les peines, à toutes les infortunes qui allaient, au grand étonnement du monde, le frapper de toutes parts.

On sait que le prince de Neuchâtel fut chercher l'Archiduchesse à la frontière et que l'Empereur la reçut à Compiègne où toute la magnificence royale devait commencer ses prodiges. La veuve de l'illustre maréchal duc de Montébello, ami si brave de l'Empereur, est désignée comme dame d'honneur de Marie-Louise, et il me semble voir encore l'entrée par la barrière de l'Etoile de cette princesse,

et surtout la belle et si bonne duchesse près d'elle dans la superbe voiture impériale. Le cortège était peut-être encore plus brillant que celui du sacre, on ne peut donner une idée du grand nombre des carrosses à huit et à six chevaux caparaçonnés, portant des harnais couverts d'or et d'argent, des panaches de la plus grande richesse; les livrées, le nombre considérable des écuyers, des pages, des piqueurs, des laquais, l'imposante escorte des gardes à cheval, des généraux, les voitures de tous les corps constitués, des ambassadeurs de toutes les nations, la foule immense du peuple donnent à cette entrée l'apparence de la plus extraordinaire des fêtes. Le soir les illuminations des Champs Elysées, des quais, des boulevards, les concerts, les feux d'artifice complètent ce spectacle féerique qui éblouit tous les yeux mais ne séduit pas tous les cœurs. Le souvenir de la pauvre Joséphine, cachée au château de Navarre, est une tache pour ce soleil dont les esprits se préoccupent et Napoléon lui-même aux Tuileries regarde en vain, si l'arc-en-ciel, présage d'une heureuse alliance, vient au nom du Seigneur sanctionner l'arrivée de cette nouvelle Impératrice. L'élévation de Madame la maréchale de Montébello

à la plus haute dignité de la cour est un acte qui honore à la fois la mémoire du dévoué et fidèle ami de l'Empereur et rend à Marie-Louise le plus grand des services, puisqu'il lui donne la plus excellente, la plus noble compagne. — La beauté de beaucoup de femmes fait oublier leurs défauts, les rares qualités de madame la maréchale font oublier sa grande beauté. C'est la réunion des plus sublimes sentiments sous les traits et la forme de la plus séduisante vertu. Mais à la cour ce n'est pas le mal qui fait des ennemis, c'est le bien qu'on y déteste et contre lequel on se ligue, parcequ'il est pour le plus grand nombre une importune exception. C'est expliquer pourquoi les dames du palais et la plupart des officiers de la maison de l'Empereur et de l'Impératrice étaient jaloux et envieux de l'affection particulière et des preuves de haute estime dont la dame d'honneur recevait chaque jour de nouveaux témoignages.

Madame la maréchale s'éloignait des intrigues du palais, pour s'occuper avec sollicitude de toutes les infortunes qui demandaient aide et secours à l'Impératrice et dont les pétitions lui étaient confiées avant même d'être lues par Sa Majesté.

On apportait chaque premier du mois quarante mille francs en or à Marie-Louise; cette somme formait le revenu de sa cassette personnelle. La dame d'honneur qui joignait à toutes les perfections une bienfaisance, dirigée par un bon cœur, éclairée par un esprit supérieur, s'occupait de toutes les demandes de secours avec une tendre sollicitude; aussi le bien qu'elle faisait au nom de l'Impératrice était-il réel, utile et moralisateur; nous aurons occasion de présenter plus d'une observation curieuse sur les secours royaux et sur ceux qui les sollicitent. Revenons aux courtisans.

La disgrâce de Joséphine qui avait été, ainsi qu'on le sait, si prompte, si inattendue, plaçait les dames ambitieuses de la cour dans un grand embarras, car il était bien difficile, d'obtenir les faveurs de la nouvelle souveraine, sans être ingrat envers la première compagne de Napoléon. Mais pour le caractère de ces nobles dames ce ne sera pas un obstacle durable, elles auront bien vite des phrases adulatrices pour l'Archiduchesse d'Autriche, fille et femme d'Empereur, et bien heureux encore, si elles ne calomnient pas leur adorée maîtresse de la veille. En effet, les demandes de présentations à Marie-Louise sont nombreuses. L'orgueil et la

vanité déploient tout le luxe qu'on peut réunir dans une capitale comme Paris. Pour cette occasion il n'y a pas d'avares, ce n'est pas une offrande pour les pauvres, c'est celle qui fait espérer un sourire, une charge, un titre, un regard du maître. En ces jours les passions mauvaises des antichambres des rois, et elles sont bien puissantes, ne laissent pas même à la mémoire le tems de plaindre une femme abandonnée. Est-ce que la reconnaissance et la fidélité ne sont pas proscrites avec les grands que l'adversité renverse! J'ai remarqué au contraire que c'est dans les jours de malheurs, que ces deux sentiments se développent chez les gens du peuple, et l'on en verra plusieurs exemples dans le cours de ces souvenirs, qui consoleront de la bassesse et de l'ingratitude superbe des riches et des parvenus surtout. J'ai connu deux femmes d'un esprit aussi élevé que distingué, les comtesses de Rémusat et de Nicolai, qui avaient été dames de Joséphine et de la Grande-Duchesse Stéphanie, et dont le vif attachement pour ces deux princesses s'était encore augmenté depuis leurs infortunes. C'est une noble exception qui fait du bien au cœur! Nous aurons peut-être à reparler de ces deux excellentes comtesses.

Les fêtes impériales se succédaient à Paris, tandis que le château de Nayarre voyait augmenter chaque jour son isolement, et la pauvre Joséphine, apprenant par les journaux, qu'elle lisait avec autant de douleur que de curiosité, la description de ces joies, la liste de ces ingrats s'écriait souvent : „mais ce n'est pas possible, cette comtesse, cette duchesse, ce général, ce chambellan m'accablaient de leurs adulations, de leurs protestations de dévouement; quelle étude mon Dieu que le malheur, enfin que l'Empereur soit heureux, que la France continue à prospérer, et je ne me plaindrai de rien!“

Le prince de Schwarzenberg, ambassadeur d'Autriche, veut naturellement payer son tribut à l'alliance de Marie-Louise, son auguste compatriote; il demande *humblement* à l'Empereur *de daigner* accepter une fête à l'hôtel de l'ambassade. LL. MM. promettent de l'honorer de leur présence. Alors tous les artistes en décors, les tapissiers, les menuisiers du garde-meuble sont mis en demeure de construire à la hâte dans le jardin une immense salle de bal qui, faisant suite aux appartements du rez-de-chaussée de l'hôtel, doit leur donner l'étendue et la grandeur convenables, pour

contenir les nombreux et illustres invités. Paris pour ces fêtes improvisées est un lieu enchanteur, tout s'y transforme comme dans les contes des mille et une nuits; aussi peu de jours après la réunion des ouvriers, l'hôtel de l'ambassade d'Autriche n'a plus de jardin, un vaste et magnifique salon, des galeries, des serres remplies des plus belles fleurs, des lustres et des milliers de bougies, des tentures de magnifiques étoffes, le velours et l'or dominant partout, des glaces posées avec art pour multiplier à l'infini ces beautés, et les personnages qui viendront jouir de ce coup-d'œil magique, feront de cette fête la réalisation enchanteresse de tout ce que l'homme peut imaginer de merveilleux! Le jour désigné par l'Empereur est pour tout ce que la capitale renferme de célébrités, de nobles et de riches, un rendez-vous, où chacun a le désir de se montrer paré de ses diamants, pierreries, costumes les plus brillants. Les cordons, les décorations, les épaulettes, les plaques des ordres étrangers, les tissus et les cachemires de l'Inde, les soieries les plus précieuses, les dentelles les plus rares, les fleurs, les perles les mieux imitées, rivaliseront pour mériter l'approbation du Souverain et donner une grande

idée de la splendeur de la cour de France à celle qui doit désormais en être l'Impératrice.

Cette soirée bien heureuse pour la vanité et pour le commerce de Paris, arrive enfin. Les princes et princesses de la famille Impériale, les maréchaux, les ministres, les grands dignitaires, les ambassadeurs des nations étrangères, les sénateurs, les grandes dames, les généraux, les chambellans, les pages etc. etc. se pressent en foule pour choisir une bonne place. Lorsque l'ordre est rétabli, que les banquettes sont occupées par les femmes si richement resplendissantes et surchargées des plus précieux ornements de la coquetterie et de l'opulence, des cris de „vive l'Empereur! vive l'Impératrice!“ se font entendre du dehors, et aussitôt M^r. l'ambassadeur d'Autriche, les princes et princesses se rendent au premier vestibule, pour recevoir et complimenter les augustes époux qui arrivent, suivis de la plus brillante suite. L'Empereur a l'air le plus aimable, l'Impératrice dont la toilette est de la plus grande beauté, semble heureuse aussi de son séjour en France, elle paraît surtout aimer son mari, et l'illustre assemblée témoigne, qu'elle devine ses pensées, par l'expression de la joie la plus vive et la plus sympathique. LL. MM.

se promènent dans les divers salons, en admirent et louent la magnificence. Le bal est ouvert, on forme des contre-danses et chacun paraît oublier son rang, la sévérité et la gravité des fonctions pour ne songer qu'aux plaisirs. Mais ces jouissances ne doivent pas être de longue durée. Une croisée ouverte pour renouveler l'air et diminuer l'excessive chaleur permet au vent de pousser un rideau sur les bougies d'un candélabre, et en moins d'une seconde le feu se communique aux draperies de gaze, de mousseline et aux guirlandes de fleurs artificielles, et alors cet immense salon de bois peint ou couvert d'ornements, de tentures inflammables, devient en très-peu d'instants un vaste incendie. La terreur, la confusion le désordre le plus complet gagnent toute cette nombreuse réunion, le feu atteint même des robes de dames qui effrayées se précipitent dans les autres pièces, et y portent ce dangereux ennemi. On ne sait comment arrêter cette panique qui augmente encore le danger. Les portes ne suffisent plus à la foule qui s'y précipite, on saute par les croisées. L'Empereur a de la peine à se faire jour, emportant dans ses bras l'Impératrice. Enfin il parvient dans la rue, retourne aux Tuileries pour y

déposer Sa Majesté et revient au lieu du désastre.

Pendant ce tems la confusion et le feu augmentent encore chez l'ambassadeur. Des voleurs en profitent pour s'y introduire et ramasser ou prendre les pierreries et bijoux précieux qui sont semés ou abandonnés partout. L'une des soeurs de l'Empereur, la princesse Pauline, et la princesse Schwarzenberg, femme de l'ambassadeur sont brûlées, d'autres grandes dames sont en danger ou blessées. C'est un spectacle de désolation, tout Paris accourt sur le lieu de ce désastre, les pompiers, les troupes, la police rivalisent de zèle. Grâce à tant d'efforts on arrête les progrès de cet épouvantable malheur, et le jour du lendemain éclaire des ruines, des monceaux d'ornemens, de riches meubles consommés et perdus.

Je ne crois pas aux pressentiments superstitieux, et cependant on voit dans certaines et grandes circonstances des espèces d'avertissemens sinistres. Ainsi, le jour du mariage de Louis XVI, du duc de Berry, du duc d'Orléans, il arrive des malheurs pendant les réjouissances, et comme celui de Napoléon, ces mariages annoncent de pénibles destinées qui se réalisent sous nos yeux.

L'Empereur et Marie-Louise sont vivement impressionnés par ce triste accident où plusieurs personnes perdent la vie, et la pauvre Joséphine en l'apprenant remercie le ciel d'avoir préservé les jours de celui dont elle oublie l'ingratitude; pour ne se souvenir que de la tendre et fidèle affection qu'elle lui a vouée à jamais.

CHAPITRE VI

GROSSESSE DE L'IMPÉRATRICE.

(1810.)

L'Empereur, en sacrifiant Joséphine, se donne à lui-même pour excuse de cet acte le besoin d'un héritier de son nom, de sa couronne et de sa gloire. C'est l'idée dominante de son vaste génie, il croit perpétuer sa puissance en la confiant après lui à un fils qui, continuant sa race, en conserve pieusement le dépôt, le souvenir, pour le bonheur de cette belle France à l'amour de laquelle il doit son élévation, comme elle lui est redevable de sa propre grandeur. On ne sait qui mérite plus de reconnaissance, de la nation pour son chef, ou du chef pour la nation. L'une et l'autre ont fait des prodiges, des sacrifices, des efforts inouis pour le succès d'une indépendance que le monde entier admire et respecte.

Marie-Louise se plaît en France et ne manque pas de l'écrire à l'Empereur d'Autriche.

Elle vit assez retirée, s'occupant de broderies, de littérature française. Isabay est son professeur de dessin, et S. M. est contente de montrer ses progrès à Napoléon qui l'encourage affectueusement, en lui donnant chaque jour les preuves d'une sincère amitié. L'Impératrice devient l'amie bien tendre de sa noble dame d'honneur qui ne la quitte plus, qu'elle veut constamment auprès d'elle aux Tuileries, où madame la maréchale vient loger. Cette bonne duchesse se charge de la distribution des secours, de la direction supérieure de la maison de l'Impératrice; une correspondance nombreuse augmente ses occupations multipliées, et Marie-Louise lui accorde une telle confiance, une telle et unique préférence sur toutes les autres personnes, qu'après son mari, c'est la duchesse qui est la confidente de toutes ses pensées, l'influence heureuse sous laquelle S. M. se trouve parfaitement tranquille et satisfaite. Dans les promenades, au spectacle, dans les réceptions de la cour, l'Impératrice ne peut être bien sans sa dame d'honneur; en sorte que madame de Montébello, sans le vouloir, sans le rechercher devient par ses sages conseils, la justesse de son esprit, la pureté de ses intentions une puissance qui fait tous

les jours de bonnes oeuvres, et par conséquent autant d'ennemis de sa personne.

Les fonctions déjà si élevées de dame d'honneur avec la bienveillance, l'estime de Napoléon, l'attachement et la confiance de Marie Louise la placent fort heureusement tellement haut, que les courtisans et les dames du palais n'osent donner un libre cours à leur jalousie, au dépit de leurs espérances déçues. Les ministres eux-mêmes s'inclinent et témoignent leur déférence pour la duchesse. Mais qu'on se rassure, ce crédit sans égal séchera bien des larmes, adoucira bien des infortunes. Nous reconnaissons à la dame d'honneur une grande ambition, il est vrai, celle de faire des heureux au nom de l'Impératrice, et si elle quitte quelques instants les appartements de la Souveraine, c'est pour aller elle-même dans le réduit du pauvre, sauver du désespoir et de la misère quelques familles honnêtes. Ce n'est pas l'aumône que fait madame de Montébello, c'est la bienfaisance prévoyante qui donne des moyens d'existence au laborieux ouvrier. Les jeunes artistes, peintres, musiciens, compositeurs, hommes de lettres, qu'une subvention annuelle peut conduire à la fin et au succès de leurs études, n'ont pas le tems de s'adresser

à l'Impératrice, la dame d'honneur les prévient les encourage, les produit, les protège et par son intermédiaire ils deviennent les heureux adoptés de Marie-Louise.

Nous aurons à reparler de madame la maréchale duchesse de Moutébello, et l'on verra, combien elle est digne des hommages et de l'admiration de tous les coeurs élevés et généreux.

Vers le mois de Septembre la grossesse de l'Impératrice est annoncée; cette nouvelle comble de joie l'Empereur et tous les Français. C'est l'espérance d'une longue suite d'années de repos et de prospérité pour elle. Cet enfant sera sans doute le bien aimé de François I, le gage d'une sincère alliance entre l'Autriche et la France qui a déjà des alliés en Allemagne, des princes français rois en Espagne, en Hollande, en Suède, en Westphalie et dont les couronnes d'Italie et de l'Empire Français forment une puissance formidable que n'oseraient attaquer les autres Etats. Mais tout cet espoir ne sera qu'un transparent trompeur, qui disparaîtra et sera passager comme ceux des fêtes qui contiennent des devises, des souhaits heureux et dont il ne reste rien le lendemain.

Les médecins, à mesure que la grossesse

avance, conseillent des promenades à pied à l'Impératrice, et je la vois encore avec M^{me}. de Montébello sur la terrasse des Tuileries du bord de l'eau au bout de laquelle ses équipages allaient l'attendre et qu'elle gagnait, en descendant un petit escalier, en passant par une petite porte, pratiqués exprès pour elle. Cet escalier et cette porte existent encore et je les ai bien souvent regardés depuis, en soupirant et en pensant à tant de regrettables et tristes déceptions de ces époques.

On connaît l'heure des promenades de Sa Majesté. Alors chaque jour la foule s'assemble sur le quai et des acclamations accueillent la mère de l'enfant si désiré, en adressant à Dieu des prières pour son heureuse délivrance et pour que ce soit un prince.

CHAPITRE VII.

NAISSANCE DU ROI DE ROME.

(1844.)

Le 20. Mars 1811 au matin, le canon annonce aux Parisiens l'accouchement de l'Impératrice. On savait que, si l'enfant né était un prince, 101 coups de canons seraient tirés, que si c'était une princesse il n'y en aurait que 25. Je me souviens, qu'aux premiers coups tout le monde se mettait aux fenêtres ou sortait des portes. Chacun comptait. Arrivé aux 24 et 25^{ème} un silence général régna, peut-être pour la première fois, dans toute la capitale en même tems. Enfin le 26^{ème} tiré, ce fut un cri de joie parti de toutes les bouches et suivi des plus bruyantes acclamations de „vive l'Empereur, vive l'Impératrice, vive le Roi de Rome!“ (on savait d'avance, qu'il recevrait ce titre en naissant.) Après les 101 coups, on se porta en foule vers

les Tuileries, comme pour s'assurer de cette importante et réjouissante nouvelle. *

Aux premières douleurs que ressentit l'Impératrice, Madame la duchesse de Montébello, (qui depuis plusieurs jours déjà couchait dans la même chambre sur un petit lit de fer, derrière un paravant) fit prévenir l'Empereur, qui accourut en même tems que Dubois, l'accoucheur, arrivait. C'est à ce moment, que l'enfant ne se présentant pas bien, le docteur eut un moment de sérieuses inquiétudes, et Napoléon lui dit ces belles paroles: „*Sauvez, la mère!*“ Les grands dignitaires, les ministres, les maréchaux de France étaient, ainsi que l'avait ordonné l'Empereur, présents avec la dame d'honneur, près du lit, lorsque l'habile docteur annonça la délivrance de Sa Majesté qui donnait le jour au Roi de Rome. L'Impératrice témoigna sa joie, l'Empereur vint de suite l'embrasser et prenant le nouveau né, il le présenta à toute la cour avec une orgueilleuse et attendrissante satisfaction. Les per-

* L'Empereur ne voulut pas que les gardes empêchassent le peuple d'arriver jusque sous les croisées de l'Impératrice. On tendit alors un simple cordon tricolore d'une des grilles d'entrée du quai à l'autre porte de la rue de Rivoli pour maintenir la foule, et ce cordon fut le meilleur gendarme, personne ne pensa à le franchir.

sonnages qui assistaient à cette mémorable scène s'accordent à dire, que jamais la physionomie de Napoléon n'avait été aussi belle, aussi noble, son regard plus extraordinaire, toute sa personne plus digne, plus imposante!

Les réjouissances publiques, les illuminations, les spectacles gratuits, les distributions de comestibles aux Champs-Élysées, les effets des pauvres gens retirés du Mont de Piété, les secours aux indigents et aux femmes qui avaient accouchées le 20. Mars, des fêtes de tous genres étaient le résultat matériel de cet événement. De toute part des pièces de vers chantaient la naissance du jeune Roi, et étaient adressés à Napoléon, à Marie-Louise et même à l'enfant. Tous les collèges, les académies, les écoles eurent des congés, en un mot, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, le plus pauvre jusqu'au plus riche, les vieux, les jeunes, le civil et le militaire, la Nation entière voyait avec joie ce rejeton de son Empereur. Dès ce moment tous les calculs humains lui promettaient la plus glorieuse existence, et la dynastie de Napoléon semblait à jamais devoir régner sur la France.

C'est aussi pour cette naissance que mon si regrettable ami Casimir Delavigne fit, quoique

bien jeune encore, une pièce de vers qui eut l'honneur d'attirer les regards de l'Empereur et de lui donner la pensée de la supériorité qui signalerait les oeuvres de ce modeste et si excellent poète.

La pauvre Joséphine même était heureuse de voir se perpétuer la race de Napoléon, car cette femme n'avait pas cessé de l'aimer pour lui, pour sa gloire et sa postérité. L'Empereur eut l'attention secrète de la faire avertir de suite de cet événement. Des dépêches et courriers extraordinaires portaient dans la même journée pour tous les royaumes et le télégraphe transmettait cette nouvelle aux départements, qui la reçurent également avec des transports d'allégresse, et toute l'armée plus encore, si c'est possible, témoigna le bonheur qu'elle ressentait d'avoir un second Napoléon. Les souverains étrangers adressèrent des lettres autographes de félicitations. L'Empereur François I. d'Autriche en fut le parrain.

Dans mes visites aux pauvres gens, que la Reine des Français me chargeait de secourir en son nom, j'ai rencontré souvent des familles nombreuses augmentées par un ou deux orphelins et lorsque je disais aux chefs de ces familles malheureuses, „mais vous aviez déjà six enfans,

comment avez-vous pu en prendre encore un ou deux?" „Ah, monsieur, répondaient ces honnêtes indigents, nous avons été le parrain et la marraine, et c'est un engagement sacré devant Dieu de remplacer le père ou la mère, d'ailleurs quand il y en a pour sept, il y en a pour huit.“ On verra rarement dans le monde les riches tenir ainsi de ces sortes de promesses, et tout en faisant la part des intérêts politiques qui doivent dominer les Souverains, nous avons la fâcheuse occasion de dire, que l'Empereur François, père de Marie-Louise, pouvait, en restant fidèle à sa patrie, ne pas abandonner si complètement son filleul et petit-fils le Roi de Rome.

CHAPITRE VIII.

DÉPART DE L'EMPEREUR POUR LA RUSSIE.

(1812.)

Je ne savais comment donner suite à mon désir d'être utile aux prisonniers et ce n'était pas en restant à Choisy qu'il me serait possible de travailler à ce vœu que je gardais secrètement dans mon cœur; car mes parens, à mon retour de Normandie, avaient peu compris, et nos amis encore moins mon attachement à des malheureux que tous les honnêtes gens alors maudissaient, craignaient, sans penser qu'un jour ils devaient rentrer dans la société. Je sollicitai donc mon retour à Paris et je demandai à suivre les leçons de l'école Impériale de dessin et les cours de l'Académie des beaux-arts. Mes progrès furent rapides dans l'architecture, le dessin et les mathématiques élémentaires, et l'on me plaça chez un architecte, M^r. Duchesne de Villiers, rue Beauregard N^o 10. L'un de mes professeurs M^r. Dutertre, ancien membre de la commission scien-

tifique de la campagne d'Égypte, dont les excellentes leçons m'avancèrent bien vite, avait aussi la direction de l'école de dessin des pages de l'Empereur. Un jour il me dit: „Je suis content de toi, Appert, et puisque tu es très-raisonnable, je te promets de solliciter ton admission auprès du Roi de Rome. Cette bienveillance de M. Dutertre excita mon émulation au plus haut degré; et l'espérance qu'il me donnait, fit naître dans mon esprit celle de pouvoir plus tard intéresser le jeune Roi à mon projet d'améliorer la position des galériens.

Une année environ s'écoula, et pendant ce tems l'horizon politique s'obscurcit, et l'Empereur organisa la fameuse et belle armée qui devait aller chercher la mort à Moscou. Mon attachement anticipé pour mon futur maître, le jeune Napoléon, m'attirait souvent aux Tuileries, aux heures où sa gouvernante, M^{me}. de Montesquiou, le montrait à la croisée au peuple qui sollicitait sa présence par les cris de „vive le Roi de Rome!“ et un jour que j'étais près de lui, je vis arriver par toutes les portes du Carrousel des troupes considérables, des corps de toutes les armes, des régiments de cavalerie, d'artillerie, où se faisait remarquer un grand nombre de vieux sous-officiers décorés

et dont les blessures, le teint basané, les longues moustaches attestaient qu'ils n'en étaient pas à leurs premières campagnes. Le roulement des tambours, la musique guerrière et sévère en même tems, les pelotons d'honneur qui entouraient les étendarts dont il ne restait plus que de nobles lambeaux, la physionomie imposante et fière des officiers, des sous-officiers et des soldats semblaient indiquer, que chaque coeur battait à l'idée, à l'espérance de nouvelles conquêtes. Je m'étais placé, avec la protection d'une personne de la maison, près du pavillon de l'Horloge, et peu d'instant après, un nombreux et brillant Etat-major s'y rassembla. Un cheval richement caparaçonné, portant une housse de velours cramoisi bordée d'or, ayant à ses extrémités des aigles, surmontés de la couronne Impériale, attendait son cavalier. On devine que ce cheval était celui de l'Empereur. Sa Majesté monta ce superbe animal qui semblait fier de porter un tel maître. L'Empereur, en uniforme de général ayant le grand cordon de la Légion d'honneur, un maintien noble et sévère, paraissait tristement préoccupé; sa belle figure pâle, ses yeux brillants exprimaient une rêveuse mélancolie. Il allait passer la revue de cette belle

armée qu'on m'a dit réunir près de 100,000 hommes partants pour la fatale guerre de Russie. La physionomie de l'État-major et celle de Napoléon avaient, je ne sais quoi de sombre; ce n'était plus cet ensemble de majesté, cette apparence de sécurité qui exprime chez les guerriers l'ardeur du courage et la confiance de nouveaux triomphes.

Cette vieille armée dont l'Europe venait encore d'admirer les exploits, que le monde entier saluait du nom de *grande* et *glorieuse* prenait congé de son illustre chef aux cris de „vive l'Empereur!“ et sans le savoir, c'étaient les adieux éternels qu'elle faisait à la capitale, à la patrie; elle quittait pour toujours le sol de la France, et allait périr sous les glaces du nord après des prodiges d'héroïsme, dès ce moment nous ne compterons plus que des désastres. Malgré les traits du plus noble courage c'en est fait, encore une année et la victoire aura placé son char sur le champ ennemi. Peu de jours après, Napoléon quitta sa femme et son fils bien-aimé, mais cette fois il ne leur rapportera pas de lauriers, il ne moissonnera pas de nouvelles palmes, la providence formera une alliance avec l'étranger, elle fournira plus que des hommes et des canons, c'est le froid,

la glace, la neige, la famine qui lui serviront de soldats sur lesquels nous ne pourrons rien, et il faudra mourir par ces fléaux que le grand Empereur n'a pu prévoir. Qui d'ailleurs est capable de résister aux coups frappés de si haut! *

* Je prie le lecteur de ne pas oublier que ce sont des *souvenirs* que j'écris; alors s'expliqueront le style, les pensées qui, autant que ma mémoire fidèle me le permet, conservent la couleur des idées, des époques de ma jeunesse. Les dates de chaque chapitre indiquent celles des opinions que j'exprime, comme si j'étais encore en ce tems de mes premières années.

CHAPITRE IX.

DÉSASTRE DE RUSSIE.

(1812.)

Je remporte les premiers prix de l'école de dessin, j'en suis nommé professeur adjoint sur la présentation de mon digne maître de mathématiques Mr. Lavit, excité à me protéger par Mr. Dutertre, et cette modeste place et les prix qu'on me décerne m'approchent encore davantage des chances de fixer le choix de l'Empereur pour être attaché à l'éducation de son fils.

Les bulletins de la grande armée étaient dans ce tems le Moniteur populaire, le répertoire chéri de nos batailles, dont la lecture à haute voix se faisait dans tous les ateliers. Chacun écoutait avec attendrissement le nom d'un parent, d'un ami qui s'était distingué, ou dont la mort avait été glorieuse. Tous y trouvaient un sujet de sainte admiration, qui, comme la vaccine, inoculait le courage et le désir de défendre le pays. C'était une greffe qui rendait tous les hommes suscep-

tibles d'accomplir de grandes actions, de guerrières destinées. Je me souviens que mon coeur était dans l'ivresse quand je lisais seulement ces mots: „l'ennemi a été culbuté.“

Ces annales de la valeur de nos troupes rédigées avec autant de talent que de simplicité, entretenaient le patriotisme du peuple et consolaient, pour ainsi dire, les pères et les mères dont les fils méritaient d'y être nommés avec honneur, et à ce moment un éloge public, une croix accordée par l'Empereur devenaient un véritable titre de noblesse pour toute la famille, heureuse aristocratie que celle qui s'obtient par le courage et la défense du pays. Mais comme on le sait, Moscou est brûlé, c'est un feu qui doit éclairer notre défaite, c'est le lugubre phare annonçant le deuil, la misère, la mort, la déroute de la plus belle armée du monde. Tout conspire pour notre perte, et bien heureux si notre infortuné Monarque pourra regagner, au milieu des plus grands dangers, sa capitale désolée de tant de désastres. C'est en ce moment de sérieuse douleur, que les courtisans, les sénateurs, les traîtres commenceront leur abandon, leurs intrigues avec les étrangers ou les ennemis de la France, et sans pudeur comme sans loyauté

ces hommes oseront tramer le renversement de leur Empereur. Je ne parlerai pas des conspirations de Mallet et autres, du projet d'enlever l'Impératrice et son fils, de la présence et de la mort de Moreau au milieu des armées étrangères, des secrètes relations du prince de Talleyrand, du duc d'Otrante etc. etc., ce serait toute une histoire et notre récit ne peut s'étendre à tant d'événements.

L'Empereur arrive à Paris et fait connaître aux chambres la critique position des débris de l'armée, il demande des hommes et de l'argent, mais il ne pouvait obtenir aussi facilement la fidélité, le courage civil, le patriotisme, et pourtant c'était avec leur concours seul que les énormes pertes, faites en Russie, pouvaient se réparer moralement, et produire encore sur nos ennemis une puissante influence. L'armée et le peuple comprennent bien cette vérité, parcequ'ils ont un généreux cœur, un attachement sincère et désintéressé pour celui que le sort paraît atteindre de tant de manières à la fois. Enfin, à force d'activité, de zèle, d'efforts persévérants, de nouveaux corps s'organisent, les cadres des régiments se remplissent et de formidables forces sont encore à la disposition de l'Empereur qui peut regagner la

partie, si ses alliés restent fidèles, et si, pendant son absence, il n'est pas trompé et vendu au-dedans.

On souffre vraiment en récapitulant les détails de cette décadence. Pendant que l'Empereur nomme Marie-Louise Régente, son père François I, les Rois de Naples, de Prusse, l'Empereur de Russie, l'Angleterre, les petits princes d'Allemagne se liguent tous ensemble contre la France. Les Saxons nous trahissent et tournent leurs armes contre nous, nous perdons nos dernières et meilleures troupes, plusieurs de nos braves généraux, un grand nombre de nos officiers.

De défaites en défaites, les champs de bataille se rapprochent toujours de Paris, enfin après d'héroïques et fabuleux efforts, des traitres passent à l'ennemi, des erreurs de mouvements de troupes dérangent les beaux plans de l'Empereur et le nombre des ennemis nous écrase. Le sort vient jeter un voile funèbre sur nos plus courageux braves, et dans peu de jours les Cosaques du nord, les Anglais, les Prussiens entreront dans notre grande capitale, comme plusieurs fois nous avons pris possession de leurs.

Les bulletins de l'armée ont toujours leur

bel aigle en tête, mais il ne tient plus dans ses griffes les destinées des autres nations, la couronne impériale n'est plus sur sa tête, ses nouvelles sont une dernière oraison, un „*de profundis*“ qui annoncent à la patrie que ses courageux enfans sont morts pour elle, sans pouvoir la sauver! J'ai vu et déploré ces infortunes, les jeunes gens de mon âge les ressentent vivement, nous ne pouvions croire, qu'on songerait, malgré tout ces malheurs, à nous donner un autre Souverain, une autre dynastie! L'Impératrice Régente, Joseph, frère de Napoléon, et les grands dignitaires qui forment son conseil manquent de courage, des ministres que je pourrais nommer trahissent, des sénateurs hypocrites, donnent des avis, dictés par la peur et l'infidélité; tous tremblent et proposent le départ de Marie-Louise et du Roi de Rome pour Blois où, dit-on, la Régente pourra gouverner encore librement. La maréchale duchesse de Montebello est seule de l'avis contraire, „c'est, dit-elle, aux Tuileries qu'on doit rester et conserver le pouvoir, il ne faut pas quitter la capitale et abandonner ses défenseurs, c'est au milieu des Parisiens si braves et si dévoués, qu'il faut se placer, triompher ou mourir!“ Ce courage

de la dame d'honneur, veuve, mère de cinq jeunes enfans, ne peut exciter celui de l'Impératrice entourée d'ailleurs d'hommes sans énergie ou vendus déjà aux ennemis, et le départ pour Blois est décidé. La Régente oublie tous ses devoirs à la fois, les instructions de son mari, les intérêts de son fils, sa dignité ne sont plus rien pour elle. Les équipages s'approchent du grand vestibule, l'Impératrice y veut prendre place, et la noble dame d'honneur aura encore le courage de l'accompagner à Blois et jusqu'aux frontières! Le jeune Roi de Rome, comme s'il devinait les conséquences de ce fatal départ, crie, pleure, et dit: „Je ne veux pas m'en aller!“ paroles de l'innocence qui sont une prophétie, annonçant que partir c'est se condamner à ne plus revenir, à l'exil, si ce n'est à la mort!

J'ai vu pour la dernière fois ce royal enfant, sa résistance ne put rien sur le cœur de sa mère. Hélas! cette femme n'a que trop prouvé depuis, qu'elle ne possédait pas ce tendre instinct de l'amour maternelle, qu'elle était froide et indifférente pour les sensations qui donnent un grand caractère, une courageuse fierté, une belle et noble supériorité dans le malheur.

L'Empereur apprend ce départ, l'entrée des ennemis à Paris, la fuite ou la trahison de ceux que le devoir et la reconnaissance devaient attacher, même à ses infortunes. Il ne veut pas compromettre l'existence de Paris, et celle des courageux débris de son immortelle armée, son âme est douloureusement accablée de ces malheurs et surtout de l'abandon de Marie-Louise, qui lui enlève en même tems son fils chéri, pour le conduire lâchement avec elle sur la terre étrangère! Abdiquer en faveur de ce cher enfant est sa dernière pensée, et comme les grands hommes de l'antiquité que l'adversité renverse, il ne songe plus à lui, c'est le sort de ses fidèles amis et serviteurs qui l'occupe; il sacrifie tout pour leur laisser des témoignages de sa sollicitude, de son affection, je n'ose dire de sa reconnaissance.

CHAPITRE X.

ENTRÉE DES ALLIÉS A PARIS. RETOUR DES BOURBONS.

DÉPART DE NAPOLEON POUR L'ÎLE D'ELBE.

(1814.)

Je ne l'oublierai jamais, cette entrée des Souverains étrangers et de leurs troupes à Paris, je vois encore l'Empereur Alexandre, le Roi de Prusse et surtout cet Empereur d'Autriche, qui paraît impassible, glacé d'indifférence et ne pas savoir même qu'il vient détrôner à la fois son gendre, sa fille et son petit-fils; il est le seul parmi les vainqueurs et les vaincus qui ne songe pas à tout ce que cette action a de sauvage dureté. Il semble avoir laissé son coeur dans sa capitale comme pour en décliner la moindre influence sur son esprit. Cependant ce prince est religieux, affecte de suivre les préceptes de l'évangile, et oubliant en même tems tous leurs saints enseignements, qui sont pour les rois comme pour les sujets, il signera sans murmurer l'exil, la

déchéance des membres les plus illustres de sa famille.

Voyez maintenant ce que sont les alliances royales, ayez la bonhomie d'y compter, ah! ce n'est pas la fidèle Joséphine qui aurait sacrifié ainsi tous les devoirs à la fois, et moins encore l'obligation de partager jusqu'au dernier jour les bonnes ou mauvaises destinées du peuple dont elle avait l'honneur d'être la Souveraine. Cette leçon survivra dans l'histoire, c'est une punition que la duchesse de Parme ne pourra assez expier pour l'Impératrice Marie-Louise.

L'Empereur, voulant épargner le sang du reste de sa vieille et noble armée, se résigne à abdiquer en faveur de son fils, mais la Régente partie avec ce jeune prince, personne, pas même son grand-père, ne prenant ses intérêts dans le conseil des Souverains, on ne respecte pas cette condition et la branche aînée des Bourbons dont rien ne rappelait en ce moment l'existence, est ramenée pour régner par les alliés, et imposée à la France. Napoléon, la tristesse dans l'âme, pensant toujours à son fils, s'éloigne de la capitale. Un traité lui assigne l'île d'Elbe pour séjour et il s'y rend avec le peu de généraux, officiers, serviteurs et

soldats qui réclament l'honneur de ne pas le quitter, et qu'on lui permet d'emmener.

Voilà le plus grand capitaine du monde sur un coin de terre que sa présence seule fera connaître, c'est le lion du courage enchaîné, désormais les rois de l'Europe se croiront en sûreté sur leurs trônes!

Louis XVIII, frère de Louis XVI, rentre dans la capitale, après avoir octroyé une charte constitutionnelle signée à St. Ouin, près St. Denis, et rédigée, assure-t-on, par M^r. le comte Beugnot. Il nomme ministres principaux l'abbé de Montesquiou, le général comte Dupont, etc., tous inconnus à la nation ou du moins ayant la plupart des idées qui sont loin d'être celles de l'époque. Les anciens nobles émigrés, le clergé assiégent de toutes parts le nouveau Roi de France ce qui donne déjà une mauvaise opinion de ce gouvernement. Louis XVIII ne reconnaît pas ce qui s'est passé en son absence, et son règne date sur les ordonnances du jour de la mort du jeune Louis XVII. Cette prétention, qui n'est au fond que ridicule, déplait cependant au peuple. Les anciens fonctionnaires de la cour, les gardes du corps, la garde royale, le drapeau et la cocarde blanche etc. sont rétablis. Toutes les fonctions vacantes

et même celles dont on parvient à faire destituer, les titulaires sont accordées à de vieux nobles ignorants, incapables et orgueilleux.

L'armée est aussi mal notée dans les feuilles du gouvernement que ses intérêts souffrent, et les vieux débris de nos courageuses troupes sont traités par les autorités nouvelles avec une partialité et une injustice révoltantes, aussi les Français ne peuvent-ils oublier leur Empereur et s'attacher à cette dynastie qui, à part tous les motifs que nous donnons de son impopularité, a contre elle d'avoir été ramenée par les ennemis du pays. Si nous voulions énumérer toutes les raisons de défiance, d'éloignement et pour beaucoup de haine que ce gouvernement inspire, il faudrait écrire un volume.

J'ai vu aux Tuileries les scènes les plus bizarres, lorsque le Roi Louis XVIII, d'un embonpoint extraordinaire, se traînait sur le balcon de la galerie qui conduit à la chapelle, pour se montrer aux vieilles femmes, chantant en l'attendant l'air si ancien de „vive Henri IV.“ J'ai vu aussi, et cela était plus triste, les vieux maréchaux de France, les généraux se présenter dans les antichambres, pour se trouver sur le passage du Roi et des princes et princesses de sa famille qui se rendaient régulièrement à

la messe le dimanche, en permettant aux personnes munies de billets d'y assister.

Des proscriptions sont prononcées, la police ne cesse d'être inquisitoriale, elle se glisse partout, et personne n'est à l'abri de ses dénonciations, en un mot la France est livrée à ses ennemis de toutes les catégories, de toutes les nations.

La patrie gémit, se trouve humiliée et ne sait, s'il est raisonnablement possible d'espérer de meilleurs jours. Enfin les alliés retournent chez eux, on leur paie ce qu'ils demandent, on accepte les limites tracées par les traités, ils emportent ce qu'ils veulent et à ce prix la paix nous est accordée.

CHAPITRE XI.

MORT DE JOSÉPHINE.

(1814.)

L'Empereur Alexandre, prince magnanime, estime Napoléon et dans les traités qui règlent sa position, la noblesse des sentiments, l'admiration, la justice, la grandeur d'un vainqueur généreux forcent le congrès, à laisser à l'Empereur déchu le titre de Majesté, le rang de souverain, une garde, une cour qu'il formera de ceux qui auront son amitié. Joséphine conserve aussi ses titres, son rang, son apanage d'Impératrice, et l'Empereur de toutes les Russies s'empresse d'aller la visiter à la Malmaison, près Ruel, où elle s'est retirée et vit dans la tristesse et les inquiétudes. Là encore elle plaide la cause de Napoléon, et augmente les bonnes dispositions d'Alexandre en sa faveur. Lorsque cette excellente femme a obtenu tout ce qu'elle peut espérer, la douleur à laquelle elle donne un libre cours détruit sa santé, et un refroidissement la frappe

mortellement à l'instant même où dans une promenade avec l'Empereur de Russie, elle achève de lui rappeler que la vraie grandeur consiste surtout à se conduire noblement avec son ennemi vaincu.

La nouvelle d'une mort si rapide, si peu attendue porte la tristesse dans le cœur de toutes les populations; on dit même que cette fin subite n'est pas naturelle, les regrets sont unanimes comme l'attachement qu'elle inspirait! Les grands et les petits la pleurent; les pauvres surtout se rendent en foule à son enterrement qui sera loin de rappeler les pompes de St. Denis. C'est dans la petite église de Ruel qu'elle a voulu reposer éternellement, c'est dans un modeste coin du chœur que son tombeau simple et touchant attirera les étrangers et tous ceux qui honorent la bonté, la bienfaisance et surtout la fidélité au malheur.

C'est aussi dans cette église de village qu'une autre souveraine détrônée voudra fixer sa dernière demeure. La Reine Hortense, sa fille, demande sur la terre de l'exil, d'être amnistiée par la mort et de venir pour toujours près de Joséphine! Ces deux tombeaux parlent plus à l'imagination du respectueux visiteur que toutes les inscriptions des mausolées de la puissance

qui cesse de vivre dans ses palais, sur le trône; les infortunes remuent plus les coeurs et les pensées que toutes les prospérités réunies, couvertes de la pourpre royale!

Comme la destinée se plaît à détruire les calculs des hommes. L'Empereur Napoléon fait construire son caveau à St. Denis, il meurt et est enterré à Ste. Hélène. L'Impératrice Joséphine et la Reine de Hollande meurent l'une en Suisse, l'autre à la Malmaison et sont enterrées à Ruel, pauvre petit village. Le Roi de Rome, né à Paris, meurt et est enterré en Autriche. Charles X, le duc d'Angoulême sont l'un sur le trône de France, l'autre est son successeur; ils meurent et sont enterrés sur la terre de l'exil.

L'Empereur Napoléon doit à une révolution, à l'élévation de l'esprit de Louis Philippe d'être ramené à Paris et inhumé aux Invalides, où le gardent religieusement les vétérans de ses triomphes.

Hommes présomptueux de toutes les conditions, faites donc maintenant des projets pour l'avenir, si vous l'osez, après tant de circonstances imprévues qui n'ont pas laissé même le choix de l'asile du repos à de semblables puissances!

4

point de vue, ajouta que dans ces temps de
 trouble, les hommes ne pouvaient être que
 des machines, et que les principes de la morale
 ne pouvaient être que des principes de la morale.

CHAPITRE XII.

LE DÉPART DES BOURBONS. LE RETOUR DE NAPOLEON.
 LE TRIUMPHÉ DE NAPOLEON A PARIS. (1814.)

La désaffection contre les Bourbons, et sur-
 tout contre leur gouvernement, gagne toutes les
 provinces de la France, et l'armée plus peut-
 être encore est fatiguée, honteuse du régime
 auquel on veut la soumettre. On lui donne
 des aumôniers inhabiles qui prennent la con-
 trainte pour auxiliaire de leurs fonctions en
 négligeant la persuasion et l'exemple, qui seuls
 peuvent agir sur l'esprit du soldat. Ce n'est
 pas une religion de douceur, de tolérance, et
 de charité que prêchent ces fanatiques, c'est
 la haine pour les autres communsions, la sup-
 prématie pour eux-mêmes. Ils entendent avoir
 au moins le rang et les appointements de ca-
 pitaines et même les rations de fourrage accor-
 dées à ce grade; mais le colonel ne sera pas
 leur supérieur, ils ne reconnaissent que l'auto-
 rité du grand-aumônier de France; tout sera

sous eux dans les corps et rien ne devra résister à leurs fantaisies. Ils feront des rapports secrets au grand-aumônier, si ce n'est au ministre de la guerre sur les sentiments religieux et politiques des officiers de tous les grades, et malheur à ceux qu'ils noteront mal parcequ'alors la demie solde, où la retraite avec la disgrâce les enverront dans la vie civile, où encore une bonne police cléricale ne les laissera pas dans l'oubli et l'abandon.

Avec les aumôniers les grades de caporaux et de sous-officiers doivent être la récompense d'une pieuse confession ou de la dénonciation sainte des camarades qui *ne pensent pas bien*. La guérite est un confessionnel, la caserne un séminaire, l'exercice, de porter hypocritement un cierge en marchant à une procession, le premier chef auquel on doit obéissance aveugle, absolue, le pape; les lois, les règlements militaires, les catéchismes seront rédigés par les révérents pères Jésuites, en un mot, l'état morale du régiment dépend du nombre de ses membres appartenants aux congrégations; son drapeau devient la bannière de la vierge!

De tels excès font naître le dégoût pour le règne et pour la famille aveugle qui veut ramener l'ancien régime augmenté encore d'exi-

gences plus ridicules, en sorte que Napoléon de sa petite île voit parfaitement, que sa seule présence peut renverser ce trône qui cherche vainement un appui dans les souvenirs historiques de Henri IV et de Louis XIV. L'Empereur quitte sa prison avec sa fidèle mais bien peu nombreuse troupe, il débarque sur le sol français, le drapeau tricolore à la main; chacun le reçoit comme un libérateur et se joint à lui. Il arrive à Grenoble où le colonel Labédpyère se jette avec son régiment au-devant de sa personne, pour lui rendre les armes et le suivre; toutes les populations offrent leur concours, non seulement rien ne résiste mais tout lui donne avec joie et transport une force de laquelle s'obtient le succès, puisque l'amour, le bonheur, l'espérance en sont l'origine et l'escorte. Les Bourbons sont étourdis de cette extraordinaire et nouvelle conquête qui ne fait pas tirer un coup de fusil. Monsieur, comte d'Artois arrive à Lyon et trouve les esprits tellement disposés en faveur de Napoléon, qu'il n'a que le tems de repartir pour Paris. Un brave gendarme seul l'accompagne, et c'est l'Empereur qui récompensera par la croix d'honneur cet honorable dévouement.

Louis XVIII, voyant revenir si vite son frère, apprenant par le télégraphe la défection générale des troupes et de la plupart des autorités civiles, se décide à quitter Paris pour gagner encore une fois la terre étrangère.

Le 20. Mars, anniversaire de la naissance du Roi de Rome, l'Empereur arrive et couche aux Tuileries. Cette arrivée miraculeuse met dans un grand embarras ces pauvres sénateurs, ces gentilhommes de la chambre, les anciens chambellans et beaucoup de maréchaux et généraux qui portaient la fleur de lis à leurs boutonnières, la cocarde blanche et le papache de Henri IV à leur chapeau, qui rougissent eux-mêmes de leur conduite, ne sachant comment l'excuser auprès de leur ancien maître et bienfaiteur.

Le maréchal Ney, envoyé contre son Empereur, n'a pu s'empêcher de suivre le mouvement général, et la population Parisienne, en le voyant revenir avec la cocarde tricolore, lui témoigne la plus vive sympathie.

On se porte en foule pour revoir le grand capitaine. On crie avec tendresse et force „vive l'Empereur!“ sans penser aux conséquences probables de ce retour, au sang et aux sacrifices qu'il coûtera au pays. L'Empe-

reur sait parfaitement que la plupart des hommes politiques, qui, par ambition ou par crainte, viennent lui offrir leurs félicitations, leurs vœux, leurs services, ne sont pas plus sincères pour lui qu'ils ne l'ont été pour ceux qui les comp- taient la veille dans leurs antichambres; mais sa position exige, qu'en apparence il leur rende sa bienveillance et surtout les emplois dont les appointements sont le baromètre nécessaire de leurs zèle et opinions.

Les chambres sont assemblées, l'Empereur organise son ministère, prend les mesures les plus promptes pour réorganiser une armée, car il devine bien que la *Sainte Alliance* qui ne dormirait plus tranquille s'il redevenait Empereur des Français, Roi d'Italie, Protecteur de la confédération Suisse, ne manquera pas de réunir ses innombrables troupes pour venir encore une fois risquer le combat.

Toutes les classes de la jeunesse étaient dans le ravissement du retour de l'Empereur, et comme je n'avais pas cessé une minute de me croire toujours destiné à faire partie de la maison de son fils, dès le 21 Mars au matin, je montai chez le directeur de l'école de dessin, M. Perrin, pour lui dire au nom des élèves, que le buste de l'Empereur devait être placé dans la classe et

que, comme sous-professeur, je lui adressais également cette demande. M^r. Perrin, ayant de pouvoir répondre, tant il était surpris de cette *hardie manifestation*, entendit les cris de „vive l'Empereur“ que tous les élèves qui m'attendaient dans la cour et dans les salles, proféraient. Alors, avec un mécontentement contenu, il me dit: „Monsieur le sous-professeur, savez-vous bien que vous me faites risquer ma tête, par votre demande, vos drapeaux et cocardes nationales? Enfin, puisque vous êtes le maître de tous ces messieurs révoltés, montez vous-même dans le grenier; je crois que l'ancien buste de Napoléon s'y trouve, faites en ce que vous voudrez; quant à moi qui ne suis pas un jeune homme, je ne me mêle plus de rien, et dorénavant agissez comme bon vous semblera.“ En effet, nous retrouvâmes le buste et nous le retablîmes à son ancienne place. Je rédigeai une adresse à l'Empereur que signèrent tous les élèves et je la portai aux Tuileries. Deux jours après le *Moniteur* la mentionnait en ajoutant: „*Sa Majesté a reçu avec plaisir l'adresse de l'école Impériale de dessin.*“ Ce témoignage de bienveillance de la part de Napoléon nous électrisa, un drapeau tricolore fut acheté par nous

et placé à la porte de l'école, ce qui mettait le pauvre directeur Perrin dans une agitation continuelle parce qu'à chaque sortie des classes des cris de „vive l'Empereur“ se faisaient entendre.

Les professeurs Dutertre et Lavit, plus âgés que moi, avaient aussi plus de prudence, ils me disaient bien: „c'est beau ce dévouement à l'Empereur,“ mais ils restaient en dehors de nos bruyantes manifestations.

Une armée s'organise avec une telle promptitude que toutes les frontières du nord sont couvertes de soldats, l'Empereur marche à leur tête, l'enthousiasme est au comble, la France espère encore de nouveaux triomphes et elle se trouve bien heureuse d'être débarrassée de l'ancien régime. Mais, hélas! les nations étrangères se liguent contre elle, et après des efforts inouis de bravoure, de courage, malgré les plus belles conceptions de plans de campagne, Waterloo, le triste Waterloo vient comme la foudre ensevelir toutes les espérances, anéantir tous les vœux et ouvrir de nouveau les portes de la capitale aux alliés. La défection, la trahison au-dedans et au-dehors, tout se réunit pour le malheur de notre patrie. L'Empereur est à Fontainebleau; on

connaît ses nobles adieux, il part, s'embarque et se confie à l'Angleterre qui le fait lâchement prisonnier, et St^e. Hélène devient sa prison et son tombeau!

III. Les Bourbons reviennent avec les ennemis, ils accordent des frais considérables pour la guerre, l'armée est nommée *les brigands de la Loire*, le maréchal Ney, le général Mouton Duvernet, Labédoyère sont exécutés, le parti prêtre lève la tête et menace des foudres du ciel quiconque ne se soumettra pas, les ultras-royalistes ne sont ni plus ni moins absurdes qu'à leur départ, ils restent sourds aux conseils de l'expérience et la réaction devient une nouvelle excitation à la haine de toute la partie honnête et sage du pays.

Le duc d'Orléans et sa famille résistent à cet entraînement des esprits de la cour, ils vivent bourgeoisement la plus grande partie de l'année à Neuilly où le prince s'occupe de plantations, d'acquisitions, de constructions et d'agrandissements. Il met ses fils au collège, la duchesse d'Orléans soigne elle-même comme une tendre mère ses jeunes enfants. Elle fait beaucoup de bonnes oeuvres, avec Mademoiselle également très-bienfaisante, et tous sont loin de

penser aux grandes destinées qu'ils auront à accomplir dans si peu d'années. M. Perrin, mon directeur, qui devait sa place à l'Empereur n'en conserve pas moins contre les élèves et surtout contre moi, une rancune secrète de nos démonstrations envers l'Empereur, et pour faire ce qu'on appelait alors du zèle, il prononcé ma destitution de sous-professeur, basée sur mes opinions et sur la découverte que les lettres de figures géométriques dessinées par moi pendant une leçon aux élèves étant réunies, faisaient « vive l'Empereur! » ce qui du reste était vrai. Je quitte donc l'école de dessin, un grand nombre d'élèves l'abandonnent pour témoigner de leurs sympathies en ma faveur, et ce petit coup d'état excite de nouveau mes idées en faveur des prisonniers.

CHAPITRE XIII.

MON DÉPART POUR LE DÉPARTEMENT DU NORD POUR

L'ORGANISATION D'ÉCOLES MUTUELLES.

(1816.)

Une société pour la propagation de l'instruction élémentaire par l'enseignement mutuel se forme à Paris et réunit les hommes les plus respectables de toutes les opinions. Ses principaux membres sont le vénérable duc de la Rochefoucault, le vicomte Mathieu de Montmorency, l'abbé Gaultier, les ducs de Doudeauville, de la Vaughyon, MM^{rs} Jomard, le comte de Laborde, Leboeuf, Francoeur, Contelle, Julien (de Paris) baron de Gérando, Lasteyrie. Le gouvernement n'ose cependant pas s'opposer aux travaux pacifiques de cette association qui, même pendant les cent jours, avait reçu l'approbation de l'Empereur et du ministre de l'intérieur Carnot. Il ne voit pas que c'est un véritable siège de conspiration; car répandre l'instruction, c'est détruire et renverser le despotisme, c'est marcher vers la liberté; et Dieu

sait, si ces pauvres Bourbons voulaient entrer dans cette route!

Un cours normal pour former des maîtres capables de propager cette nouvelle méthode d'enseignement est confié à MM^{rs}. Martin et Frossard qui l'ont étudiée en Angleterre, et l'excellent M^r. Dutertre qui faisait partie de la société me dit: „Mon cher Appert, tu es jeune, il faut te créer un avenir, voilà celui que je te préparais détruit, le Roi de Rome n'a pas un seul Français auprès de lui, l'Autriche le fera élever comme un moine, si encore on le laisse vivre, le pauvre enfant! Prends cette lettre de recommandation, suis les cours de MM^{rs}. Martin et Frossard et aussitôt que tu seras reçu, nous tâcherons de t'envoyer dans un département pour organiser des écoles d'après ce système. J'accepte avec reconnaissance cette proposition, le comité d'examen, après deux mois, me reconnaît capable, et me remet une lettre pour M^r. Scipion Périer, frère et associé de M^r. Casimir Périer (alors banquier rue neuve du Luxembourg N^o 27.). Ces messieurs me reçoivent avec empressement et me font connaître que c'est aux mines d'Anzin, près Valenciennes, que je dois me rendre. Ils fixent

mes appointements à 350 francs par mois et me donnent quinze napoléons en or pour mon voyage. Je suis adressé à M^r. Renard, agent général de la compagnie, à Fresnes, entre Condé et Valenciennes. J'y arrive le 25. Juin, et cet estimable directeur m'offre un logement et la table chez lui, en ajoutant pour condition que ma pension sera le plaisir qu'il éprouve à me recevoir et à former de suite une école pour les enfans des mineurs.

Il n'y a pas de local dans le village, il faut donc en bâtir un; alors je fais connaître à monsieur Renard, que j'ai été sous-professeur à l'école de dessin, et que je sais assez d'architecture pour lui répondre de me tirer d'affaire, s'il veut bien me donner un terrain, des briques et des ouvriers. Le nombre des élèves à admettre fixé, je fais le plan d'une belle salle qui aura 72 pieds de long sur 36 de large; et dès le lendemain nous traçons les fondations. J'en pose la première pierre et ce bâtiment, qui est le premier créé pour l'enseignement mutuel dans toute la France, s'élève rapidement. Pendant ce tems mon moniteur général, le jeune Orange, que messieurs Périer m'avaient permis d'emmener comme ad- joint, forme de petits moniteurs, je donne

des leçons au maître d'école de Fresne, M^r. Meuris, et bientôt cette nouvelle institution est en pleine activité et reçoit deux cents jeunes mineurs, qui paraissent autant de petits diables, se rendant aux leçons comme ils sortent des fosses à charbons.

De toute part on vient visiter l'école mutuelle. Le préfet du Nord, M^r. de Rémusat (ancien chambellan de l'Empereur), le sous-préfet de Douai, M^r. d'Aubers, le maire de Valenciennes, M^r. Bénoit, le marquis et la marquise Désandroin, propriétaires du beau château de Fresnes, les généraux étrangers des garnisons environnantes, le marquis de Lasteyrie, colonel de la légion de la Nièvre, qui occupe Douai, le recteur, etc. etc. nous comblent de compliments et toutes les autorités à l'envie veulent organiser de semblables écoles.

Je forme des maîtres et fais des cours pour Valenciennes, Condé, Vieux-Condé, St. Amand et partout le succès dépasse mes espérances. Alors le sous-préfet de Douai me nomme inspecteur général des nouvelles écoles de son arrondissement et me voilà à dix-neuf ans grand fonctionnaire. L'hospice des enfans abandonnés de Douai, par le soin du maire, M^r. Becquet de Mégille, me fait organiser une école

pour cette jeune population. Je propose au marquis de Lasteyrie de faire une pareille institution pour ses soldats, dont le plus grand nombre ne sait ni lire, ni écrire et parmi lesquels il ne trouve pas même d'hommes capables d'être caporaux ou fourriers. Je modifie naturellement la méthode pour l'appropriier à l'âge de ces écoliers et aux habitudes du commandement militaire, et les progrès dépassent encore toutes nos espérances.

Les généraux étrangers et ceux des garnisons françaises de Lille, Calais, Lafère, etc. visitent l'école de la légion de la Nièvre que je dirige, ayant pour adjoints trois excellents officiers du régiment, M^{rs}. Galois, Tulpin et Caillet, et peut-être cette première école d'enseignement mutuel devient-elle un exemple pour les troupes des alliés, et pour toute l'armée française, ainsi qu'on le verra bientôt.

Le préfet du Nord me fait venir à Lille et comme il avait été, ainsi que je l'ai dit, premier chambellan de l'Empereur, qu'il était de la plus grande bonté, je lui confiai mes antécédents de l'école de dessin; et dès cet instant M. de Rémusat et sa femme, ancienne dame de palais de Joséphine, me prirent en affection et mon avenir parut se dessiner bien favorablement.

Je fus envoyé à Dunkerque pour jeter les fondements d'une école élémentaire, destinée aux enfants indigents de la ville. A Lille je formai sur la demande des colonels, barons Joannès et comte de Brancion des écoles dans leurs régiments, les chasseurs de la Marne et la légion de la Meuse. Le comte de Damrémont (qui est mort si glorieusement en Afrique général en chef) colonel de la légion de la Côte d'Or m'invita à venir passer quelques jours à Calais, sa garnison, pour former un officier pour directeur, des sous-officiers pour moniteurs. M^r. de Gemeau, lieutenant, et le sergent Clerget furent désignés pour remplir ces fonctions, et depuis ils n'ont cessé de me témoigner un vif attachement. Le lieutenant-colonel M^r. de St. Aubanet, le capitaine Chambry (ils sont aujourd'hui d'excellents généraux de l'armée) furent aussi de la plus aimable obligeance pour remplacer le colonel forcé de s'absenter, et l'école, grâce à un concours aussi empressé, eut les meilleurs résultats. Le général Levavasseur, commandant l'école d'artillerie de Lafère, après avoir visité mes chères écoles, dont le préfet venait de me nommer directeur général, me fit la demande d'aller à sa garnison pour établir également une institution pour les soldats

de cette arme, et là plus encore que dans les autres régiments, cette institution eut un brillant succès.

La société de Paris, ma caution en m'adressant à M^r. Périer, ne s'attendait pas à ces pacifiques victoires du pauvre destitué de M^r. Perrin, et je reçus d'elle des médailles et de fréquentes lettres d'encouragement. De tous côtés on m'offrait des gratifications, le préfet me continuait mes 350 fr. par mois, en sorte que sous les rapports de l'argent, comme sous ceux de la considération, je n'avais jamais été aussi riche. J'eus l'idée d'appliquer la nouvelle méthode à l'enseignement du dessin élémentaire, et de bons et rapides résultats ne se firent pas attendre.

Pendant tout ce tems la Restauration était, malgré elle, poussée vers le progrès, le maréchal Gouvion St. Cyr succédait au duc de Feltre, au ministère de la guerre. Sa loi, libérale pour l'époque, qui fixait l'avancement des soldats à condition qu'ils sauraient lire, écrire et calculer, rendait les écoles régimentaires indispensables pour la loyale application de cette loi, et sur la proposition de la société élémentaire, je fus nommé, par le maréchal, directeur de l'école modèle, et du cours normal à

établir à Paris, pour la propagation de l'enseignement mutuel dans tous les corps.

Pendant mon séjour à Lille, au milieu de mes nombreuses occupations, je n'avais pas oublié d'user de mon influence naissante pour les détenus militaires de la prison St. Pierre, qui était abominable, et j'allais bien souvent leur porter sur mes économies des secours, et par mes sollicitations des adoucissements. Le général Jumilhac, beau-frère du duc de Richelieu, commandait la division, et je le voyais presque tous les soirs au spectacle, la loge de M^r. de Rémusat, qu'il avait bien voulu mettre à ma disposition, étant voisine de la sienne et, comme ce général me témoignait beaucoup d'affection, j'en usais pour mes protégés. Je me souviens avec bonheur qu'un pauvre soldat, condamné à mort pour indiscipline, qu'on devait fusiller, dut la commutation de cette peine à dix ans de fer à mes pressantes sollicitations. J'eus bien de la peine à obtenir cette grâce, qui était la première que la providence accordait à mes prières, et dès ce jour encore je sentis plus fortement que jamais que ma destinée m'appellait au secours des malheureux captifs.

Je quitte avec regret le beau département

du Nord, la famille de Rémusat si bonne, les colonels, officiers et soldats des régiments où j'avais formé des écoles, ayant un pressentiment que l'avancement dans les places et la fortune n'est pas toujours le bonheur.

Ma vie deviendra plus digne d'un ambitieux, mais certainement bien moins heureuse et beaucoup plus agité.

J'emporte comme souvenir de la légion de la Nièvre un joli nécessaire que les élèves de cette école ont voulu m'offrir, et sur lequel est gravée cette inscription :

*LES SOLDATS
DE LA LÉGION DE LA NIÈVRE
À MONSIEUR APPERT
DIRECTEUR DES ÉCOLES.*

Je n'ai pas besoin de dire combien cette affectueuse attention me fut chère.

CHAPITRE XIV.

COURS NORMAL, ÉCOLE MODÈLE DE LA CASERNE
BABYLONE.

(1848.)

Me voici donc encore une fois fonctionnaire public à Paris, et dans une position qui me placera chaque jour en évidence et en rapport avec les plus hautes autorités, de l'armée surtout. Les journaux commencent à me nommer avec éloge, et ce sera plus tard l'origine des jalousies, des calomnies, des critiques qui troubleront mon repos et ma vie. Adieu la tranquillité pleine de charmes de mes modestes et utiles tournées dans les régiments et les villes ou villages où j'ai fondé des écoles, adieu cette franche et réciproque amitié de mes chers et si affectueux élèves, adieu les plus heureuses années de mon existence, j'arrive à l'âge et sur la scène où toutes les illusions de la jeunesse disparaissent, pour faire place aux réalités d'un monde égoïste qui n'offre que déceptions et tourments.

On désigne, afin de remédier aux inconvénients de mes vingt-et-un ans pour me guider dans mes occupations sérieuses le comte de la Borde et le baron de Bourgoing, chef d'escadron de la première division militaire, qui plus tard est remplacé par le comte d'Houdetot du même grade (aujourd'hui général, aide-de-camp du Roi). Chaque division militaire de France et tous les régiments de la garde royale envoient un officier et un sous-officier pour suivre mon cours d'enseignement mutuel et diriger tour à tour l'école modèle où se rendent régulièrement cent sous-officiers et soldats, choisis dans la légion de la Mayenne en garnison à Paris dans la caserné Babylone.

On dispose des salles d'écoles dans toutes les garnisons du royaume, et mon cours terminé au premier Mars 1819, chaque officier des divisions militaires retourne dans les chefs-lieux et fait un cours comme le mien. La garde royale organise ses écoles, le ministre me charge de les inspecter. Mes estimables élèves au nombre desquels se distinguent MM., le comte de Chabillant, le comte Dulau, le comte de Rochelines, les Chers. Dumonsseau, Dittmer, Brunet de la Charie, Fournier, Letourneau, Nicolas, Demeuve, Garrus, Michelet, tous de

la garde, rivalisent de zèle ainsi que les officiers des légions départementales, et en moins de cinq mois près de cent vingt écoles, réunissant plus de quinze mille élèves sont organisées à la grande satisfaction des chefs de corps.

Le général comte de France, le comte de Rochecouart, les généraux de la Roche-Aymont, de Béthisy, de Bordesoulle, de Bourmont, de Tailhouet, les colonels de Ganay, de Perrégaux (mort si malheureusement en Afrique) de la Potherie, Cadoudal, Mallassye, duc de Brancas, de la Beraudière, Revel, le commandant Gêmeau (aujourd'hui lieutenant-général), etc. ont été les premiers à seconder les intentions du maréchal ministre de la guerre en reconnaissant malgré toute nuance d'opinions, que l'armée avait besoin d'écoles pour former des sous-officiers intelligents et capables.

La gendarmerie de Paris organise aussi ses écoles que visite et dont est parfaitement content monseigneur le duc d'Angoulême, et dès cet instant l'esprit de parti se borne à établir des écoles de frères ignorantins, en opposition à l'enseignement mutuel; là se borne la persécution.

Une noble dame du faubourg St. Germain,

appartenant à la vieille aristocratie, la duchesse de Duras, fonde à ses frais une école gratuite d'enseignement mutuel; mesdames Pasquier, Pastoret, St^e. Aulaire, la bonne maréchale de Montébello (revenue après avoir conduit l'Impératrice à la frontière) portent un vif intérêt à ces nouvelles institutions, et Madame la duchesse et Monseigneur le duc d'Orléans en établissent également à leurs frais à Neuilly pour les filles et les garçons, Mademoiselle une pour les filles, rue Coquenard.

La société de l'instruction élémentaire conserve ses premiers fondateurs et reçoit une grande quantité d'honorables citoyens des départements, qui veulent aussi protéger et propager la nouvelle méthode. Les écoles dans Paris se multiplient sous l'administration si éclairée du préfet de la Seine, le comte de Chabrol. Le ministre Decazes arrive et donne son entière approbation aux écoles, dites alors *Lancastériennes*. Les directeurs et moniteurs généraux de nos institutions régimentaires rivalisent aussi de zèle, et chaque jour les ennemis comme les amis de l'instruction des soldats sont obligés de rendre justice à la rapidité des progrès, à leur grande utilité pour former les cadres des sous-officiers de l'armée, et désor-

mais les changements politiques ne pourront plus détruire ces pépinières de bons sujets et d'hommes intelligents.

Les rapports, que je présente au ministre de la guerre, prouvent que cent mille hommes en trois ans, avec une dépense de trois cent mille francs ou trois fr. pour chacun, peuvent apprendre à lire, écrire et calculer. Certes, c'est une dépense bien minime et bien utile pour le pays car, en quittant le service, les anciens militaires avec cette instruction, pourront occuper de petits emplois et ne pas être à charge à leurs familles ou à la société.

Je prévoyais aussi, sans le dire, que les hommes renvoyés chez eux avec leurs congés, et ayant cette instruction, seraient autant d'auxiliaires pour engager les parens à faire suivre assidûment les leçons des écoles par les enfants, et que ces excitations et l'exemple que les vieux militaires offriraient eux-mêmes, feraient comprendre aux masses ignorantes les bienfaits de l'instruction pour tous, et que ce mouvement des esprits amènerait prochainement le triomphe d'une suffisante et salutaire éducation du peuple.

CHAPITRE XV.

LES CONSPIRATIONS SOUS LES BOURBONS DE LA BRANCHE AÎNÉE.

Les fraudes électorales, l'ascendant que prend partout la parti des jésuites, l'incapacité de beaucoup de fonctionnaires, l'aveuglement, l'esprit partial et retrograde des administrations supérieures, les destitutions brutales, telle que celle du vénérable duc de la Rochefoucault-Liancourt, le licenciement de la garde nationale et le rétablissement de la censure, la violation de la Charte, l'indemnité d'un milliard accordé aux émigrés, la fondation de nombreux couvents et séminaires antipathiques aux populations, la guerre injuste contre l'Espagne, donnent à la presse de Paris et des départements, malgré les entraves qu'elle supporte, un aliment continuel et national qui monte toutes les têtes, agite tous les esprits, en sorte que des sociétés secrètes se forment dans l'armée et dans le civil. Une espèce de ligue libérale

s'établit pour la défense des institutions nouvelles reconnues ou sanctionnées par la royauté.

De toute part le gouvernement intente des procès, tantôt pour la tendance des articles des journaux, pour la loi de justice et d'amour, la loi du sacrilège, il demande à la justice, qui ne lui refuse pas, quelques têtes de pauvres sous-officiers, celle du général Berton qu'il fait tomber impolitiquement. Il emprisonne tous ceux qui osent ne pas penser comme ses conseillers imprudents et impopulaires, et ce sont justement ces mesures de rigueur qui achèvent la désaffection générale, à laquelle viennent se joindre le mécontentement des cœurs généreux, même celui des amis fidèles, tels que les ducs de Fitz-James, de Doudeauville, de Chateaubriand, Nyde de Neuville, qu'on n'écoute plus, qu'on ne croit plus assez royalistes. Il faut des Peyronnet, des Corbières, des Polignac, des Delavau pour sauver la monarchie, et ainsi que cela arrive toujours, lorsqu'on veut gouverner contre les opinions du pays, le fleuve des idées ne remonte pas vers les anciens préjugés, il se grossit chaque jour en marchant dans le lit que lui tracent les pensées et l'intelligence, il devient alors un torrent puissant qui entraîne tout ce qui s'op-

pose à sa marche rapide, et la royauté, ses descendants, ses ignorants courtisans sont les premières victimes de cette inondation morale, qui engloutit pour toujours la dynastie de tant de rois, les espérances et l'avenir des croyances d'autrefois !

Je ne suis pas de ceux qui nient l'existence des sociétés secrètes de ce tems. J'en ai connu la plupart des membres, en refusant toujours de m'y adjoindre, et ce qui m'étonne depuis et aujourd'hui encore, c'est de voir la plupart de ces messieurs occuper de bonnes places et être les plus opposés aux idées qu'ils ont exploitées pour arriver au pouvoir, et surtout aux recettes de gros appointement. J'ai vu aussi, et ce serait à présent encore de même, les meneurs de conspirations s'arranger toujours pour rester à l'abri derrière ceux qu'ils entraînaient ou mettaient en avant. Ainsi les pauvres sous-officiers de la Rochelle, cruellement exécutés, n'étaient assurément que les instruments d'un parti. Voici des faits dont je puis affirmer l'exactitude.

En 1820 j'étais chargé d'inspecter les écoles régimentaires de la garde et des autres corps de la première division militaire, lorsque j'appris secrètement d'un général qu'une conspi-

ration devait éclater dans les légions de la Meurthe, du Nord etc., en garnison à Paris, et que le gouvernement connaissait les principaux officiers et sous-officiers chargés d'entraîner les soldats. C'était soit disant pour proclamer Napoléon II, Empereur des Français. Le même jour un brave sous-officier de la légion du Nord, moniteur général de l'école du régiment et qui me faisait souvent des copies, sachant que j'avais dû être attaché au Roi de Rome, vint me trouver la veille du jour où le complot devait éclater et me dit : « Monsieur, je suis chargé de vous demander quelle place vous voulez dans le nouveau gouvernement que nous proclamons demain. Nous savons quelles sont vos opinions politiques et votre attachement à la dynastie de l'Empereur ; nous reprenons le drapeau et la cocarde tricolore, c'est vous dire qui nous sommes. Vous recevrez de suite le titre de baron de l'Empire que Napoléon voulait vous donner dans les cent jours pour votre fidélité, et ces messieurs, sachant que j'avais l'honneur de vous connaître, m'ont chargé de vous demander votre assentiment pour inscrire votre nom sur la liste de nos amis. J'aurai demain mon brevet de sous-lieutenant et si vous acceptez, je vous enverrai

un piquet d'honneur commandé par un sous-officier de la légion. MM^{rs}. L..., N..., D..., etc., chefs de bataillon, capitaines, lieutenants, adjudants sont nos chefs, nous avons des généraux à notre tête, de l'argent, des proclamations etc. etc."

Ce jeune homme, de bonne foi, disait ce qui était en partie exact, mais il ne savait pas que la nuit même la police devait arrêter à sa caserne les chefs, officiers, sous-officiers et soldats de cette conjuration. — Lorsqu'il eut achevé sa confidence, quelle ne fut pas sa surprise et sa crainte d'apprendre que déjà j'avais connaissance de toute cette affaire, que le gouvernement en était instruit par de faux complices; je lui demandai de ne pas me nommer mais d'avertir ceux de ses camarades sur lesquels il pouvait compter et de se bien garder de descendre dans la cour au signal donné pour entraîner les troupes après leur avoir remis un drapeau impérial et la cocarde nationale. Ce pauvre C... fut déconcerté, effrayé, et retourna bien vite à son quartier, rue de Popincourt. Je demeurais alors enclos du Temple N^o 22. J'entendis toute la nuit des patrouilles de gendarmes et j'étais fort inquiet le lendemain,

lorsque C... vint me dire, „monsieur, c'est que vous m'avez annoncé m'a sauvé la vie et à d'autres camarades. A une heure du matin, au signal convenu, les officiers NN. sont entrés à la caserne et au même moment la police, les gendarmes cachés se sont précipités sur eux et les ont désarmés. Le colonel de la Béraudière, le major Labigne dont vous connaissez les opinions royalistes sont arrivés, ont fait une visite générale des chambres et lorsqu'ils passèrent devant mon lit, dans lequel j'étais couché et deshabillé, je me mis à ronfler et je les entendis se parler bas, mais je compris ces paroles: „ce brave jeune homme n'en était pas assurément, il faudra le récompenser en le faisant passer dans les gardes du corps du Roi; on ne saurait trop encourager la fidélité, en ce moment surtout!“ et en effet, monsieur, j'ai plus de deux ans de grade, mon nom est sur le tableau d'avancement et mes chefs, eux surtout, m'aiment beaucoup.“

Cette conspiration fut jugée par la cour des Pairs qui, manquant des principaux fils et n'ayant pas le nom des chefs de la conjuration, borna les peines prononcées par son arrêt à des détentions. Personne ne fut condamné à mort, et le sous-officier C... passa peu de

teins après dans les gardes du corps, où je ne l'ai pas perdu de vue; et aujourd'hui c'est un des bons et braves capitaines de l'armée. Il a reçu depuis la croix d'honneur.

J'ai rencontré à Toul, où j'avais mes propriétés, l'un de ces conspirateurs; le capitaine Nantil de la légion de la Meurthe, il était chef de bataillon, et il est sans doute colonel maintenant. La conspiration dite de Saumur a coûté la vie au général Berton et au sous-officier Sirejan, et une condamnation a plus tard puni d'emprisonnement les sous-officiers Couderc, Mathieu, Fabert, Clément, dont nous aurons occasion de parler au sujet de l'évasion de Montaignu du 30. Juillet 1822.

J'avais eu pour moniteur à mon cours normal en 1818, ainsi qu'on l'a vu, des officiers et sous-officiers de tous les corps de la garde et de chaque division militaire. Parmi ces derniers se trouvait le sergent Raoulx de la légion d'Eure et Loire. Ce jeune homme d'un excellent cœur, ayant l'âme ardente, me témoignait la plus vive amitié et une entière confiance en raison surtout de mes antécédents sous l'Empire. Un soir, qu'il était venu m'apporter une dépêche relative aux écoles, je me trouvais seul dans mon cabinet à l'hôtel de

Monsieur, situé dans la rue du même nom. Il ferma la porte au verroux et me dit : „Monsieur, je vous regarde comme un père, un bienfaiteur, je n'ai rien de caché pour vous, permettez-moi de vous révéler un secret important, d'autant plus que vous pourrez en tirer parti pour vous-même, parceque je ne vous ai pas oublié; j'ai demandé pour vous la promesse d'une position digne de votre fidélité à l'Empereur et à son fils.“ Je ne savais ce qu'il voulait dire et je le priai de s'expliquer, alors avec une affectueuse émotion il me prend les mains en s'excusant de cette liberté et s'écrie : „les Bourbons sont perdus, ils ne peuvent régner sur nous, l'armée n'en veut plus, nous les renversons et proclamons Napoléon II; êtes vous content, monsieur, ces messieurs vous estiment et vous chargeront d'un emploi qui vous permettra de faire beaucoup de bien; le général Lafayette et d'autres sont avec nous, mais comme nous allons partir, je ne sais si ce sera à Paris ou dans notre nouvelle garnison que notre légion se prononcera pour ce mouvement.“ J'engageai Raoulx à renoncer à ces folles espérances, à ce projet, mais avec son caractère loyal il était trop tard, il avait promis; aussi peu de tems après cette

entrevue ce malheureux sous-officier et trois de ses camarades étaient exécutés à la place de Grève à Paris! Je le demande donc : où étaient les chefs de ces complots?

Les Bourbons, ou du moins leurs conseillers, furent bien mal inspirés de livrer ces malheureux jeunes gens au bourreau, et puisqu'ils avaient le courage de mourir plutôt que de se rendre dénonciateurs, ils étaient bien dignes de vivre!

D'ailleurs, qu'on n'oublie pas, que le sang versé pour les crimes politiques ne profite jamais à ceux qui auraient pu l'épargner, et dont la sévérité empêche la clémence. Un gouvernement qui s'appuie sur les intérêts généraux, dont l'administration mérite l'approbation des gens honnêtes, qui sait avancer raisonnablement vers les progrès sociaux, est toujours assez fort pour ne pas tuer les conspirateurs. C'est d'ailleurs un signe de l'impuissance de ses ennemis, lorsqu'il dédaigne de leur ôter la vie, et c'est en même tems un acte de miséricorde, d'humanité et de généreuse grandeur.

BERG. Le 13. Février, à l'opéra. La princesse voulait se retirer avant la fin du spectacle, son mari l'accompagnait jusqu'à la voiture lorsqu'un homme, poussant brusquement le valet de pied qui tenait la portière du carrosse, prit subitement le prince à bras le corps, et lui plongea un poignard dans le sein et se sauva. Le sang jaillit avec force sur les vêtements de M^{me} la duchesse. Le Roi Louis XVIII, M^r comte d'Artois, le duc et la duchesse d'Angoulême, les grands dignitaires de la cour, les médecins de la maison royale accoururent à cette triste nouvelle, et l'on reconnut que la blessure ne laissait aucune espérance de sauver Monseigneur. Pendant ce tems l'assassin, qui était parvenu à l'arcade Colbert, allait échapper aux poursuites, lorsque dans sa pré-

CHAPITRE XVI.

MORT DU DUC DE BERRY ET NAISSANCE DU DUC DE

BORDEAUX.

(1820.)

Le duc et la duchesse de Berry étaient allés le 13. Février à l'opéra. La princesse voulait se retirer avant la fin du spectacle, son mari l'accompagnait jusqu'à la voiture lorsqu'un homme, poussant brusquement le valet de pied qui tenait la portière du carrosse, prit subitement le prince à bras le corps, et lui plongea un poignard dans le sein et se sauva. Le sang jaillit avec force sur les vêtements de M^{me} la duchesse. Le Roi Louis XVIII, M^r comte d'Artois, le duc et la duchesse d'Angoulême, les grands dignitaires de la cour, les médecins de la maison royale accoururent à cette triste nouvelle, et l'on reconnut que la blessure ne laissait aucune espérance de sauver Monseigneur. Pendant ce tems l'assassin, qui était parvenu à l'arcade Colbert, allait échapper aux poursuites, lorsque dans sa pré-

cipitation il se jeta sur un garçon de café qui eut la présence d'esprit de l'arrêter; on accourut de toute part, et ce misérable fut confié à la garde du poste le plus voisin. Le préfet ou ministre de la police vint immédiatement l'interroger. Il déclara s'appeler Louvel et que depuis long-tems il nourrissait ce projet, voulant empêcher ainsi la continuité de la race des Bourbons. Cet homme fut conduit sous bonne escorte à la prison.

L'état du prince empirait de minute en minute, on lui ammena sur sa demande sa petite fille, qu'il embrassa tendrement ainsi que tous les membres de sa famille, et ses dernières paroles furent : „grâce, grâce pour l'homme!“ Ainsi, en mourant, la clémence était la noble vertu dont il demandait l'application pour son meurtrier. C'est le plus bel et solennel éloge du coeur de ce malheureux prince.

La famille royale était dans la plus grande désolation de ce coup imprévu, et qui donnait lieu à mille conjectures politiques et les plus injustes; car certainement il n'existait pas en France à cette époque un parti capable d'ordonner cet assassinat.

La cour des Pairs est assemblée pour juger ce criminel dont la condamnation à mort et

l'exécution ne se font pas attendre. Il ne fait aucune révélation et assure toujours, que seul il y a conçu et exécuté ce crime; ce qu'en effet le tems et toutes les recherches ont confirmé. On croyait alors que le prétexte, que Louvel avait donné de son crime, aurait le succès qu'il en attendait, et qu'en monsieur le duc de Berry s'éteindrait la branche aînée des Bourbons.

Peu de tems après cette mort regrettable on annonça la grossesse de M^{te} la duchesse de Berry, qui accoucha d'un prince auquel on donna le titre de duc de Bordeaux. Cette naissance, comme en pareille circonstance cela arrive souvent, provoqua mille conjectures que j'ai toujours cru mal fondées et qui avaient pour but de faire croire, que cet enfant n'était le fils ni du duc ni de la duchesse de Berry.

Le procès verbal de l'accouchement est en effet la pièce la plus extraordinaire qu'on puisse s'imaginer. Il constate par exemple, qu'il n'y avait pas de lumière dans la chambre de la princesse, ni de femme de service. Les témoins désignés par le Roi, des médecins, des gardes du corps, des gardes nationaux de service au palais sont appelés. L'enfant leur est montré, la duchesse parle et cause

longuement, le Roi, les princes et les princesses se rendent près de l'accouchée excepté M^{me}. la duchesse d'Orléans, qu'on ne prévient que long-tems après, et cependant elle est tante de M^{me}. la duchesse de Berry, leurs rapports sont très affectueux et elle seule aussi par sa position de mère de cinq princes qui, en l'absence d'héritiers mâles du duc de Berry, sont appelés à succéder à la branche aînée, avait un double intérêt à assister à cette naissance.

Malgré toutes ces gaucheries, les conversations que j'ai eues dans ce tems avec le maréchal duc d'Albuféra, l'un des témoins et d'autres personnes de la cour, je crois pouvoir affirmer que M^r. le duc de Bordeaux est bien véritablement le fils de la duchesse de Berry, mais je dois dire en même tems que j'ai la conviction intime, que toutes les mesures étaient prises pour substituer un garçon, si l'enfant avait été une fille.

Les partisans de la famille des Tuileries se réjouissent comme les ennemis de la famille du Palais-Royal car, en effet, ce nouveau né change bien l'avenir et recule pour long-tems sans doute du trône les princes d'Orléans. A cette époque on était loin de prévoir, qu'une révolution renverserait tout à coup l'ordre de

la succession royale, et que les Bourbons iraient de nouveau sur la terre étrangère y mourir ou y vivre; et surtout que cette même catastrophe ferait poser la couronne de France sur la tête de M^r. le duc d'Orléans.

Les deux partis se réunirent à Paris, et se séparèrent pour aller combattre les ennemis de la France. Le duc d'Orléans partit pour l'armée de la Loire, et le duc de Bourgogne pour l'armée de la Flandre. Le duc d'Orléans fut tué à la bataille de Beaugency, et le duc de Bourgogne fut tué à la bataille de Tewkesbury. Le duc d'Orléans fut enterré à Amboise, et le duc de Bourgogne fut enterré à Westminster. Le duc d'Orléans fut réhabilité par le Parlement de Paris, et le duc de Bourgogne fut réhabilité par le Parlement de Westminster. Le duc d'Orléans fut réhabilité par le Parlement de Paris, et le duc de Bourgogne fut réhabilité par le Parlement de Westminster.

Le duc d'Orléans fut réhabilité par le Parlement de Paris, et le duc de Bourgogne fut réhabilité par le Parlement de Westminster. Le duc d'Orléans fut réhabilité par le Parlement de Paris, et le duc de Bourgogne fut réhabilité par le Parlement de Westminster. Le duc d'Orléans fut réhabilité par le Parlement de Paris, et le duc de Bourgogne fut réhabilité par le Parlement de Westminster.

CHAPITRE XVII.
PRISON DE MONTAIGU. ÉCOLE, ÉVASION DES SOUS-
OFFICIERS MATHIEU ET COUDERC.
 (1822.)

La société royale des prisons, sur la proposition du maréchal duc d'Albufera, auquel j'avais eu l'honneur de parler du bienfait de l'instruction élémentaire des prisonniers, autorisa l'établissement de l'école que je proposai de diriger gratuitement. Elle fut ouverte le 14 Juin 1819, en présence du bon maréchal, du général comte de France, et de plusieurs officiers d'Etat-Major. Les détenus, dont quelques-uns, condamnés à de longues peines, se firent inscrire avec empressement pour en suivre les leçons, avaient un vif désir de s'instruire, la plupart étant doués d'une grande intelligence. Un sergent des grenadiers du troisième de la garde royale, Mr. Nicolas, fut mis à ma disposition entière pour remplir les fonctions de moniteur général. Comme les ateliers s'ouvraient pour tous les prisonniers

dès six heures du matin, et que je désirais ne pas nuire au travail, j'ai fixé l'heure de l'école à cinq heures, en sorte que, pour remplir exactement les fonctions que je m'imposais, j'étais obligé de me lever tous les jours avant quatre heures. Les progrès furent très-satisfaisants et je pouvais enfin accomplir une partie de ma promesse aux galériens de la chaîne de Brest.

J'étudiais tous les jours les caractères que donne l'emprisonnement, j'essayais d'appliquer à chacun d'eux le remède qui pouvait les ramener au bien, faisant la part d'ailleurs de l'âge, de l'état et des motifs des condamnations de ces hommes. Mes moniteurs étaient choisis parmi les plus méritants, et je ne puis dire, combien j'eus à me louer des sentiments affectueux et respectueux en même tems de toute cette population repentante et vraiment digne d'intérêts. La consigne de l'école était sous mon autorité, et par une attention bienveillante le général de France, commandant la division, pour rehausser mes fonctions ordonnait que pendant les leçons un grenadier du poste restât de service l'arme au bras auprès de ma personne.

Tout jusqu'ici allait à merveille, le royal

président de la société des prisons devait nous visiter, et à cette époque il voulut absolument m'accorder une gratification.

De nouvelles conspirations politiques sont découvertes; le gouvernement devient naturellement plus soupçonneux et plus exigeant sous le rapport des opinions. Le général de France est remplacé par le comte Coutard; le général Berton conspire le renversement des Bourbons, on le condamne à mort, il est exécuté. On juge à Saumur d'autres sous-officiers comme affidés au complot de ce général, un malheureux sergent, nommé Sirejan, est condamné aussi à mort, on le fusille impitoyablement et on condamne comme non révélateurs à cinq ans de prison les maréchaux de logis Mathieu, Couderc, et à deux ans de la même peine les sous-officiers de Fabert et Clément, et on ordonne leur translation à Montaigu. Ces jeunes gens me sont présentés à leur arrivée; leur instruction, leur bonne tenue m'intéressent à eux et j'étais loin de penser, que cette naturelle commisération allait m'entraîner dans une suite d'événements qui compromettrait ma liberté et mon avenir.

Le général baron Gressot, attaché à l'Etat-Major de la garde royale, était venu visiter

Mathieu à la prison pour me le recommander. Une femme célèbre, connue dans toute l'Europe, admirée dans sa jeunesse, M^{me} Récamier venait aussi visiter le dimanche Couderc, et par déference pour elle je me rendais souvent à la prison aux mêmes heures. Elle m'engagea à aller quelquefois à ses petites soirées de l'abbaye, où je trouvais souvent des personnes historiques et illustres du tems, par exemple M^r de Montmorency, ministre des affaires étrangères, M^r de Ballanche, le vénérable duc de Doudeauville. La bienveillance de M^{me} Récamier pour moi, son intérêt pour Couderc, les petites lettres de consolation qu'elle lui adressait et dont j'étais le porteur avec tant de plaisir, devaient bientôt changer ces rapports innocents, et nous donner à tous des ennuis, des inquiétudes.

Un dimanche, que je m'étais rendu à la prison comme à l'ordinaire, Mathieu s'arrangea de manière à ce que je fusse seul avec lui à la salle d'école, et là, oubliant qu'elles étaient mes fonctions, les devoirs qu'elles m'imposaient, il me dit d'un ton grave : „Monsieur, je sais quel attachement vous portiez à l'Empereur et à son jeune fils, je dois vous avouer qu'en entrant dans une conspiration, je croyais travailler pour lui et la grandeur de la France.

J'étais des sociétés secrètes dont les chefs, après nous avoir mis en avant, nous ont abandonnés et laissé fusiller notre bon camarade Sirejan et le général Berton. On avait promis pour nous entraîner, que les généraux Lafayette, Foy, Lamarque, Mr. Lafitte et beaucoup d'autres députés feraient de leur côté opérer un mouvement à Paris, et que tout était préparé pour enlever le Roi de Rome, le ramener et le proclamer Empereur sous le titre de Napoléon II. Tous ces grands messieurs nous ont trompés, ou se sont trompés eux-mêmes, et nous voici à Montaigu. Quant à moi, placé comme un pauvre ouvrier à l'atelier des calicots, je dois vous dire franchement que je ne pourrai jamais passer cinq ans dans cet esclavage, je vous demande donc humblement ma liberté.

Cette conclusion à laquelle j'étais bien loin de m'attendre, me fit comprendre, combien j'avais eu tort de permettre cette confiance; j'exprimai à Mathieu les regrets que j'éprouvais d'avoir écouté ses secrets, en lui rappelant les devoirs de ma place et les difficultés, qui se présentaient pour le faire évader, et surtout pour le soustraire, une fois dehors, aux recherches de la police. Il avait probablement

prévu ma réponse, deviné le penchant que j'aurais cependant à faire cette bonne oeuvre, alors, les larmes aux yeux, les traits contractés, il me répondit : „Monsieur, plutôt mourir cent fois que rester ici cinq longues années, j'aime mieux en finir de suite avec une vie si remplie de chagrin et d'amertume.“ Connaissant le caractère fermé et courageux de ce sous-officier, je ne voulus pas lui ôter toute espérance et je lui promis, en le quittant, que je réfléchirais à tout ce que je venais d'apprendre, en gardant à ce sujet le plus fidèle secret, et que me voyant tous les jours à l'école, dont je l'avais nommé moniteur, pour justifier les adoucissements que je voulais apporter à sa situation, il nous serait facile, sans éveiller les soupçons, de nous parler souvent à ce sujet.

Cet espoir fit changer tout à coup la physionomie du pauvre Mathieu, il ne put retenir des larmes abondantes de joie, et oubliant ce que j'étais alors, il me prit les mains en signe d'affection, et n'eut point la force de m'en dire davantage tant il était ému.

Un soir je trouvai madame Récamier seule chez elle ce qui était rare; elle me fit pressentir adroitement que son protégé Couderc étant malade, la liberté avec l'état de son imagination

pouvait le sauver, mais ajoutant: „Le pauvre garçon ne sortira jamais de prison s'il ne parvient à s'échapper, car obtenir sa grâce en ce moment, c'est impossible, vu tout ce qui se passe à chaque instant dans l'armée.“ Je compris parfaitement que M^{me}. Récamier désirait pour Couderc ce que je voulais déjà, sans m'en douter, pour Mathieu, et je lui dis franchement: „Madame, si vous voulez m'aider, je me charge d'ouvrir les portes à nos deux protégés.“ „Ah! M^r. Appert, que vous êtes bon, que votre coeur est noble et généreux, certainement je vous aiderai, combien je suis reconnaissante, comptez sur tout ce dont je serai capable pour accomplir cette bonne action.“ Je lui fis comprendre que, pour détourner tout soupçon, elle devait renoncer à ses visites du dimanche à Montaigu, et que dès le lendemain j'aviserais sérieusement aux mesures à prendre pour lever les nombreuses difficultés; car la prison avait trois guichets différents et des sentinelles dans tous les corridors.

Je confiai ce projet d'évasion à M^r. Mahul, secrétaire-général de la société de la morale chrétienne, à M^r. Bourgeois, riche propriétaire et membre assidu de la même société. Je cherchai une retraite sûre pour conduire Mathieu

et Couderc à leur sortie de Montaigne que je regardais comme certaine, tant mon désir de réussir était grand. Je choisis un brave et vieux monsieur qui était très-patriote et demeurait avec une excellente gouvernante rue de Sèvres N^o 122, et l'avenir prouvera que j'ai deviné le bon cœur de Mr. Petitjean et de l'excellente et humaine demoiselle Laroche.

Mathieu me remettait tous les jours à l'école des petites lettres, pour presser le jour bien heureux de la liberté, madame Récamier me poussait également, Couderc ne manquait pas de me tourmenter. Enfin je mis dans la confidence le gardien Husson, il fit entrer à la prison, des déguisements bourgeois et le 30, Juillet (1822) fut le jour choisi.

A quatre heures et demie du matin j'arrivai comme à l'ordinaire à la prison, mais en voiture, pensant bien qu'elle ferait croire à la police que c'était pour emmener les évadés, que cette voiture stationnait devant la porte-cochère (s'ouvrant par un cordon placé dans l'intérieur de la loge du portier). Il y avait deux autres guichets et deux sentinelles pour arriver au second étage où logeaient Mathieu et Couderc, Husson en avait les clefs, mais il ne fallait qu'un malheureux hasard, pour que le second

gardien et le concierge Grimblot, ou les contre-maitres libres des ateliers vinssent à passer au moment où *ces deux bourgeois* se trouveraient dans l'escalier et les corridors pour qu'ils fussent arrêtés. Il fallait aussi craindre d'être vu des autres prisonniers, et enfin le dernier portier qui n'était pas dans la confidence ne devait pas voir passer dans sa loge, (qu'il fallait traverser) ces deux hommes, car alors il n'ouvrait pas la dernière sortie donnant sur la rue. Il fut convenu que M. Mahul se trouverait avec un ami au bout de la rue des Sept-voies, près St^e. G^énéviève, qu'ils ôteraient leur chapeau, que Mathieu et Couderc, sans dire un mot, les salueraient et les suivraient chez la personne qui devait les recevoir quelques jours. J'étais connu de l'officier de garde et de la plupart des grenadiers du poste, élèves de l'école régimentaire, et arrivé au second guichet du haut, l'homme de service placé devant, sa consigne étant de veiller à ne laisser sortir personne de l'intérieur, je ne voulus pas risquer une explication qui pouvait tout compromettre, alors comptant sur sa loyauté et sa discrétion, je lui dis : „Grenadier, vous me connaissez, j'ai une bonne oeuvre à faire ce matin, me promettez-vous

de ne rien révéler de ce que vous verrez.“ „Certainement que je vous connais, mon inspecteur général, puisque sans vous je ne saurais ni A ni B, et que maintenant je suis porté pour passer caporal, soyez tranquille, vous emmeneriez tous les prisonniers, comme je sais que vous ne me perdrez jamais, ni vu, ni connu, je regarde par la fenêtre, je ne vois rien, ainsi je ne mentirai pas, si l'on m'interroge, en répondant *je n'ai rien vu!*“ „Merci, mon ami, nous nous reverrons.“ A cet instant Husson ouvre la porte, fait passer Mathieu et Couderc qui n'étaient pas reconnaissables, nous descendons tous quatre au second guichet, Husson ouvre encore, nous laisse passer et remonte en haut de suite et rentre dans l'intérieur de la maison. Nous arrivons à la loge du portier, auquel je dis: „Père Huré, j'ai oublié quelque chose dans ma voiture, tirez le cordon.“ Il le tire en effet, mais si fort qu'il se casse et la porte ne s'ouvre pas. Me voilà donc resté sous la grande porte avec Mathieu et Couderc; la peur les saisit, ils vont remonter sans penser qu'il n'est plus tems et que, sans se sauver, ils seront perdus; alors j'ai la présence d'esprit de les rappeler d'un signe impérieux, de dire au portier avec un air de mécontentement: „Vous

n'en faites jamais d'autres, monsieur Huré, allons donc, venez avec votre grosse clef m'ouvrir, je n'ai pas de tems à perdre." Le pauvre homme se précipite pour ne pas me fâcher, car il a pour moi et mon autorité le plus grand respect. Je me place devant lui, il ouvre, je tiens la porte et, pour faire passer mes deux prisonniers, j'envoie M^r. Huré chercher ce que j'ai laissé dans sa loge, il y court, Mathieu et Conderc sont dehors, quand il revient me dire: „mais, monsieur l'inspecteur, je ne trouve rien," ce qui ne me surprit pas, puisqu'en effet je n'avais laissé aucun paquet dans sa chambre. Au même moment la dernière ronde de la nuit arrive, le poste sort du corps de garde, on fait reculer ma voiture, ainsi cinq minutes plus tard tout était découvert parceque la sentinelle, voyant sortir à cette heure deux hommes, les eût certainement arrêtés.

Je prends dans ma voiture un paquet de papiers, et en rentrant j'ai soin de refermer fortement la porte cochère, pour que le père Huré l'entendit bien, et en passant devant lui, j'eus l'air de ne plus être fâché en témoignant mon regret de l'avoir dérangé avec tant de vivacité.

Je me remis un peu en remontant l'escalier

et arrivé au deuxième guichet pour me rendre à l'école, mon grenadier me dit en me voyant passer: „mon inspecteur, souvenez-vous bien que je n'ai rien vu!“ Je lui offris la main qu'il accepta bien respectueusement et l'on verra bientôt que ce militaire était un brave et digne homme.

Arrivé à la salle de l'école, la sentinelle placée ordinairement près de moi, fut envoyée du poste. Les moniteurs prirent leurs places, on fit l'appel des élèves, et mon moniteur général, un peu jaloux de l'intérêt que je portais à Mathieu et Couderc, me fit remarquer leur absence. „C'est bien, ces messieurs n'en font pas d'autres, ils abusent de ma bonté, vous les ferez mettre pour quatre jours à la salle de police.“ Enchanté de ma décision il allait sortir pour l'exécuter, et comme je désirais qu'on ne s'aperçût qu'après mon départ de l'évasion, je le rappelai pour lui dire: „attendez que je sois parti, car il ne manqueraient pas de réclamer, de m'ennuyer, et je veux cette fois un exemple sévère.“ „Soyez tranquille, mon inspecteur, répondit celui-ci avec joie, je ne les oublierai pas, ces deux beaux parleurs.“

La leçon me parut bien longue, car j'avais

encore l'imprudent désir d'aller en sortant m'assurer, s'ils étaient bien arrivés rue de Sèvres. A l'heure de cesser la classe je sortis comme à l'ordinaire suivi de ma sentinelle, ayant la précaution d'entrer au poste, dire bonjour à l'officier, pensant, ainsi que cela eut lieu, qu'il viendrait me reconduire et verrait, que j'étais bien seul dans ma voiture. Je me fis mener à l'hospice des Incurables, rue de Sèvres et j'entrai chez le concierge demander des renseignements vagues sur les heures de visites, et sans être vu de mon cocher, je courus au N^o 122 qui n'en est pas loin et, entrant chez M^r. Petitjean, je fus embrassé, serré par mes deux évadés qui pleuraient du bonheur d'être libres. Cependant le pauvre Mathieu, qui avait une âme élevée, était tourmenté maintenant pour moi, „car, disait-il, ces misérables vont vous arrêter, vous emprisonner pour nous, vous perdrez vos places, hélas! je ne pourrais rester libre et vous savoir captif, j'aimerais mieux me rendre.“

„Ce serait un mauvais moyen, mon ami, et n'importe ce qui arrive maintenant, vous ne pouvez rien pour moi, gardez-vous donc d'y penser, certainement je serai en prison aujourd'hui ou demain, mais ce n'est rien lorsque

c'est pour un motif honorable. Adieu, soyez bien prudent, faites ce que Mr. Mahul décidera avec ses amis, et lorsque vous serez hors de France, donnez moi de vos nouvelles et surtout ne portez jamais les armes contre les soldats français, c'est la seule chose que je vous demande."

Nous nous quittâmes, je regagnai ma voiture et fort heureusement le cocher crut que je sortais des Incurables. Pendant toute cette journée, pensant qu'on me suivait, je fis exprès des visites à de vieux royalistes que je connaissais, en sorte que la police, qui effectivement avait mis deux agents à ma poursuite, fut bien déroutée. J'allai dîner chez ma mère à Menil-Montant (rue des Couronnes) qui fut aussi heureuse que moi du succès de cette évasion. Je rentrai à mon domicile enclos du temple N^o 22 et je me couchai bien fatigué des sensations de la journée et m'appêtant à être détenu le lendemain.

CHAPITRE XVIII.

MON EMPRISONNEMENT.

(1822.)

Le matin à l'heure ordinaire je me rends à Montaigu où chacun m'apprend l'évasion de la vieille en regardant bien si mes réponses sont embarrassées. J'ordonne l'ouverture de l'école et je place ma sentinelle à la porte avec cette consigne: „*laissez entrer, mais ne laissez sortir personne!*“ Le moniteur général, ennemi de Mathieu et Couderc; me dit: „mon inspecteur, vous voyez que si vous m'aviez laissé faire hier, ces messieurs ne seraient pas en liberté, tandis que moi qui vous suis si attaché me voici encore dedans.“ J'eus l'air de ne pas comprendre le dernier membre de cette phrase, et je répondis à ce pauvre homme: „je le regrette comme vous.“ Le pauvre Husson, qu'on avait déjà interrogé de mille manières, était à moitié mort, le père Huré, le portier, questionné, menacé par la police et l'autorité militaire; tourmenté par sa femme qui lui disait

cent fois de suite: „monsieur Huré, vous devenez vieux, sourd et aveugle, vraiment vous ne pourrez bientôt plus même faire votre état de cordonnier, comment, alors nous laisserait-on occuper une place comme celle-ci, où il faut toujours avoir les yeux ouverts et les oreilles au guet, savez-vous qu'on peut vous emprisonner, quant à moi, je dormais le matin, je n'ai rien vu, on ne peut donc me conduire avec vous dans *une forteresse!*“ „Taisez-vous, madame Huré, répondait le vieux, savez-vous que vous avez une langue dangereuse, allez-vous me faire passer pour un imbécile; ce serait un peu fort, sachez comme je ne cesse de le répéter à vous et aux autres qui m'ennuient de cette affaire, que ce n'est pas par la porte que les oiseaux ont été dénichés, monsieur Appert sera bien un fameux témoin pour certifier à tous vos interrogateurs qu'il était seul, ce brave homme, lorsque le matin le cordon s'est cassé et que je lui ai ouvert la porte, pour prendre un paquet dans son équipage, à telles enseignes que son cocher fumait sa pipe; et la sentinelle donc qu'on embête aussi est aveugle également sans doute, ainsi nous sommes trois qu'il faut conduire aux Quinze-Vingt, tout cela est fait à la main pour perdre ce bon

Mr. Appert, qui voit trop clair pour les abus, mais il a le bras long et saura bien se tirer de là; quant à moi je vous le répète pour la dernière fois, Madame la bavarde, on me mettrait la tête sur le billot que je jure que je n'ai rien vu!"

Les prisonniers vinrent tous à la leçon et leur physionomie m'exprimait un respectueux intérêt. Les regards de ces pauvres militaires semblaient me remercier d'avoir donné la liberté à deux camarades; c'est que dans les prisons on ne trouve pas l'égoïsme des antichambres des palais et encore moins la trahison des cours, et en voici un exemple: Un chasseur nommé Décamp qui était très-attaché à Couderc et Mathieu avait tous leurs secrets, et ils eurent l'imprudence sans m'en parler de lui promettre de le faire sauver avec eux, en disant: „lorsque tu seras au guichet, Mr. Appert n'aura pas même l'idée de te faire remonter et tu viendras avec nous, quand il y a place pour deux, il y a place pour trois.“ Ce chasseur ne s'éveilla pas assez tôt et ne se trouva pas au rendez-vous, en sorte qu'il ne pût s'évader, circonstance que j'ignorais. Quelle fut donc ma surprise, lorsque, venant sous le prétexte de me demander une plume à mon estrade, il me dit bien bas:

„Mon inspecteur, vous êtes le meilleur des hommes, je vous admire et me mettrais dans le feu pour vous; j'ai eu le malheur de dormir trop tard pour profiter de votre courageuse bonté; mais soyez tranquille ce n'est pas Dècamp qui dira un mot; je suis à vous, à la vie, à la mort,“ et en prenant sa plume, il retourna à sa place sans me laisser le temps de lui répondre. En ce moment des gens de police entrèrent dans l'école. Je pensais qu'ils venaient m'arrêter, mais leur bon sens les servit mieux, car je ne sais ce qui aurait eu lieu, les soldats de l'école m'étant entièrement dévoués. Ces hommes avaient une contenance embarrassée, mais ce qui fut curieux c'est que, se présentant à la porte pour sortir, ma sentinelle croisa la bayonnette et leur interdit le passage; en sorte que par le fait je les tenais prisonniers, ce qui fit rire tous les élèves aux dépens de cette pauvre escouade de mouchards. Je ne m'occupai pas d'eux; ils n'osèrent m'adresser la parole, et l'école terminée, je sortis suivi comme tous les jours de mon ordonnance. Les agens furent libres et gagnèrent le greffe, voyant bien que leur présence au milieu des détenus sans la mienne pouvait tourner mal pour eux. Je compris que mes pauvres élèves

sans doute pour la dernière fois me témoignaient leur reconnaissance de mes soins, et je quittai Montaigne le coeur gros pour le passé et le présent, me souciant fort peu du lendemain qui me promettait cependant la captivité.

J'allai chez ma mère et nous venions de nous mettre à table, lorsque mon fidèle domestique Lavarennès, ancien caporal de la garde royale, vint nous annoncer, que tous les environs de la maison et des jardins étaient entourés de gendarmes et de gens en bourgeois de mauvaises mines. Je compris qu'on ne tarderait pas à me visiter, et en effet un monsieur que je crus être Vidocq descendit d'un fiacre, et monta chez ma mère en demandant si M^r. Appert était chez elle; je le reçus et voici ses paroles: „Monsieur le préfet de police m'envoie vous prier, monsieur, de venir à son cabinet, il a un petit renseignement à vous demander lui-même, et dans deux heures vous pourrez être de retour chez madame votre mère.“

J'eus l'air de le croire et me levant aussitôt je me mis à sa disposition.

Ma mère jusqu'ici avait eu du courage, approuvant la bonne oeuvre qui me causait tous ces désagremens; mais en me voyant partir elle ne put retenir ses larmes, une mère est une

si tendre amie! Je l'embrassai et descendis avec le gros monsieur. Arrivé au fiacre je vis déjà deux personnes dedans; alors le pauvre Lavarennès ne voulut pas me laisser partir seul en semblable compagnie, et il me dit franchement tout haut: „Monsieur, je vais avec vous, je ne connais pas ces messieurs.“ Je n'osai refuser la proposition de Lavarennès, pensant d'ailleurs qu'il pourrait venir donner de mes nouvelles à ma mère, car je devinais bien qu'on me garderait.*

Arrivés à la préfecture de police, on nous fit entrer au rez de chaussée dans le fond de la première cour, où se trouvait le bureau de la police centrale. Le chef de cette division me demanda mes noms, âge, qualités etc. avec une grande politesse, en ajoutant: „monsieur le préfet a été obligé de sortir, mais il vous recevra aussitôt son retour.“ Une heure, deux heures, trois heures se passèrent et le préfet n'arrivait toujours pas; alors, voulant rassurer ma mère je dis à Lavarennès, „laissez-moi, il est déjà tard, on me gardera certainement, retournez à Menil-Montant et si je ne rentre

* Les deux agents, pour m'engager à parler, firent semblant d'être Bonapartistes, je leur dis: „lorsqu'on est payé par un gouvernement on doit le servir fidèlement.“

pas coucher, venez me voir demain ici." Ce brave serviteur savait que j'étais le coupable qu'on recherchait, il partit bien triste de m'abandonner.

Enfin à dix heures passées, on vint me chercher pour me conduire au cabinet de M. Delavau, le préfet de police. Voici notre entretien, on verra que les dévots de ce tems n'étaient pas scrupuleux dans l'exercice de leurs fonctions.

„Mr. Appert, le gouvernement qui vous porte un grand intérêt, la société royale, présidée par Monseigneur le duc d'Angoulême et Mr. le duc d'Albuféra, rendent justice à votre zèle honorable pour répandre l'instruction dans les prisons. Quoique jeune encore, votre vie est déjà vieille de services dont le Roi vous tiendra compte, si vous en rendez un dernier qui est en votre pouvoir, nous le savons. La bonté de votre caractère, une fausse application de la bienfaisance vous ont entraîné trop loin, et hier, avec votre concours secret, assuret-on, deux conspirateurs se sont évadés de la prison de Montaigu. Voulez-vous témoigner de votre regret et *nommer les personnes*, qui vous ont si mal conseillé et dont vous connaissez les opinions politiques, on vous lais-

sera vos places et votre liberté, et l'on ne dira rien de vos révélations, qui d'ailleurs empêcheront les menées des révolutionnaires. Vous êtes un brave jeune homme, qu'on égare, le gouvernement vous ouvre les bras, refuserez-vous un heureux avenir et les récompenses qu'il me charge de vous offrir à ces conditions?"

"Monsieur le préfet," répondis-je, "je ne suis membre d'aucune société secrète; le gouvernement et vous avez bien de la bonté de rendre justice à mes faibles efforts. Je ne puis rien vous dire de l'évasion de Montaigu si j'y ai participé, et dans le cas contraire j'en sais encore moins. Quant aux personnes dont je connais, dites vous, les opinions, trouvez bon que je ne vous en parle pas. Pour ce qui concerne mes places, mon avenir et ma liberté, ce ne sera jamais par la lâcheté et la trahison, que je conserverai les unes et que j'améliorerai l'autre. C'est tout ce que vous me permettrez, monsieur le préfet, d'avoir l'honneur de vous répondre."

Mr. Delavau devint pâle de colère, mais en homme adroit ou perfide, il prit un ton d'affection et répliqua: "Ecoutez, monsieur Apert, à vingt-et-un ans les illusions nous perdent souvent, en politique surtout, pensez donc que

nous savons ce que je vous demande, et pour vous en donner une preuve voici un fait: „Il y a quelques jours que, dinant chez un personnage bien connu pour ses opinions plus que libérales, l'un *de ses domestiques qui est tout à nous*, vous a entendu dire à un général de l'opposition: „J'en suis désolé en vérité, car une conspiration arrêtée est bien dangereuse, mais il y a peut-être encore moyen de le sauver.“ De quelle conspiration parliez-vous, et n'est-ce pas pour qu'ils en fissent partie que vous avez fait évader Mathieu et Couderc?“

J'étais certain de n'avoir pas parlé de conspiration, puisque véritablement je ne me suis jamais affilié même aux sociétés secrètes; mon esprit cherchait à se rappeler où j'avais diné et auprès de quel général, lorsque je me souvins d'avoir dit la phrase rapportée par le domestique-mouchard, mais au lieu de *conspiration* c'était le mot *transpiration*, et il s'agissait tout bonnement d'une *transpiration arrêtée*, qui pouvait compromettre la vie d'un ami. Alors je rapportai cette circonstance au préfet, sans lui nommer cependant le général auquel je m'adressai, ni le malade dont il s'agissait, et malgré sa physionomie sévère et impassible, il ne put s'empêcher de sourire de

cette erreur. A l'égard de ce valet-mouchard je ne puis assez blâmer cette corruption introduite par la police des Bourbons; je dis des Bourbons, c'est peut-être une injustice, car la police qui est partout, ainsi que je l'ai dit dans mon „*Voyage en Prusse*“, ignorante, louché, soupçonneuse, stationnaire, s'occupe bien rarement de savoir, si elle peut faire son métier sans tomber dans ces excès d'immoralité, qui deviennent un mal plus grand pour la société, que celui dont on veut la préserver. Le préfet me fit encore beaucoup d'autres questions sur mes relations, mais voyant qu'il n'obtenait que de *mauvaises* réponses, il me dit d'un ton grave: „Monsieur, j'ai épuisé, ainsi que j'en avais l'ordre du gouvernement, toutes les tentatives de conciliation, elles restent infructueuses; il ne me reste plus que le triste devoir de vous faire conduire au secret; la justice prononcera sur votre sort!“

Un huissier du cabinet me conduisit alors à la *salle St. Martin*, dépôt des personnes arrêtées et qui tient à l'hôtel de la préfecture, on me plaça dans une très-petite chambre sous les combles, et le célèbre Charles, le gardien, m'offrit ses bons offices. Comme je connaissais ce qu'on nomme dans les prisons „*mou-*

ton“, et que tout le monde honnête appelle „mouchard,“ je pensais bien qu'on allait en parquer quelqu'un dans ma chambre sous prétexte de me tenir compagnie. En effet le premier visiteur que Charles laissait entrer *par complaisance*, me dit, qu'il était un étudiant, arrêté dans une émeute, et qu'il avait chanté une chanson napoléonienne et crié: „vive l'Empereur!“ „C'est bien mal, monsieur, de faire de pareilles choses dans les rues et même chez soi, le gouvernement a bien raison de se défendre de ces extravagantes démonstrations etc.“

Le second *mouton* se disait Polonais, arrêté pour ses opinions libérales et pour des démarches en faveur de la liberté de sa patrie et de la France. Je lui exprimai, comme au premier, mon blâme de ces imprudences, en ajoutant: „Monsieur, lorsqu'on a le malheur d'être proscrit de sa patrie, qu'une autre nation nous donne asyle, on doit respecter avant tout ses lois et son gouvernement.“

Le *berger* de la salle St. Martin, reprit ces deux membres de son troupeau de moutons, et les envoya sans doute pâturer ailleurs; car je ne les revis plus.

La chaleur était si excessive, si insupportable, que j'étouffais dans cette cellule qui n'a-

vait pour donner du jour et de l'air qu'un chassis à tabatière ne s'ouvrant que très-peu. Je priai donc Charles, le dictateur, le cuisinier, le confident, le gardien, le protecteur de mon corridor, de laisser ouvert le guichet de ma porte, lui promettant bien de respecter *le secret* de ma détention, en ne regardant pas même ce qui se passait dans la circonscription de sa puissance souveraine.

Ceux qui n'ont pas encore été en prison, ne se doutent pas des mille ennuis de la détention, comme les gens qui ne furent jamais malades, ne connaissent pas le prix de la santé, qui est une liberté aussi. Le lendemain au soir deux gendarmes et un agent de police vinrent me chercher, et je fus conduit à la Force, où un nouveau secret m'était réservé. Les gardiens qui me firent l'honneur de m'y installer, eurent le soin charitable de me dire: „Allez, tâchez de dormir, car les criminels qui ont couché avant vous ici, dans ce même lit, ont été presque tous condamnés à mort; il est rare qu'on quitte ce cachot sans aller au moins au bagne; à demain, bonne nuit!“

Il n'y avait qu'un mauvais lit, une chaise, une table, une cruche remplie d'eau dans cette cellule solitaire, et dont la croisée était en

grande partie bouchée par un abat-jour en planche, qui ne permettait à l'air et à la lumière de n'arriver que par en haut. Les murs étaient couverts de noms de prisonniers morts en effet sur l'échafaud. On entendait aucun bruit, c'était le système américain en 1822 à Paris, pourquoi donc aller le chercher si loin et en parler comme d'une nouveauté. Mon pauvre domestique ne pouvait me voir, ni me donner des nouvelles de ma mère, ni en recevoir des miennes. Il m'apportait à manger et sous prétexte de visiter ce qu'on me laissait parvenir, on goutait mon vin et remettait de l'eau pour remplir la bouteille etc. etc. Je n'avais ni plumes, ni encre, ni papier, ni livres; un pauvre chat que le gardien laissait quelquefois entrer était ma seule compagnie. Je supportai sans me plaindre la paternelle détention américaine, mais j'ai gardé le souvenir de mes réflexions pendant ces dix mortels jours de secret, et j'affirme que je ne regrettais pas l'évasion dont j'étais l'auteur, et en ce moment j'eusse accepté d'être de toutes les conspirations pour renverser un gouvernement, qui sans utilité me traitait comme un grand scélérat. Lorsqu'on me permettait une petite promenade, c'était dans une cour entourée de si hauts murs,

que le soleil n'y pénétrait pas facilement et long-temps. Le gardien et une sentinelle me surveillaient constamment sans dire mot. Un honorable magistrat, Mr. Mathias, fut mon juge d'instruction, et sous l'apparence d'une grande sévérité, je crois qu'il me porta secrètement intérêt. Cependant il conclut son rapport par la demande de mon renvoi à la sixième chambre de police correctionnelle.

Lorsque j'allais au palais de justice à l'instruction, je prenais un fiacre, car sans cela il eût fallu faire ce chemin dans *le panier à salade* avec les voleurs ou les assassins. L'huissier de service et deux gendarmes m'accompagnaient. Au bout de dix jours de secret Mr. Mathias voulut bien permettre de me laisser loger dans la chambre d'un prisonnier, nommé Bombard, horloger, et condamné pour vol. J'aimais mieux cette compagnie que la solitude continuelle. C'est dans cette chambre que je visitai plus tard notre chansonnier Béranger. Elle devint depuis mon emprisonnement la chambre aristocratique de la Force et elle était l'objet de sollicitations, avant même d'être vide, des personnes honnêtes, emprisonnées à la Force sous la restauration.

Je ne puis conter toutes les épisodes de

ma détention et de mes visites au palais de justice; je ne rapporterai que les plus saillantes et qui forment une peinture des mœurs des prisons de ce tems.

Vers le 20. Août je fus placé hors du bâtiment des secrets dans une chambre (du rez-de-chaussée), contenant cinq lits, et qui avait pour entrée une autre chambre, comptant quatre habitants; nous étions donc neuf. Près de moi se trouvait le jeune Meurice, impliqué dans l'affaire des lettres de menaces aux jurés des militaires de la conspiration dite de la Rochelle. Ce détenu avait reçu une bonne éducation; le motif de son séjour à la Force me permit d'en faire ma société, et j'eus toujours à me louer de ses sentiments et de son affection. Il était fort gai et aimable, en sorte que les journées me parurent beaucoup moins longues qu'au secret.

Deux autres lits étaient occupés par deux négociants accusés de banqueroute frauduleuse; et qui furent acquittés après une bien longue détention; le dernier lit par Collard, qui avait fait si parfaitement les billets de banque; il ne pouvait échapper à une condamnation à mort. Dans la chambre d'entrée était un Anglais et

trois autres détenus, dont les affaires ne me furent jamais bien connues.

Un visiteur assidu que je croyais intéressant, parceque ses manières, son éducation, son langage, son instruction sortaient de ligne, le nommé M..., formait avec mes compagnons de chambre toute ma société. Pendant les promenades sur la cour, je voyais les colonels Fabvier, d'Henzel, l'adjudant Loritz de la légion du Nord, mais on n'osait se lier, de peur de faire croire à la police qu'on se connaissait, ce qu'elle n'eût pas manqué d'interpréter de suite comme les preuves d'une conjuration; car depuis qu'effectivement on avait conspiré dans l'armée et sur plusieurs points à la fois, l'autorité ne voyait, ne rêvait plus que renversements et complots.

Le pauvre Collard (dont je reparlerai plus tard) malgré son crime, méritait la pitié et j'ai peut-être eu le bonheur de l'empêcher de se suicider, ou d'être exécuté, car, ayant toute sa confiance, je lui conseillai de remettre fidèlement les 70 à 80 mille francs en or qu'il avait caché sous les carreaux du sol de son habitation, persuadé que cet acte spontané de probité intéresserait la banque de France, les jurés et magistrats. Il suivit cet avis, fut condamné à mort, mais récommandé par la

cour, les jurés et la banque au garde des sceaux, pour la commutation de la peine capitale en détention perpétuelle.

Un voleur célèbre dont parle Vidocq dans ses intéressants ouvrages, où toutes les polices devraient puiser d'utiles conseils, le nommé Doré, me servait de domestique et avec une fidélité, une ponctualité que j'ai rarement rencontrées depuis. C'était lui qui avait eu l'audace d'arrêter seul une diligence; pour cela il fit plusieurs mannequins de paille de la grandeur d'un homme, les entortilla de vieux vêtements, leur planta des espèces de baguettes à la hauteur des bras, les posta la nuit en rang contre des arbres de la grande route, et lorsque la diligence arriva, il cria d'une voix terrible au postillon, „arrêtez, ou mes hommes font feu!“ le conducteur voit en effet une file d'hommes, le fusil en joue, les dames et les voyageurs que la peur fait voir double, croient qu'une armée de voleurs est prête à les égorger, on demande grâce de la vie. Doré, seul, pour empêcher ses *hommes de faire un mauvais coup*, devient, pour ainsi dire, le protecteur de ces personnes tremblantes et intimidées, il reçoit de chacune une montre, une bourse, de l'argent, de l'or, et répète à ses troupes, „je

vous défends de tirer, on se conduit bien, ne versez pas le sang inutilement." Le conducteur heureux de sauver une somme considérable qui est dans un coffre, ne fait aucune observation puisque d'ailleurs *son monde* est charmé de continuer la route avec tous ses membres, les femmes remercient Doré et lui disent, qu'il est un homme humain, que le bon Dieu le bénira, elles l'embrasseraient presque de ce qu'il leur laisse la vie, le postillon fouette ses chevaux de peur que les brigands ne se ravisent, et Doré se sauve d'un autre côté, chargé de richesses et abandonnant son escouade, qui sera peut-être encore jusqu'au jour une épouvantable rencontre pour les voyageurs à pieds, à cheval ou en voiture!

Ceci n'est qu'une des actions de sa vie libre, remplie de bien, de mal, mais non souillée d'un assassinat, et il doit même sa longue captivité à son éloignement de verser le sang. Doré, à la Force, est un tout autre être, c'est le meilleur infirmier des malades, le bienfaiteur des malheureux qui n'ont aucun secours, il distribue des soupes aux uns, du tabac aux autres, ce qu'il gagne, ce qu'on lui donne est pour eux. Il mange son pain sec, si un pauvre prisonnier a besoin de sa ration, c'est un

frère charitable aussi zélé que les plus saintes religieuses. Jamais il ne donne un mauvais exemple, encore moins un conseil pervers. Doré fait des quêtes chez nous autres, les riches de la Force, comme ils nous appellent, ses gages de garçon de chambre, ses pigeons qu'il élève, tout ce qu'il a est pour ses camarades dans le besoin, et jamais, non jamais il ne nous dérobe la moindre des choses, mais il me demande souvent, et je ne puis que m'en féliciter, puisque ce sont autant de véritables et bonnes oeuvres qu'il m'indique. Cet homme est chéri de tout le monde, même des employés qui se fient à lui et n'ont jamais eu la plus petite réprimande à lui adresser.

La Force offre un tableau curieux et qui change tous les jours, comme les décors de spectacle, sa population est celle d'un hôtel où descendent les voyageurs, elle se renouvelle constamment, de grands criminels, d'assassins, de voleurs et d'hommes n'ayant commis que de légers délits. La pauvreté, la jeunesse débauchée, la vieillesse indigente s'y trouvent confondus; la douleur, l'indifférence, les pleurs du désespoir, les rires de l'audacieux brigand, l'élégance et les haillons, le repentir s'y donnent rendez-vous, c'est un mélange qui attriste le

coeur et confond l'esprit, on ne sait quel vice ne se trouve pas là en exercice, en nature, en réalité. Le bâtiment neuf surtout est l'enfer de la captivité et de la plus dégoûtante dépravation. Quiconque y est enfermé doit subir les plus flétrissantes orgies et les attentats les plus outrageants pour l'homme et sa dignité; c'est une école de perfectionnement de tout ce qui est mal, odieux et défendu, et je n'oserais conter à mon meilleur ami tout ce que j'y ai vu, en allant secrètement avec les gardiens de ronde regarder la nuit par le guichet des portes, cet enfer de toutes les impudeurs, de toutes les passions honteuses, et pourtant, le dirai-je, ce ne sont que des prévenus, et j'y ai rencontré quelquefois de malheureux jeunes gens arrêtés seulement pour vagabondage ou faute de papiers en ordre. Le bâtiment neuf est le vestibule de la guillotine ou des bagnes, celui qui en franchit l'entrée, serait-il le plus honnête homme, en sortirait le plus dangereux ou au moins le plus flétri et déshonoré. C'est pour ces prévenus, qu'une bonne division serait utile, c'est pour eux que j'accepterais la cellule au moins jusqu'à la condamnation.

Nos croisées donnaient sur une cour in-

termédiaire entre ce bâtiment et le nôtre, lorsqu'un jour des cris perçants se firent entendre, après que nos portes venaient d'être *bouclées* (fermées). Je regardais pour connaître le motif de ces cris, lorsque je vis un pauvre prisonnier traîné par plusieurs gardiens qui le frappaient tous ensemble, l'un d'eux avait un gros paquet de clefs à la main et s'en servait si fort contre ce malheureux, qu'il lui ouvrit la tête. Le sang jaillit avec abondance; alors indigné, oubliant que j'étais moi-même prisonnier, je fis de vifs reproches à ces lâches bourreaux, en ajoutant: „savez-vous que vous vous conduisez plus mal que tous ceux que vous gardez!“ Mes paroles excitèrent les détenus et des imprécations et menaces sortirent de toutes les bouches. Alors les gardiens lâchèrent leur victime qui fut conduite à l'infirmerie dans un état pitoyable.

Un rapport fut fait contre moi au préfet qui, sans se rendre compte du motif de ma conduite, me fit dire par le directeur, que je n'étais à la Force qu'un accusé comme tous les autres; que, s'il m'arrivait de dire encore un mot contre les employés, je serais placé au bâtiment neuf, qu'en attendant je devais être conduit comme punition dans la cour, où

se trouvaient les hommes un peu moins scélérats que ceux du quartier dont on me menaçait. Je me rendis à cette chambre de punition en disant à M^r. Rivaud, le concierge, qui ne faisait qu'obéir aux ordres de la préfecture: „Monsieur, je vous déclare que tant qu'on me laissera dans cette chambre, je ne mettrai pas les pieds dans la cour; et que mon premier soin en sortant sera de faire connaître au président de la société royale des prisons, et à la presse les abus épouvantables que M^r. Delavan laisse exister, lui, l'homme pieux, qui ne manque pas une messe, une procession!“

Mon nom, le motif de mon emprisonnement, la bonne opinion que Doré avait donnée de moi aux prisonniers de toutes les classes, même au bâtiment neuf, ne permettaient plus au préfet de me faire supporter des vexations intérieures à la Forcé; car tous sans exception, les plus grands coupables aussi bien que les autres, me donnaient chaque jour des témoignages de respect.

La chapelle, où j'assistais tous les dimanches à la messe, était près d'un bâtiment en construction, et un poste, commandé par un sergent, gardait ce côté de la prison, surtout quand les prisonniers étaient conduits à l'office divin.

Un dimanche que j'étais à ma place ordinaire à la messe, près de la porte qui donnait sur cette cour gardée par ce poste, le sergent de garde que je ne connaissais pas, dont je n'ai jamais pu savoir le nom, vint se placer près de ma chaise, laissa tomber son gant, se baissa pour le ramasser et me dit bien vite à l'oreille : „mon inspecteur, si vous voulez vous sauver, faites semblant d'avoir un besoin, je vous conduirai, et tout est prêt.“ Je répondis avec autant de promptitude, „mille fois merci, sergent, je ne crains rien, je ne veux pas vous compromettre.“ Il se retira près de la porte, entendit la messe et je ne le revis jamais. Sa figure, après mon refus, exprima une tristesse à laquelle je répondis par un regard d'intérêt et de reconnaissance.

Un autre jour que le gendarme Bonniot et un de ses camarades me conduisaient à pied, en marchant un peu loin de moi, à l'instruction, Mr. Mathias, n'ayant pas le tems de m'interroger, ordonna à Bonniot de me reconduire; alors ce brave homme, dont je ne connaissais pas l'intention, n'attendit pas son camarade et me proposa de me reconduire seul. Arrivé au marché aux fleurs, il me dit en regardant, si personne ne pouvait l'entendre : „Monsieur

Appert, je sais qui vous êtes, j'ai été souvent de planton à Montaignu, où vous avez fait tant de bien, et aujourd'hui, pour vous récompenser, on vous met en prison, je ne suis qu'un simple gendarme, mais j'ai plus de coeur et de courage que cela, voulez-vous partir? allez où vous voudrez, ils me feront ce qu'ils voudront, pourvu qu'on ne vous rattrape pas, voilà tout ce que je demande!"

Je remerciai cet excellent militaire, mais je lui dis: „écoutez, puisque vous voulez me rendre service, allons bien vite en voiture chez ma mère à Menil-Montant, car elle ne peut se décider à venir me voir à la Force, et je reviendrai avant la nuit avec vous à la prison." Nous montâmes dans un fiacre et j'arrivai chez ma mère qui était loin de m'attendre, et je lui contai cette aventure. Le brave Bonniot, par discrétion, n'était pas monté; je l'appelai et j'eus bien de la peine à lui faire accepter de se rafraîchir. Nous retournâmes à la Force et il refusa une petite récompense que ma mère et moi voulions lui donner. Depuis les longues années qui se sont écoulées, Bonniot est devenu vieux et pauvre, après avoir pris son congé. Il m'écrit souvent de Niort où il est, et je voudrais bien être en position de lui faire obtenir une petite place.

Le cachot de l'infortunée princesse de Lamballe, le guichet où elle fut impitoyablement massacrée en 1793 existent encore à la Force, et j'ai vu même un pauvre vieux commissionnaire qui avait éprouvé tant d'horreur de cet assassinat qu'il ne passait jamais dans ce greffe sans éprouver une espèce de frémissement nerveux.

La vie de tous les personnages qui ont été prisonniers dans les divers pays, serait bien curieuse; si j'en ai jamais le tems j'écrirai cette histoire, ce serait la galerie de grandes et nobles infortunes. On y trouverait pour les tems modernes Louis XVI, Marie-Antoinette, le grand Frédéric, Napoléon, Joséphine, la dauphine, la duchesse de Berry, le jeune fils de Louis XVI, le duc d'Orléans, aujourd'hui Roi des Français, le comte de Beaujolais, le duc de Montpensier, ses frères. Dans une autre catégorie, mais également intéressante, Lafayette, le duc de Choiseul, le poète Béranger, Pasquier, Vidocq, le maréchal Ney, les quatre condamnés de la Rochelle, le général Berton, le prince Louis Bonaparte, etc. Ce serait l'almanach des tristes jours des révolutions et de la fortune si changeante, si capricieuse.

CHAPITRE XIX.

MES JUGEMENTS.

(1822.)

Le pauvre Husson, arrêté quelques jours après moi, fut amené à la Force où il n'eut pas toute la prudence convenable, aussi je ne lui parlais pas, pour éviter de nous compromettre davantage. Enfin le 10. Septembre, anniversaire de ma naissance, on nous envoie à la sixième chambré de police correctionnelle, pour y être jugés. Le président était M^r. Chrétien de Poly, le substitut du procureur du Roi M^r. de la Palme, mon avocat M^r. Renouard, aujourd'hui de la cour de cassation, celui de Husson M^r. Quénault, maintenant député et fort élevé dans la magistrature. Le réquisitoire bien sévère contre moi n'épargnait pas Husson, mais ce qui manquait, c'était des témoins, et surtout de savoir comment les prisonniers s'étaient évadés.

Le brave portier Huré fut appelé et interrogé de toutes les manières, et comme il me

croyait aussi innocent que lui, son indignation sur mon emprisonnement ne pouvait se contenir et plusieurs fois le procureur du Roi lui dit: „témoin, vous n'êtes pas le défenseur de l'accusé, renfermez-vous dans les questions qui vous sont adressées.“ M^{me}. Huré avait si peur qu'elle paraissait être la coupable. Les pauvres prisonniers au nombre de cent quatre-vingt dont plusieurs avaient de longues détentions à subir, se conduisirent tous admirablement et malgré les grâces et faveurs qu'on leur promettait, s'ils dénonçaient les coupables, pas *un seul* ne voulut, non seulement donner des insinuations, mais s'empêcher de me défendre et de faire mon éloge, et ce qu'on aura peine à croire c'est, qu'on eut l'infamie de mettre au cachot, en rentrant à la prison, ceux qui avaient eu la loyauté de me témoigner un si noble attachement, en sacrifiant ainsi tout espoir de grâces ou de diminutions de peine. Le brave Decamp surtout dit aux juges: „croyez-vous donc que des soldats français, quoique condamnés, sont des dénonciateurs?“ Un autre à qui on demandait suivant l'usage, „êtes-vous parent ou allié de l'accusé?“ répondit: „je n'ai pas cet honneur, monsieur le président, mais je puis vous dénoncer une chose, c'est, que

depuis trois ans que M^r. Appert a la bonté de venir nous instruire, il nous a toujours fait trop de bien, voilà! ce dernier mot fit rien l'auditoire, même le procureur du Roi.

La salle était remplie de jeunes gens des écoles, d'avocats, de mes amis et surtout de militaires des écoles régimentaires de tous les corps; un pauvre tambour, que je ne connaissais pas, vint me dire tout haut pendant la suspension de l'audience: „Mon inspecteur, allez, vous avez aujourd'hui la meilleure place de cette salle, les uns veulent vous faire du mal et vous n'avez fait que du bien, excusez! être condamné pour cela, on vous en donnera messieurs, des prisonniers, pas mal!“

Le grenadier, qui avait été de garde au guichet du deuxième, fut appelé. Il salua militairement les juges et, se tournant gravement de mon côté, il s'inclina de nouveau; après les questions du président il dit d'une voix forte et assurée: „j'étais en sentinelle au deuxième guichet; monsieur l'inspecteur des enseignements, que voici, est passé pour aller à l'école de la prison, je lui ai rendu les honneurs qu'on lui doit, et moi surtout, puisque je sais maintenant lire, écrire passablement et

qu'avant j'étais un âne, voilà tout ce que j'ai vu et que je sais de cette *catastrophe*!"

L'estimable concierge Grimblot, qui n'était nullement dans la confidence, ne pouvait s'expliquer cette évasion et par conséquent accuser personne. Nos défenseurs prirent la parole, furent très-éloquents, je fus acquitté et Husson condamné à une année de prison, ce qui me chagrinait au-delà de toute expression.

On nous reconduisit à la Force, d'où j'espérais sortir dans la soirée, mais le gouvernement, fâché de mon acquittement, fit interjeter appel. Je dus alors rester encore un mois en prison, en attendant mon nouveau jugement devant la cour royale, présidée par M. Desèze, qui m'acquitta comme la sixième chambre, et cette fois il fallut bien me mettre en liberté. Husson fut conduit à St. Pélagie pour subir son année de détention. Les journaux libéraux prirent mon parti et c'est dès ce jour que datent les ennuyeux débats que j'ai dû supporter, et qui souvent contre toute convenance et justice sont dégénérés en attaques passionnées et de mauvaise foi.

Mathieu et Couderc, grâce aux soins de M. Mahul et de nos amis, gagnèrent le Havre et s'embarquèrent pour l'Angleterre. Le pre-

mier s'y maria et devint marchand de vin de Champagne. Le second partit pour les Etats-Unis, où il est maintenant marié et directeur du collège de New-York. J'ai eu le plaisir de les revoir à Paris depuis 1830; ils sont retournés chacun à leurs établissements, et peu de tems après j'ai appris avec une vive douleur la mort du pauvre Mathieu. Je dois en terminant de parler de cette affaire remercier de nouveau Mr. Mahul; depuis cette époque il a été député et directeur de la police du royaume. Dans ces dernières fonctions il aura plus d'une fois pensé à l'évasion, dont sa complicité m'avait été si utile. Peu de tems après l'évasion de Montaigu il fut emprisonné, injustement sans doute, à la conciergerie.

Mr. Mahul dont la carrière politique se présentait sous d'heureux auspices après la révolution de Juillet, a été nommé préfet à Toulouse, et depuis ce tems il n'est ni député ni fonctionnaire. J'en suis fâché, car c'est un homme éclairé, ayant de bonnes intentions, une instruction solide, des sentiments honnêtes et loyaux. Je connais de lui beaucoup de traits de générosité, de philanthropie et de patriotisme, qui me feraient croire qu'il est *la chair et les os de ces vertus sociales.*

Je ne puis en dire autant à mon grand regret de madame Récamier, ou du moins de ses conseillers intimes, car la veille de l'évasion, lorsque tout était prêt et disposé, que j'attendais d'elle des passe-ports, qu'il n'était plus possible de manquer de parole aux pauvres Mathieu et Couderc, elle changea tout à coup de langage, de résolution, soit par crainte, soit par caprice, et me dit, comme si je lui parlais de cette affaire pour la première fois : „Monsieur, je ne puis me mêler de cette évasion, sans me compromettre; faites ce que vous voudrez, mais qu'on ne me nomme en rien, car je serais obligée de tout dire!“ Contenant mon indignation je lui répondis : „Madame, je ne suis qu'un obscur ami des malheureux, mais en semblable occasion surtout ma parole est sacrée; je pensais que le pieux vicomte de Montmorency, votre ami, ministre des relations extérieures, nous secondait secrètement dans cette bonne oeuvre; je vois que j'ai été trompé, mais Madame, j'aurai ainsi seul le bonheur de rendre la liberté à deux pauvres jeunes gens, qui en sont bien dignes, et pour vous rassurer, je brûlerai ce soir en rentrant les lettres adressées par vous à Couderc, et vous n'entendrez plus parler de moi que pour savoir que je suis

seul en prison; comptez sur ma discrétion, et jamais je ne me permettrai de vous importuner de ma présence."

Je tins cette promesse et je n'ai pas revu madame Récamier depuis cette soirée. Que le lecteur juge, et que les personnes qui voudraient se mêler charitablement d'évasions, sachent sur quoi on peut compter dans le grand monde. A côté de ce trait de madame Récamier, je ne dois pas omettre cependant de dire, qu'elle fait souvent de nombreuses et bonnes actions; peut-être pour Montaigu lui a-t-on fait peur!

CHAPITRE XX.

NOUVELLES POURSUITES. MON SÉJOUR CHEZ LE
GÉNÉRAL LAFAYETTE.

(1823.)

Je venais de publier un manuel pour les écoles régimentaires, dont le maréchal duc d'Albufera avait accepté la dédicace, et un traité d'éducation élémentaire pour les adultes et les orphelins, lorsqu'eut lieu l'affaire de Montaigu, et ma détention ne pouvait être un titre pour continuer à me charger des écoles. Aussi je pensai de suite à consacrer tout mon temps aux sociétés de bienfaisance, dont je faisais partie, à des publications utiles et à visiter les prisons, les hôpitaux et les écoles des départements.

Les deux ouvrages dont je viens de parler n'ont pourtant pas été mes premières publications. Mon premier écrit fut imprimé dans les cent jours par un éditeur du quai des grands Augustins, M. Pouillet, auquel je le donnai pour qu'il fût vendu dans les rues de Paris. Il avait pour titre „un mot sur la dé-

claration de guerre des puissances alliées à la France." Je me souviens que j'engageais le peuple à la résistance contre les ennemis, à la fidélité pour l'Empereur, et ma jeune tête ne calculait rien autre chose que la défense extrême de la patrie. Il me semblait alors que tout devait concourir à chasser les troupes étrangères, et que c'était possible en ne négligeant aucun des moyens, aucune des ressources de la France. La jeunesse a toujours du coeur et ce sont les années qui lui font perdre cette virginité de l'amour du pays. La police, au retour des Bourbons, voulut m'emprisonner et vint me chercher, mais ma physionomie adolescente lui fit croire, que je n'étais pas *le dangereux écrivain* qu'elle recherchait.

Revenons à mes projets philanthropiques de l'année 1822. Je me rendis dans les départements de la Somme, de l'Aisne, du Pas de Calais et du Nord, et partout je fus accueilli, surtout dans ce dernier par mes anciennes connaissances, les directeurs de mes écoles, avec la plus empressée affection. Je visitai surtout les prisons qui étaient la plupart dans un état déplorable, et je publiai à mon retour un rapport sur tous ces établissements. Cet écrit, bien peu important sans doute,

eut cependant l'avantage ou l'inconvénient de faire parler de moi par les journaux et surtout par le Constitutionnel qui à cette époque était une véritable puissance. MM^{rs}. Etienne, Jay, Dumoulin, de St. Albin, le comte Gilbert de Voisins, Dupin aîné, Barthe, Darmaing, en étaient les principaux propriétaires ou rédacteurs, et son nombre d'abonnés atteignait dix-huit à vingt mille. Un brave et excellent homme, un loyal et dévoué patriote, qui devint plus tard, comme la plupart de ces messieurs, mon digne ami, Mr. Mouréau (de Vancluse) mettait en ordre les articles et soignait les détails de l'impression et la correction des épreuves, en sorte qu'il était la véritable puissance à laquelle l'insertion des articles était due en partie. Le cœur chaud, l'âme ardente et noble, l'amour de l'humanité, de la gloire et de la grandeur du pays étaient les qualités dominantes de Mr. Mouréau. Il avait connu tous les hommes marquants de la Révolution de 1793 et les jugeant par lui-même il les croyait tous de bonne foi, ainsi Robespierre lui inspirait quelquefois une défense puisée dans ce qu'il ressentait secrètement. Il louait son désintéressement et finissait toujours par dire : „c'était un honnête homme, il est mort

pauvre, on n'a pas trouvé chez lui même pour payer son enterrement!" Ce bon Mr. Moureau avait adopté toutes mes idées de réformes, sa générosité les lui rendait chères, aussi je dois le reconnaître, c'est en grande partie au Constitutionnel, que j'ai dû le succès de mes premiers efforts et l'appui de l'opinion publique, sans laquelle on ne peut espérer de progrès durables dans les améliorations sociales.

C'était vers le 15. Mai 1823, au moment où je ne m'occupais véritablement que de bonnes œuvres, des prisons, des hôpitaux, des écoles et de l'innocente et pieuse distribution du nouveau testament dont, sur la recommandation de Mr. Mahul, le respectable professeur Kieffer me remettait gratuitement un grand nombre d'exemplaires. Je ne sais, et je n'ai jamais appris depuis, quelle affaire politique tourmentait encore le gouvernement, mais un matin à six heures une fidèle domestique élevée par ma mère vient de mon logement de Paris à ma campagne de Menil-Montant N^o 59 où j'avais heureusement couché, me prévenir qu'on est venu à l'instant pour m'arrêter. Ne me fiant pas à la police qui depuis mon acquittement me regardait toujours comme un dangereux conspirateur, je me sauvai par une porte de

derrière du jardin donnant dans les champs, au moment où les agents sonnaient à la porte principale.

Je me rendis chez mon avocat Mr. Renouard, rue des Quatre-fils N^o 8 au Marais, et je lui demandai ce qu'il me conseillait de faire, en l'assurant qu'effectivement je n'étais dans aucune affaire. „C'est égal, on vient d'arrêter Mahul, vous le connaissez, innocent comme coupable, on vous gardera en prison, vous ferez donc mieux, de vous tenir caché pendant quelque tems, seulement allez chez une personne autre que celles que vous visitez habituellement.“ Je me souvins que je connaissais un excellent instituteur, Mr. Boulet, directeur de l'école d'enseignement mutuel, rue Popincourt; j'allai le trouver et à l'instant il m'offrit un asyle chez lui. Sa femme me combla de bons soins et MM^{rs}. Edouard Odier, Lucien Méchin, de nos comités de la société de la morale chrétienne vinrent me voir, mais, trouvant que le logement de Mr. Boulet était trop petit, ils s'occupèrent de me chercher un autre refuge. Au jour convenu un jeune homme; dont on ne m'avait pas dit le nom, vint me chercher dans un très-beau cabriolet et me conduisit dans une maison de l'île St. Denis où je devais

rester quelques jours, mais le soir même Mr. le maire avait reçu de l'administration l'ordre de demander les noms et de prendre les signalements de toutes les personnes qui viendraient habiter l'île, et justement il contait à Mr. Ernest de Montébello, chez lequel j'étais, combien cet ordre allait lui donner de besogne dans la journée. Alors mon jeune libérateur partit le lendemain de bonne heure, pour me chercher un autre gîte. Il revint et vers la brune il me conduisit rue d'Anjon chez le vénérable général Lafayette que je ne connaissais pas, mais qui savait mes rapports avec son gendre, le marquis de Lasteyrie, colonel de la légion de la Nièvre (j'avais, ainsi qu'on l'a vu, organisé l'école de ce régiment).

Je ne puis dire combien je fus heureux de voir d'aussi près cet homme illustre dont le nom était si grand dans mon opinion. J'avais la chambre de son cocher et une livrée toute prête à endosser, si par hasard on était venu faire perquisition chez lui, ce qui eût été possible, car on l'accusait toujours d'être le meneur et le chef de toutes les conspirations, circonstance sur laquelle je n'ai jamais eu de renseignements certains.

Je mangeais avec lui tête à tête et nous

passions la soirée ensemble, le portier disait presque toujours aux visiteurs, excepté aux intimes amis ou parens, „le général est à sa terre de La Grange.“

La conversation de M^r. de Lafayette était des plus intéressantes, son langage distingué, sa physionomie bonne et respectable, son caractère gai et aimable, ses récits toujours simples et attachants. Toute sa personne exprimait la bonhomie digne, affectueuse, et d'excellente compagnie. Il avait les manières recherchées de l'ancien régime, avec celles des hommes supérieurs de l'époque. Son instruction, les nombreuses anecdotes de sa vie si bien remplie, ses rapports multipliés avec toutes les célébrités du monde, ses nombreux et curieux voyages, tout ce qu'il avait vu, les grands événements dans lesquels il figurait au premier rang, les détails historiques que seul il pouvait donner sur des faits non inscrits encore dans l'histoire, étaient un trésor inépuisable pour la conversation, et je regarde comme une des plus heureuses circonstances de ma vie d'avoir passé une semaine dans l'intimité de cet excellent et si noble général.

Il me disait un soir, un peu avant de nous séparer: „Mon jeune ami, vous êtes plus heu-

reux que moi, vous verrez le triomphe de la liberté, car il est impossible qu'il n'arrive pas enfin, malgré toutes les entraves qu'on lui oppose. Les Bourbons retourneront encore dans l'exil, m'endriez un refuge et du pain à l'étranger, cette fois, voyez-vous, on ne commettra pas de crimes, mais on les chassera certainement, le drapeau national reviendra et vous le verrez, vous, moi, j'en ne serai plus!

Alors je pris la liberté de lui dire: „Mais, général, le duc d'Orléans qui paraît franchement libéral, dont l'appui vient au secours de tout ce qui souffre pour la cause populaire, qui accorde des encouragements aux publications utiles, aux arts, aux sciences, dont l'accueil est plein d'empressement pour tous les membres de l'opposition, qui place ses fils dans les collèges, dont la vie à l'étranger, pendant l'émigration a toujours été honorable, ne pourrait-il donc pas dans le cas d'une révolution devenir Roi de France! „Mon cher Appert, me répondit le général, „ce que vous dites est très-vrai, moi-même j'estime beaucoup le duc d'Orléans, je le crois sincère dans les sentiments patriotiques qu'il exprime, ses enfants sont très-intéressants, sa femme est la personne la plus respectable, mais en révolution on ne

peut répondre de rien. Cependant ce prince aurait bien des chances en sa faveur, et pour mon compte, si j'étais consulté sur un choix en pareille occasion, certainement il aurait ma voix." Sept ans après cette curieuse conversation que j'ai écrite alors sur mes calpins, le général Lafayette à l'hôtel de ville avait encore et exprimait cette même opinion sur le duc d'Orléans, aujourd'hui Roi des Français.

J'aimais surtout à causer avec le général de Louis XVI, de Marie-Antoinette, des hommes politiques de ce tems mémorable, et j'ai remarqué qu'il n'avait de haine, de rancune pour personne, il pardonnait aux uns, louait les autres, mais ne condamnait jamais, faisant une impartiale part de l'entraînement des passions, de l'âge et des circonstances.

Comme j'empêchais souvent le général de sortir, parcequ'il avait la gracieuse attention de ne pas aimer à me laisser seul, je demandai à Mr. Ernest de Montébello qui avait la bonté de venir me voir, si je ne pourrais pas aller chez une personne que je gênerais moins. „J'avais la même idée," me répondit-il, „je vais arranger cela avec le général, et demain je viendrai vous chercher le soir, d'autant plus que la police fait toujours d'actives recherches, et

qu'elle pourrait bien venir faire une visite domiciliaire chez M. de Lafayette, qu'elle croit toujours le premier chef de toutes les conspirations réelles ou supposées.

Le général ayant les mêmes craintes dans mon intérêt, consentit à ma *translation*, à condition que je viendrais le revoir lorsque je serais libre, il m'embrassa et me dit: „Maintenant souvenez-vous que je suis votre ami, mon cher Appert, aimez-moi comme vous aimez vos prisonniers, d'ailleurs vous savez que j'ai l'honneur d'avoir été aussi dans les cachots!“

CHAPITRE XXI.

SÉJOUR CHEZ MADAME LA MARÉCHALE DUCHESSE DE
MONTÉBELLO A SON ANCIEN HÔTEL, RUE DE VARENNES.
DÉPART POUR LA SOLOGNE.

(1823.)

— Mr. Ernest ne me dit pas où il me conduit, je n'ose le lui demander, et nous partons dans sa voiture. Arrivés devant une grande porte-cochère, en face d'une petite rue dont je ne connais pas le nom, nous entrons dans une vaste cour. Tournant à gauche, nous passons dans une seconde cour de service, la voiture s'arrête à une petite porte, nous montons un escalier dérobé, Mr. Ernest passe devant et me vient chercher une minute après. J'entre dans une pièce qui est, je crois, une lingerie. Une dame dont la figure est régulière, noble et dont le regard surtout exprime la plus grande bonté, vint au-devant de nous, et me dit : „Monsieur Appert, soyez le bien-venu, je suis fort aise de vous offrir un asyle pendant les injustes persécutions dont vous êtes

l'objet, à ce que m'a conté mon fils Ernest, que je remercie de vous avoir conduit chez moi." J'appris alors que cette personne si distinguée, si bienveillante était madame la maréchale duchesse de Montébello, que j'avais vue tant de fois auprès de l'Impératrice.

La maréchale avait un grand châle de cachemir rouge, un joli bonnet de dentelles et une robe blanche, elle était encore d'une grande beauté, ses traits réguliers, sa belle taille, sa tournure parfaite auraient dû me faire reconnaître de suite la charitable, et si honorée dame d'honneur.

Je fus conduit sans être vu des gens de l'hôtel dans un immense salon, qui servait de garde-meubles et qui en était rempli. Un canapé couvert de soie, des coussins moelleux, des sommiers forment mon lit. La femme de chambre seule de la duchesse, à son service depuis vingt-cinq ou trente ans, connaissait mon séjour chez sa maîtresse et était chargée de me nourrir et soigner de son mieux, sans donner de soupçons aux autres domestiques, et je ne puis assez dire combien furent grandes et multipliées les délicates attentions de la maréchale.

Tous les soirs, lorsque les visites étaient

parties, la duchesse et M^{rs}. le baron Auguste de St. Aignan, le professeur Cousin, le duc de Montébello ou ses frères avaient l'extrême bonté de venir me voir, de m'apporter des nouvelles, des livres, etc.

Vraiment j'étais tenté en pareille compagnie de remercier la police de ses persécutions, car, sans le vouloir, il est vrai, elle me donnait de bien honorables protecteurs, dont l'affection plus tard et encore aujourd'hui me font pardonner à M^r. le préfet Delavau son injuste désir de me remettre en prison.

Cependant, on le conçoit, l'embarras que je causais à la généreuse duchesse me parut après un mois de séjour plus qu'une indiscretion de ma part et je lui parlai du besoin que je ressentais pour ma santé d'aller à la campagne; c'était le seul prétexte que son bon coeur pouvait admettre. Il fut alors convenu que le général Lafayette écrirait à son gendre, mon digne ami le marquis de Lasteyrie, qui était à sa terre de Villebourgeon en Sologne, pour le prier de me recevoir quelque tems. La réponse arrivée, courrier par courrier, la plus empressée, la plus affectueuse me promettait une bonne réception. Nous convinmes que le duc de Montébello, pair de France, et

qui en cette qualité pouvait avoir un passe-port du grand-référendaire pour lui et un domestique, sans le concours de la police, me conduirait en chaise de poste chez M^r. de Lasteyrie, que j'aurais un chapeau galonné et un vêtement de valet, et pour que les gens de l'hôtel ne me vissent pas en sortir, je serais conduit par M^r. le baron de St. Aignan dans sa voiture avec mon petit paquet de linge etc. et mon déguisement chez le professeur Cousin, rue d'Enfer N^o 14, où le duc me prendrait en passant dans la chaise de poste. Nous venions d'arriver lorsque le duc entra chez M^r. Cousin, je fis mes adieux à mes bons protecteurs MM^{rs}. Cousin et de St. Aignan et nous partîmes. Le postillon, sachant qu'il conduisait un duc et pair, n'eut pas besoin d'être pressé, nous allions d'une grande vitesse.

A chaque relai on demandait les passe-ports, je faisais semblant de dormir et *mon maître* payait et proposait son passe-port qu'on ne regardait même pas, aussitôt qu'il se nommait. Dans toute la France le nom de Montébello est populaire et vénéré. On sait que le maréchal, qui en a fait l'illustration, était l'ami fidèle de Napoléon, le courageux compagnon de toutes ses grandes batailles, on con-

nait sa mort glorieuse, les regrets de son Empereur. Le noble caractère et l'âme si élevée de la maréchale sont aussi pour ce nom une continuelle source de bénédictions, qui ne laisse pas au tems la possibilité d'en diminuer la grandeur.

On dit le peuple ingrat, c'est une erreur, il est toujours reconnaissant envers ceux qui par leur bravoure ou leurs mérites le conduisent à la gloire. Les Napoléon, les Montébello, les Dalmatie, les Reggio, les Macdonald, les Albuléra, les Masséna, les Désaix, les Eugène Beauharnais etc. n'ont jamais eu à se plaindre des masses populaires; c'est qu'ils étaient vraiment, ces grands hommes, les fidèles amis et défenseurs de la patrie!

M. le duc de Montébello, aujourd'hui ambassadeur du Roi des Français à Naples, jeune encore à l'époque de notre voyage, était déjà par ses excellentes études, son éducation supérieure, les qualités de son caractère bien honorablement placé parmi les hommes de son âge, sur lesquels le pays comptait et compte encore maintenant, pour le progrès raisonnable des institutions constitutionnelles.

Nous passâmes à Orléans sans nous arrêter et vers les trois heures du lendemain de notre

départ de Paris nous étions chez Mr. de Lasteyrie. Il fut convenu que je cesserais dès aujourd'hui d'être *domestique* et je reçus le titre de comte de St. Charles, parent du marquis de Lasteyrie. Le duc repartit pour Paris mais sans son *valet de pied*.

Le château de Villebourgeon, ancien et réunissant de vastes dépendances, était au centre de la propriété, qui comptait, je crois, deux ou trois mille arpents de terre, bois, prés, mais d'un sol encore vierge ou peu productif; aussi Mr. de Lasteyrie, *mon cher parent*, se livrait-il à des essais, à des travaux de plantations, de défrichements assez considérables pour demander son inspection continuelle. Il avait près de lui son oncle, Auvergnat, connu de Mr. de Lafayette, qu'on appelait Mr. le commandeur, (et en effet il était commandeur de Malte) d'un âge fort avancé, mais d'une excellente santé et ayant encore toutes les manières de l'ancien régime et surtout de son ordre. Son érudition, son caractère aimable quoique conservant les préjugés de sa jeunesse, les anecdotes qu'il contait avec esprit de tous les personnages qui avaient marqué sous les rois Louis XV, Louis XVI et la révolution de 1793, rendait sa conversation fort intéressante.

J'aimais surtout à l'entendre parler des anciens couvents, de leurs mœurs, de l'ordre de Malte, dont il connaissait parfaitement les usages, les règlements, la vie intérieure; ce sujet lui fournissait des récits toujours curieux. Le commandeur me fit lui conter l'évasion de Montaigu, le motif de mon séjour à Villebourceon, mes visites aux prisons etc., et souvent il me disait après m'avoir laissé parler tout à mon aise : „Mon ami, vous n'aurez pas toujours ces idées favorables sur le monde, faites le bien, mais ne comptez point sur la reconnaissance, et ne vous fiez jamais à la tendresse des grands, ils n'aiment les petits qu'autant qu'ils en peuvent tirer quelque chose.“

Je sortais presque tout le jour avec le bon colonel Lasteyrie, il m'occupait à dessiner des plans de pièces de terres, et pour laisser dans son domaine un souvenir de ma visite, il donna le nom de St. Charles, à l'une des terres qu'on allait mettre en culture pour la première fois.

L'Impératrice Joséphine, étant M^{me}. de Beauharnais, avait habité ce château avec son fils Eugène, et ma chambre, le lit, les vieilles tentures de tapisserie, les anciens fauteuils étaient encore absolument comme dans ce tems, ce

qui ramenait souvent mes souvenirs sur les événements si extraordinaires de l'Empire.

Un seul ami, M^r. C..., garde du corps du Roi, l'ancien sous-officier dont j'ai déjà parlé, et qui savait parfaitement que je ne me mêlais pas de conspirer, m'écrivait à Villebourgeon. Au bout d'une quinzaine il m'assura, que je pouvais revenir à Paris sans danger, je quittai donc malgré ses instances pour me garder M^r. de Lasteyrie, et j'arrivai chez le baron de St. Aignan, rue Joubert N^o 47. Toute sa famille était à la campagne, il m'offrit de rester chez lui toujours sous le nom de comte de St. Charles. Pendant toute cette puérile persécution j'étais si bien reçu qu'en vérité j'eus, ainsi que je l'ai dit déjà, l'idée de témoigner à la police toute ma reconnaissance.

C... vint me voir et comme il n'y avait véritablement plus de motif pour rester hors de mon domicile, je retournai chez moi à Menil-Montant. J'ai vainement cherché à connaître l'origine des soupçons de la police, elle ne l'a jamais avouée.

Cependant depuis la révolution de Juillet on a publié les soi-disants secrets de la police sous la Restauration et, pour m'honorer sans doute, l'auteur me fait intervenir dans des

relations mystérieuses contre le gouvernement des Bourbons, me met en rapport avec des généraux et d'autres personnages voulants changer cette dynastie. Aujourd'hui que l'on accorde des éloges à ceux qui travaillèrent à cette oeuvre de régénération, je déclare de nouveau n'avoir jamais eu l'honneur de conspirer pour amener le triomphe des idées progressives dont jouit la France depuis 1830.

La propagation de l'instruction populaire, la multiplication d'ouvrages moraux, l'amélioration des prisons, des hôpitaux; la création de salles d'asyle, de caisses d'épargne, de crèches pour les petits enfants, une sage et tolérante religion, l'évangile dans toutes les chaumières, des écoles dans tous les villages, des chemins de fer, des bateaux à vapeur, des journaux rédigés loyalement, voilà les complices des conspirations dont je fais partie chaque fois que j'ai le bonheur d'en trouver l'occasion.

CHAPITRE XXII.

RETOUR DU DUC D'ANGOULÊME D'ESPAGNE. MORT DE
LOUIS XVIII. SACRE DE CHARLES X. CONQUÊTE D'ALGER.

Pour arriver le plutôt possible aux événements de 1830 je ne dirai que peu de mots sur la guerre d'Espagne, de la mort de Louis XVIII, de la conquête d'Afrique, d'autant plus que ces circonstances historiques ont été traitées déjà très-habilement dans de modernes publications.

La guerre d'Espagne était une guerre injuste et de parti, cependant elle plaisait à l'armée et à M. le duc d'Angoulême qui en fut nommé commandant en chef. On eut contre l'ordinaire le bon esprit de lui donner pour major-général le comte Guillemillot, homme capable, sans ambition, honnête, désintéressé, loyal et loin de toutes les intrigues. Aussi la conduite du prince fut-elle honorable et digne de son rang. L'ordonnance d'Andujar, dont

nous réparerons, est un acte qui lui fera toujours beaucoup d'honneur.

Les batailles livrées ne furent pas importantes, les troupes, comme toujours, furent braves, mais on s'attacha sottement, pour faire sa cour au prince, à élever si haut les faits militaires de cette campagne, le Trocadéro, le passage d'un pont par exemple, que les hommes sensés de la France et de l'Europe ne purent s'empêcher de trouver ridicule tant de bruit pour si peu de conquête.

Enfin le duc d'Angoulême revient à Paris, on lui donne des fêtes, on érige des arcs de triomphe, le Roi Louis XVIII et Monsieur comte d'Artois, lui disent qu'il est le plus grand capitaine du siècle, les vieux généraux de l'Empire, courtisans et flatteurs comme de vieilles coquettes encensent aussi Son Altesse Royale. Alors ce pauvre prince finit par croire qu'effectivement il est un grand guerrier. Un mensonge qu'on entend dire cent fois devient pour notre esprit une vérité, surtout lorsqu'il flatte notre amour-propre, notre vanité, notre orgueil. Voilà donc Louis Antoine, fils de France, plus illustre capitaine que Bayard, Turenne, je ne parle pas de Napoléon, puisque la Restauration en fait un *marquis Corse* qui

a eu l'honneur de servir dans l'armée française sous les ordres des princes, avec assez de distinction et de bravoure, sous le règne de S. M. Louis XVIII, Roi de France et de Navarre.

Mr. le duc d'Angoulême, avant de partir pour cette fameuse guerre, avait un caractère simple, modeste et bon; en revenant il paraissait plus distrait, emporté, d'une plus faible intelligence. C'est que souvent il en est des éloges outrés, comme d'une trop grande hauteur, sur laquelle on se place, la tête tourne.

Le Roi Louis XVIII atteint depuis long-tems de la goutte, succombe et Monsieur devient Roi sous le titre de Charles X. Les prêtres et les ultras royalistes se réjouissent, ils croient que leur règne est arrivé.

Le nouveau Roi se montre populaire, il laisse approcher le peuple de sa personne, en disant aux gendarmes: „Messieurs, point de halberdes.“ Mr. le duc d'Angoulême devient

Dauphin, sa femme Madame la Dauphine, la duchesse de Berry Madame.

La maison d'Orléans, depuis long-tems, sollicitait en vain le titre d'Altesse Royale pour tous ses membres, excepté pour Madame la duchesse, l'ayant comme fille de roi, ce qui

souvent donnait lieu à de singulières différences de réceptions aux Tuileries pour elle ou pour les autres princes de sa famille qui n'étaient qu'Altesse Sérénissime. Le duc d'Orléans renouvela ses instances auprès de Charles X et l'objection de la part de la Dauphine surtout est que *les enfants du prince sont si nombreux que ce titre deviendrait bien commun*. Enfin, après mille pourparlers et prières, le Roi céda et le titre d'Altesse Royale fut officiellement donné à tous les membres des familles d'Orléans et de Condé.

Les princes de l'église, les grands dignitaires et l'ancienne noblesse mirent dans la tête du Roi de se faire sacrer à Rheims, comme ses aïeux. Des dépenses énormes furent faites pour cette cérémonie à laquelle tous les personnages de la cour, les pairs, les ambassadeurs, le clergé élevé, les militaires de la maison du Roi, les chambellans, grands-maitres des cérémonies, aumôniers, écuyers, maitres des chasses, de la garde-robe etc. etc. furent convoqués. Le duc d'Orléans déploya, ainsi que l'ambassadeur d'Angleterre un luxe vraiment royal, et les gazettes ne purent assez parler de la magnificence de cette imposante et religieuse cérémonie, qui d'après elles rappelait les tems

anciens et consolait du présent en donnant des espérances pour l'avenir.

Ce voyage de Rheims faillit coûter la vie à Charles X. et au Dauphin qui dans la même voiture furent emportés par les chevaux que le bruit du canon effraya, et que le fils Franconi, l'écuyer du cirque, eut la force et le courage d'arrêter à tems. Encore un pressentiment comme ceux dont nous avons parlé, sans cependant y croire.

On revint à Paris tout joyeux, les douairières du faubourg St. Germain ne trouvaient plus de termes pour vanter la magnificence des décorations de la cathédrale de Rheims, la beauté des costumes du Roi, de l'archevêque, des princes et princesses, au moins, disaient ces vieilles femmes, voilà une consécration religieuse et autrement vénérable que celle du sacre de l'usurpateur, qui n'était ce jour-là que le geôlier de notre Saint-Père le Pape et rien de plus, dont tous ses parvenus militaires étaient autant de gendarmes entourant sa sainteté captive!

Les pauvres dames ne savaient pas que cette cérémonie devait être le dernier sacrifice offert au dernier descendant de saint Louis, comme Louis XVIII était le dernier de sa race qui

attendraient éternellement son successeur à St. Denis. *

La conquête d'Afrique fut une heureuse circonstance pour le règne des Bourbons plutôt peut-être que pour la France, car depuis ce tems combien d'hommes et d'argent y avons nous perdus. Les difficultés, les trahisons, les defections sans cesse renouvelées, montrent ce que peut un peuple qui est chez lui et auquel on veut porter de force, même la liberté et la lumière. Le fanatisme religieux est, je crois, en Algérie notre plus persévérant ennemi, ce sont surtout les croyances des Arabes qui leur donnent le courage et la persévérance, le succès pour eux c'est de vivre avec leurs préjugés, leurs croyances *mahométaines*. La défaite c'est monter en mourant au ciel où le prophète les reçoit dans ses bras et leur assure une récompense éternelle, des jouissances sans fin, pour avoir résisté *aux chiens de chrétiens*. Il me semble que le plus sage moyen de conserver la conquête d'Afrique, sans qu'elle soit continuellement un gouffre pour nos tré-

* Suivant l'antique coutume, le dernier roi de France, enterré à St. Denis, attend à l'entrée de son caveau le corps de son successeur, et ce n'est qu'à son arrivée qu'il est définitivement mis à la place qui lui est destinée.

sors et surtout pour nos braves soldats est de respecter avant tout les idées religieuses de ce peuple, et le tems seul pourra à la longue leur faire comprendre les beautés de l'évangile, les avantages de la civilisation européenne.

J'ose recommander affectueusement à mon parent M. Appert, intendant général de l'armée d'Afrique, les prisons civiles, celles des soldats et surtout les punitions corporelles qu'on inflige aux hommes qui commettent certaines fautes, qu'il serait plus humain et plus sage de reprimer par des corrections morales. Ainsi, que je l'ai dit dans mon *Voyage en Prusse*, mettre le militaire en le frappant au niveau de la brute, c'est l'avilir, l'abaisser et l'empêcher de penser à regagner sa dignité d'homme.

CHAPITRE XXIII.

MA PREMIÈRE AUDIENCE DU DAUPHIN AUX TUILERIES.

(1824.)

Je venais de publier un rapport adressé à l'opinion sur les prisons, hospices, écoles et maisons de charité de plusieurs départements, où j'avais trouvé les plus déplorables abus. Les journaux et le Constitutionnel surtout eurent la bonté d'en rendre compte favorablement. J'en adressai un exemplaire à l'auguste président de la société royale des prisons qui voulut bien me faire écrire par son secrétaire de cabinet, Mr. d'Acher, que je serais reçu par Monseigneur le lendemain à une heure aux Tuileries.

J'arrivai un peu avant, pour m'entretenir avec Mr. d'Acher, chef d'escadron d'Etat-Major, dont les manières, la politesse, la franchise du langage étaient remarquables et affectueuses.

Il me reçut parfaitement et me dit : „Monsieur Appert, Monseigneur a voulu vous voir et lorsque vous lui avez envoyé votre livre S. A. R.

l'avait déjà lu, et son exemplaire est rempli de notes de *sa main*, et par ses ordres j'ai déjà écrit notamment au préfet de Chateauroux dont vous avez trouvé les prisons si mauvaises. Il s'est excusé auprès de Monseigneur en promettant de faire de suite les changements nécessaires. J'ai écrit également au ministre de l'intérieur, mais vous savez que M. de Corbières n'est pas disposé pour vous et encore moins pour vos plans, dites bien au prince toute la vérité, il vous en saura gré et je vous seconderai, car je comprends combien d'utiles réformes sont désirables."

Le Dauphin envoya un huissier pour m'introduire dans son cabinet, et il vint m'y joindre peu d'instants après. Je ne lui avais jamais parlé, et ce qu'on m'avait dit de ses absences et distractions d'esprit me fit prendre une grande attention à mes paroles. Sa figure était animée; son regard bon mais distrait, il s'approcha très-près de moi en me disant: „Je suis content, très-content de vous voir. J'ai lu avec intérêt votre rapport et suis très-fâché de tout ce que vous dites des prisons; je veux y remédier, certainement M. Appert, et dites moi tout ce que vous savez à ce sujet!"

„Monseigneur," répondis-je alors au prince,

„dans le voyage, que je viens de faire, j'ai vu tous les vices réunis dans le même esclavage. Des enfants sont dans des cachots avec des criminels et de grands coupables, les condamnés avec les prévenus, tous les âges confondus et toutes les infortunes aussi mal traitées.“

„C'est affreux ! je vais le dire au Roi, il faudra bien que Corbières s'en occupe, j'en parlerai à la société que je réunirai bientôt ; ne craignez rien, Mr. Appert, publiez tout ce que vous savez et je vous soutiendrai. D'ailleurs voyez de ma part le ministre de l'intérieur, je le veux et vous me ferez connaître sa réponse, entendez-vous ? A revoir Mr. Appert, merci, merci.“

Je quittai S. A. R. et parlai à Mr. d'Acher au salon des aides-de-camp, de ma visite à Mr. de Corbières. „Je vous donnerai une lettre, Mr. Appert,“ me dit cet excellent officier, „demain, je vous l'enverrai et vous demanderez alors une audience au ministre, mais je doute que vous obteniez un bon résultat, car il est contre toutes les idées de réformes, enfin, nous verrons !“

Le Constitutionnel annonça malignement le lendemain cette audience du prince, en ajoutant

(l'article était de mon si regrettable ami Mr. Etienne) que, si Mr. de Corbière fermait les prisons à l'espérance, à la charité, Mr. le Dauphin ouvrait son cœur aux plaintes dont Mr. Appert était l'organe et qu'il recevait avec tant de bienveillance dans le palais des rois.

Cet article plut au prince qui avait vraiment le désir du bien, mais il me fit obtenir l'honneur des attaques de certaines feuilles. La lettre de Mr. d'Acher m'arriva, je demandai l'audience, elle fut accordée pour une heure, et le ministre ne me reçut qu'après toutes les autres personnes qui avaient des rendez-vous fixés plus tard que le mien. J'eus l'air, pour ne pas compromettre la cause des prisonniers, de ne pas m'apercevoir de cette impolitesse et lorsque je fus seul dans le salon, je me fis annoncer et j'entrai. Le ministre arrangeait des livres dans sa bibliothèque et, sans se retourner, il me dit, „je vous avais oublié.“ Je lui répondis: „je vous demande pardon, monsieur le comte, vous vous êtes oublié.“ Cette réponse ne pouvait lui plaire, et je ne lui donnais pas le titre de Monseigneur, accordé alors aux ministres. Je lui remis la lettre écrite par ordre du prince. Après en avoir pris rapidement connaissance, il me déclara qu'il avait

ses fonctionnaires chargés des prisons, que mes plans et mes opinions étaient loins de lui convenir, et qu'il ne ferait rien en leur faveur etc.

« Ne soyez donc pas surpris, monsieur le comte, » répondis-je, « si je demande à S. A. R. l'autorisation de publier tous les abus que vous pourriez abolir et que vous ne voulez pas même connaître. »

Voici, comme certains ministres de la Restauration la servaient pour l'humanité et pour l'opinion publique. Le Constitutionnel rapporta cette audience en la blâmant amèrement et faisant ressortir l'inconvenance d'une telle réception à une lettre de l'héritier de la Couronne. Je demandai au prince (qui était furieux et qui s'en plaignit à Charles X) la permission de fonder mon journal des prisons qui, pendant neuf années, fut l'écho persévérant et impartial de toutes les réclamations des prisonniers, etc.

C'est ce même recueil qui a été traduit en Angleterre et en Allemagne, et auquel j'ai dû tant d'articles pour ou contre ma pauvre personne, célébrité dont je n'ai jamais retiré que des calomnies, et qui m'a fait un si grand nombre de jaloux, d'ennemis dont souvent encore je supporte les coups.

Le Dauphin, le duc de Bordeaux, le duc d'Orléans, tous les autres princes et princesses de la famille royale, les pairs et députés de l'opposition, beaucoup d'administrateurs s'abonnèrent à ce journal qui paraissait en un cahier de deux à trois feuilles d'impression tous les mois. Je rendais compte quelquefois des causes et jugements qui fixaient l'attention publique, et Mr. Darmaing, qui travaillait au Constitutionnel, me dit un jour : „sans vous en douter, vous êtes cause que je vais fonder une Gazette des Tribunaux, voulez-vous des actions, elles coûteront deux-cents francs.“ J'eus la sottise de refuser, et aujourd'hui cette Gazette des Tribunaux est l'une des feuilles qui a le plus d'abonnés. Il est vrai que la rédaction depuis la mort du pauvre Darmaing a été constamment confiée à des avocats du plus grand mérite.

CHAPITRE XXIV.

MON ADMISSION A LA SOCIÉTÉ ROYALE DES PRISONS,
PRÉSIDÉE PAR MONSIEUR LE DAUPHIN ET PREMIERS
RAPPORTS AVEC LE PALAIS-ROYAL.

(1826.)

Mr. le duc de Choiseul et le vénérable marquis de Barbé-Marbois ont la bonté de me présenter comme membre de la société, et malgré le déplaisir qu'en ressentait le ministre de l'intérieur, il n'osa faire aucune observation et mon admission fut agréée avec la permission du Roi. Dès ce jour l'entrée des prisons m'était ouverte sans aucun obstacle de la part des préfets.

Le Moniteur et les autres journaux annoncèrent ma nomination les uns avec éloge, les autres avec critique. Je manquerais cependant de reconnaissance envers la presse qui généralement à Paris et dans les départements m'accordait son appui et toute ses sympathies, si je ne lui offrais l'hommage de ma gratitude.

A cette époque Mr. le duc d'Orléans, eut aussi la bonté de me recevoir en audience particulière au Palais-Royal et je n'oserais répéter toutes les félicitations, les encouragements que m'accorda S. A. R. en ajoutant: „Puisque vous voyagez souvent, Mr. Appert, seriez-vous assez obligeant pour visiter les prisons qui appartiennent à mes domaines, afin de me dire comment on pourrait les améliorer et surtout supprimer les cachots anciens qui s'y trouvent. En même tems vous auriez l'obligeance de voir les écoles que j'ai fondées dans ces mêmes domaines d'après la méthode de l'enseignement mutuel, vous me feriez un rapport à votre retour sur les dépenses nécessaires et certainement je les autoriserais.“

Le Prince, extrêmement aimable et de bonne humeur, me parla beaucoup aussi des écoles régimentaires que j'avais organisées, de celle de Montaignu, ajoutant en souriant, „aussi vous a-t-on mis en prison avec des malfaiteurs. Vous avez vu dernièrement le Dauphin, j'ai lu dans les journaux qu'il vous avait parfaitement accueilli, en avez-vous été content? comment, n'a-t-il pas songé à vous faire donner la croix d'honneur pour tant de soins?“

Je répondis à Monseigneur que je ferais avec grand plaisir une tournée dans ses domaines pour visiter ses prisons, ses écoles, afin de lui soumettre des notes bien exactes sur leur situation et les moyens de les améliorer, qu'en effet M^r. le Dauphin m'avait reçu avec une grande bonté et que, maintenant appartenant à la société royale qui a l'honneur de le compter ainsi que M^{me}. la duchesse d'Orléans au nombre de ses fondateurs, je pensais ne plus être entravé par les autorités départementales, et que je publierais exactement dans mon journal des prisons les abus que je rencontrerais, en réclamant leurs réformes. Monseigneur ajouta avec beaucoup de grâce: „Décidément, M^r. Appert, vous serez le Howard de la France.“ J'allais me retirer, lorsque S. A. R., voulant mettre le comble à toutes ses bontés, ajouta encore celle de me conduire dans le grand salon où étaient M^{me}. la duchesse, Mademoiselle d'Orléans, les jeunes princes et princesses de la famille. Monseigneur m'embarassa par les choses plus que gracieuses qu'il dit en me présentant à Madame la duchesse d'Orléans qui à son tour, ainsi que Mademoiselle, m'accueillirent avec la plus indulgente bienveillance.

On parla de mes plans de voyages, des prisons, des écoles et à ce dernier sujet Mademoiselle m'adressa ces mots: „Mr. Appert, si vous allez du côté de l'Auvergne, je serais charmée que vous pussiez visiter mon château de Randan, où je désire établir une école d'enseignement mutuel pour les enfants du village, qui en ont grand besoin.“ M^{me}. la duchesse, approuvant le projet de sa soeur, ajouta: „Mr. Appert, j'aurais aussi besoin de vos bons avis pour les secours que nous distribuons et qui ne sont pas toujours bien placés.“ Je quittai cette auguste et belle famille, bien heureux de ma réception, puisqu'elle me promettait surtout de bonnes oeuvres à accomplir. Le Constitutionnel rendit compte encore de cette audience dans les termes les plus flatteurs pour la famille Orléans.

Peu de tems après j'allai visiter les prisons et les écoles d'Amiens, de Valenciennes, de Dreux, de Joinville. A Amiens je reçus d'une école de demoiselles, pour être offert à Mr. le duc d'Orléans, des cartes géographiques parfaitement dessinées. A Valenciennes on me fit une demande plus curieuse, celle d'un brevet de bottier de S. A. R. Je recherchai dans cette ville l'ancien élève Dangréaux de l'école

de dessin, qui m'avait dédié lors de mon séjour à Valenciennes, une copie à l'encre de Chine, *du sacrifice d'Abraham*. En recevant ce charmant dessin, j'eus la sottise de vouloir faire un jeu de mot en disant à cet enfant, mon ami: „Vous avez fait pour moi un *sacrifice*?“ „non, monsieur,“ me répondit-il, „c'est une *offrande*.“ Je n'eus pas le plaisir de retrouver ce jeune homme et j'appris dernièrement, en visitant de nouveau cette ville, qu'il était mort, d'avoir trop travaillé et au moment, où son talent justifiait toutes ses espérances. *

A Dreux l'école d'enseignement mutuel, protégée du prince, avait un bon maître et faisait de rapides progrès. A Joinville l'institution élémentaire, également sous le patronage de S. A. R., prospérait et donnait d'excellents résultats. La prison au contraire était très-mal distribuée, les cachots et les chambres peu salubres. Comme ce bâtiment appartenait à Monseigneur, je pris une note détaillée des réparations nécessaires avec l'inspecteur, M^r. de Saligny, et le maire de la ville, enchantés des

* Je demande pardon d'avoir rapporté les puériles détails qu'on vient de lire, mais dans tout cet écrit je tâche de bien conserver l'origine et la nature de ces *souvenirs*.

nouveaux sacrifices que le domaine du prince était disposé à faire pour améliorer la prison et établir une petite lingerie pour les détenus, qui la plupart arrivaient sans chemises, sans vêtements.

Je retournai à Paris après avoir visité aussi ma campagne de Grand-Mesnil. Je fis à Mr. le duc d'Orléans un rapport bien détaillé sur les écoles et les prisons, en proposant d'ordonner à Joinville les réparations nécessitées par l'état de la prison, enfin d'allouer les fonds utiles à l'achat de couvertures, de chemises, de pantalons et de chaussures. *

Mr. le chevalier de Broval, secrétaire des commandements et directeur général de l'administration du prince, Mr. Oudard, secrétaire de la duchesse d'Orléans, s'empressèrent de

* La partie sérieuse de mon rapport terminée, je ne voulus pas oublier tout à fait la jeune demoiselle qui m'avait remis les cartes géographiques pour le duc, ni le bottier de Valenciennes qu'un brevet de fournisseur de S. A. R. pouvait rendre heureux. Je pris donc la liberté de proposer à Monseigneur, d'accorder un témoignage d'intérêt à la jeune demoiselle et le brevet sollicité au brave cordonnier, qui avait bien voulu m'honorer de sa confiance. Tout fut approuvé par S. A. R. et j'ai eu la satisfaction d'apprendre, qu'à la suite de l'heureux titre de fournisseur de Monseigneur cet honnête artisan est devenu à la mode dans la ville de Valenciennes et a fait d'excellentes affaires.

seconder mes sollicitations, et j'eus l'honneur d'être reçu de nouveau par Monseigneur qui approuva mon rapport, m'en confiant l'exécution.

S. A. R. m'invita à venir déjeuner à Neuilly pour visiter ensuite avec elle les écoles de cette résidence et la maison des soeurs de charité, fondées par LL. AA. RR. J'eus l'honneur après le déjeuner, pendant lequel toute la famille fut de la plus grande bonté, d'aller avec le Duc et la Duchesse qui me firent monter dans leur voiture visiter ces utiles établissements de bienfaisance que je trouvai dans un parfait état.

CHAPITRE XXV.

SÉJOUR A RANDAN.

(1827.)

Le beau château de Randan est à cent lieues de Paris en Auvergne, non loin de Riom. Il appartient à Mademoiselle d'Orléans qui pendant long-tems dépensait en acquisitions, constructions et réparations plus de cinquante mille francs par mois, pour augmenter ses dépendances déjà considérables où l'embellir, aussi est-ce aujourd'hui une des plus considérables et plus belles propriétés de France.

Par les ordres de Mademoiselle j'y ai organisé une école d'enseignement mutuel pour les petits garçons du village. Une classe pour les filles est aussi établie avec un atelier pour apprendre à faire de la dentelle. Des secours à domicile sont distribués toute l'année aux indigents, il est vrai en petit nombre maintenant, en raison des sommes immenses dépensées par S. A. R. depuis plus de vingt ans et qu'on peut évaluer à plusieurs millions restés dans le pays.

Monseigneur le Duc et Mademoiselle d'Orléans vinrent à Randan, pendant que j'y étais, avec M. Lamy, secrétaire de S. A. R. Le comte de Canouville, le baron de Montmorency, M. Athalin, M^{me}. de Montjoie, M. Fontaine, architecte, étaient aussi du voyage.

Les princes se levaient de très-bonne heure et allaient visiter les propriétés nouvelles ou améliorées. A dix heures on sonnait le déjeuner et chacun se rendait au salon. Il y avait souvent les autorités des environs; on passait à table et presque toujours Mademoiselle me plaçait auprès d'elle à sa droite. M. le duc d'Orléans, qui n'avait pas dans ce tems les soucis de la couronne, était gai et causait de la manière la plus gracieuse et avec un abandon qu'il dut plus d'une fois regretter depuis qu'il est sur le trône.

On me faisait souvent conter des anecdotes de prisons et j'eus le bonheur d'intéresser LL. AA. RR. aux malheureux qui s'y trouvent.

Après le déjeuner chacun se retirait, suivant son désir, dans son appartement, ou convenait d'une partie de promenade dans les environs, dans la magnifique forêt de Montpensier où les princes aimaient beaucoup à aller, pour visiter en même tems les fermes

on propriétés du domaine. On rentrait vers deux heures au moment de la grande chaleur pour se reposer ou lire dans la magnifique bibliothèque. Quant à moi, je restais presque tout le jour à mes écoles. On s'habillait et comme le matin la cloche avertissait de descendre pour dîner, les visites de tous les voisins, qu'on retenait presque toujours à dîner, rendaient la société continuellement nouvelle et intéressante. Après le dîner, on rentrait au grand salon où se trouvaient tous les journaux, et je me souviens que Monseigneur les lisait souvent à haute voix, surtout ceux qui, comme la *Quotidienne*, faisaient des allusions malveillantes à sa personne. Le prince jouait aussi au billard, les dames brodaient des tapisseries pour des loteries des pauvres. Chacun était à son aise et faisait ce qu'il voulait; c'était une bonne et agréable vie de campagne. A dix ou onze heures les princes se retiraient dans leurs appartements et la société suivait leur exemple. Mademoiselle, sachant que j'avais l'habitude de me coucher de bonne heure, avait la bonté de dire à son frère vers dix heures: „mon ami, laissons-lui la liberté de se retirer, car je vois qu'il en a assez.“ Je saluais les princes et

montais dans le joli appartement qu'on m'avait donné au-dessus de celui de S. A. R. La vue délicieuse, la richesse du paysage, la belle culture, la si grande pureté de l'air embaumé par les fleurs des orangers de la magnifique terrasse rendaient cet appartement l'un des plus agréables du château.

A cette époque Mademoiselle comme Monseigneur étaient gais et de bonne humeur. Depuis que la royauté est venue remplacer cette existence princière et bourgeoise en même tems, je ne leur ai plus vu des jours aussi tranquilles et je pourrais dire aussi heureux.

Mademoiselle et le prince visitaient souvent mes écoles et, pendant que j'étais à Randan, j'avais établi une classe du soir pour les ouvriers occupés aux constructions du château. Les gens du service y assistaient aussi et faisaient autant de progrès que les meilleurs élèves adultes. Ce qui amusait beaucoup Leurs Altesses Royales, était de voir les moniteurs de l'école des garçons mener avec fermeté et intelligence des hommes ayant plus de deux fois leur âge.

Je quittai Randan pour continuer mon voyage vers le midi où je voulais visiter les bagnes, j'aurai peut-être occasion de parler de cette

ournée qui fut la dernière faite sous les auspices du Dauphin. Pendant mon séjour à cette belle résidence royale de Randan j'ai eu l'honneur de m'entretenir bien des fois particulièrement avec Monseigneur, et c'est d'après ces conversations, qui eurent lieu dans un tems où personne ne pouvait prévoir ce qui est arrivé en 1830, que je crois parfaitement connaître les opinions et les sentiments de Sa Majesté Louis-Philippe.

La princesse, lorsque je pris congé d'elle, eut la bonté de me remettre pour les pauvres prisonniers deux cents francs en or.

A mon retour à Paris, après ce long voyage, M^{me} la duchesse et M^{lle} me demandèrent de les aider dans leurs nombreuses distributions de secours, et elles me renvoyèrent une partie des demandes qui leur étaient adressées de toute part. Je me rendis alors tous les deux ou trois jours, et quelquefois plus souvent, auprès de Leurs Altesses Royales, pour prendre leurs ordres ou faire accepter mes propositions. J'aurai occasion de reparler de ces secours.

Le 24. Juin 1830 le Dauphin réunit aux Tuileries dans ses appartements la société royale, je lui remis un rapport que je transcrirai peut-

être, il le reçut avec un vif intérêt et me témoigna toute sa satisfaction en ajoutant: „Mr. Appert, je lis régulièrement votre journal des prisons, il est très-intéressant, bien rédigé, et vous y dites toute la vérité, ce dont je vous remercie.“

Mr. le duc de Choiseul m'avait conduit dans sa voiture, et introduit chez Monseigneur où Mr. d'Acher me fit mille politesses, ainsi que mon ancien et si digne protecteur, le duc de Doudeauville, secrétaire de la société.

Mr. le duc d'Orléans me fit organiser aussi des écoles d'enseignement mutuel dans ses domaines de la Ferté Vidame et Dourdan. Dans cette dernière ville je fis réparer la prison qui est au vieux château appartenant à S. A. R., donner des couvertures et des chemises aux pauvres détenus. Ces sortes de libéralités furent à cette époque vivement approuvées par toute la presse libérale.

CHAPITRE XXVI.

BAL DONNÉ EN 1830 AUX ROIS CHARLES X ET
DE NAPLES, PAR LE DUC D'ORLÉANS.

Autrefois les rois sortaient bien rarement de leurs états pour visiter leurs *frères* les autres souverains. Des usages anciens défendaient ces voyages à l'étranger aux uns, aux autres il fallait des permissions des parlements. Ceci était raisonnable, car dans ces tems reculés le visiteur aurait bien pu être gardé traîtreusement en otage par le visité. On sait que même pour les entrevues politiques, il n'y en a jamais d'autres entre les familles royales, chacune prenait ses précautions contre un enlèvement, une surprise. Ces Majestés au reste se rendaient justice en ne croyant pas à leur bonne foi, à leur loyauté réciproques.

Enfin, le vieux roi de Naples, père de la duchesse de Berry, frère de Madame la duchesse d'Orléans, se décide à visiter avec la reine, son auguste épouse, son *frère* Charles X.

On prépare, pour les loger convenablement, le palais de l'Élysée Bourbon. On fait des préparatifs également aux Tuileries et au Palais-Royal afin de recevoir avec magnificence ces très-illustres parents.

La branche aînée, en raison de la rigoureuse et ancienne étiquette, à laquelle elle regardait comme une grave faute de déroger, ne pouvait donner la vie, le mouvement et encore moins la gaieté à ses royales réunions, tandis que celles de la famille d'Orléans où une brillante jeunesse, amie des princes et princesses dansait de bon cœur et gaîment, conservaient la dignité du palais avec les avantages d'amusements et de plaisirs de bonne société, ce qui leur donnait une toute autre physionomie. J'ai eu l'honneur d'assister à ces soirées et, ainsi que tout le monde le reconnaissait, on était gêné, mal à l'aise aux Tuileries; on s'y ennuyait; on était joyeux, aimable, charmé au Palais-Royal, on s'y trouvait heureux.

J'ai connu bien des gens riches chez lesquels on ne se plaisait pas plus qu'aux Tuileries; ils dépensaient beaucoup; donnaient de grands dîners, des bals nombreux, allumaient des milliers des bougies, avaient une foule de laquais, des appartements immenses et bien

chauffés, des fleurs dans tous les coins, de riches ameublements de soie, garnis de galons d'or, des tapis bien épais et doux comme du velours, mais au milieu de tout ce luxe oriental, de cette profusion, de délicats rafraichissements, de délicieux petits gâteaux de Félix, on ne voyait que des figures sérieuses, diplomatiques, c'est à dire sans expression ou du moins avec une uniforme expression, celle d'un bailleur qui en fait bailler d'autres; les toilettes étaient à commencer par celle de la maîtresse de la maison cinquante ans au-dessous de l'âge de chaque invité, les jeunes filles en petit nombre étaient habillées et sérieuses comme les mamans. Les jeunes gens, portant des corsets de baleine, n'osaient pas se remuer de peur de déranger le gros, l'énorme noeud de leur cravate, ayant toujours à la main cet insolent lorgnon que je déteste et qui fait autant de borgnes de gens qui ont leurs deux yeux, donnaient à ces réunions l'apparence d'une froide collection de personnages en cire, et l'impression général de *ces fêtes* était des regrets, des soupirs pour ceux qui en payaient les considérables dépenses, pour les invités la promesse de n'y plus revenir et surtout l'oubli d'en savoir gré.

A côté de ce tableau du grand monde, auquel j'aurais pu ajouter de petits détails sur les conversations peu charitables qui sont la seule distraction de ces nobles douairières, j'ai vu souvent, et j'en garde un agréable souvenir, des réunions d'amis où chacun venait sans façon, où les jeunes gens et les jeunes filles dansaient, sautaient, chantaient, causaient, riaient aux éclats. Tous se connaissaient et s'aimaient franchement et jamais on ne songeait à mal parler de celui qui se retirait le premier. On servait un bon gros gâteau, coupé par tranches comme le jour des rois, on buvait une tasse de thé ou de punch, la maîtresse de la maison touchait tout bonnement le piano qui devenait l'orchestre de la danse, l'accompagnateur de la simple romance ou du duo à la mode, quel chantaient sans contrainte et avec gracieuseté ceux dont la voix permettait de fixer l'attention des amis. A onze heures ou minuit on envoyait chercher une douzaine de vieux facres et suivant le quartier où l'on demeurait, les petites réunions par cinq ou six se formaient, et chaque famille se retirait fort contente et reconnaissante envers le bon ménage chez lequel cette soirée s'était passée; pen-

dant le chemin à faire pour regagner son domicile, on riait et s'amusait encore.

Pour mon compte, je n'oublierai jamais les bonnes petites réunions de M^{re} Camille et E. Davelouis, Louis Eyrat, Labie, Ancelle, Laurent, Edouard Benazet, Cazalot, Oudard, Clavrie, Godard, de Saily, Dugabé, la bonne madame Ouin, etc., qui sont pour moi, depuis mes voyages à l'étranger surtout, de bien agréables souvenirs, et plus d'une fois j'ai soupiré en me reportant à ces heureuses époques de ma vie. Mais laissons mes amis et revenons aux rois.

Je ne décrirai pas les monotones fêtes qui sont données par Charles X au Roi et à la Reine de Naples. Madame de Berry parvient cependant à force de soins à réunir chez elle aux Tuileries les princes de la maison royale et les illustrations de la France, ainsi que tous les grands personnages de la capitale. Cette brillante soirée, ce magnifique bal, organisé avec goût et intelligence, devait être sa dernière grande réception dans le palais des Tuileries. Qui aurait pu prédire à cette brillante fête la décadence et l'exil de tant de grandeurs à la fois, et dans un temps si rapproché. Vraiment on est bien fou de se tour-

menter des destinées. Qui sait jamais ce que sera pour lui le lendemain!

La famille d'Orléans désire aussi fêter ces hôtes couronnés, mais les usages anciens de la cour présentent des difficultés. Le Roi de Naples est d'abord l'engagé de Charles X. et les convenances veulent qu'en acceptant une invitation chez son beau-frère, il soit accompagné de Sa Majesté. Mais M^r. le duc d'Orléans n'est *que* prince du sang, et à ce titre Charles X. dans *sa capitale*, où le titre de Roi le dispense de toute visite officielle à son simple cousin, peut-il accorder l'immense *faveur* d'aller à un bal chez S. A. R. ? M^{me}. la duchesse d'Orléans, il est vrai, est fille de Roi, parente très-proche de M^{me}. la Dauphine, tante de la duchesse de Berry, soeur du Roi de Naples, nièce de la Reine Marie-Antoinette, mais ce qui passe au-dessus de toutes ces considérations, et M^{me}. la dauphine s'exprima ainsi à cet égard : „C'est qu'elle est excellente cette chère princesse, de notre sang et de notre famille, *elle!*“ Charles X. cède donc, il accordera l'honneur de sa présence au bal de M^r. le premier prince du sang, *il donne son jour*, mais il prévient que, pour ne pas déroger deux fois à l'habitude reçue en pareille occasion,

on enverra une heure avant son arrivée une compagnie de ses gardes du corps, occuper ou former le poste d'honneur du Palais-Royal au grand vestibule et dans les appartements où LL. MM. daigneront se rendre.

Le vieux Roi ne se croyait-il pas en sûreté chez son cousin, ce qui eût été aussi injuste que pusillanime de sa part, ou voulait-il réellement par orgueil conserver intact le vieil usage des anciens rois de France?

On ne fit aucune observation, et une belle compagnie des gardes du corps, dans son si magnifique uniforme, arriva au Palais-Royal et, comme cela était arrêté, prit possession du poste et plaça des gardes aux portes des appartements, suivant l'étiquette partout où habitait le Roi.

M. le duc d'Orléans de son côté avait fait de nombreuses invitations sans distinction d'opinions politiques, et je ne fus pas peu surpris de voir entrer dans les salons Benjamin Constant, Lafitte, le duc de Choiseul, Dupin aîné, Gilbert de Voisin, le général Thiars, Ternaux, Etienne, Jouy, Arnault, etc., tous de l'opposition et certainement leur présence ne pouvait être agréable à Charles X.

L'heure fixée pour son arrivée était déjà

passée, le Roi et la Reine de Naples se promenaient depuis long-tems au milieu des salons remplis de toutes les notabilités de la magistrature, de l'armée, des sciences, des arts, de la chambre des pairs et des députés, il y avait même encore par exception beaucoup de nobles du faubourg St. Germain; on connaît le talent des courtisans pour singer leur maître. Enfin des courriers, des piqueurs, des gardes du corps à cheval, les tambours qui battent aux champs annoncent la royale visite; aussitôt la famille d'Orléans descend tout l'escalier en marchant très-vite, pour se trouver à la première porte du grand vestibule lors de la descente de voiture, Charles X, les princes et princesses se saluent avec affection, le Roi a l'air fort gai, il offre le bras à M^{me}. la duchesse d'Orléans, Mr. le Dauphin à Mademoiselle, le duc d'Orléans à la Dauphine, le duc de Chartres à M^{me}. de Berry, les autres jeunes princes et princesses suivent et l'on monte dans cet ordre dans les appartements où le Roi et la Reine de Naples, restés dans le premier salon s'approchent avec empressement des nouveaux arrivés qui leur adressent des complimens aimables.

La musique excellente réunie par les soins

de Paër, aidé des conseils de Mademoiselle * se fait entendre, les beaux gardes du corps du Roi sont à leur poste et rendent les honneurs aux souverains. Les toilettes, les diamants, la richesse des appartements, des tentures, des dorures, des tableaux, des bronzes que reflètent et multiplient mille et mille fois les glaces, donnent à cette fête un aspect féérique. Les Rois, la Reine, les princes et princesses font le tour des salons avec les grands seigneurs que leurs charges appellent à suivre et accompagner Charles X, c'est un coup d'oeil magnifique et imposant en même tems. Le Roi de France sait que les membres de l'opposition sont en partie présents, il adresse quelques mots à plusieurs des moins prononcés et se contente de sourire en passant devant les autres, qui le saluent très-respectueusement. Le Roi affecte de laisser près de sa personne les vieux serviteurs de sa maison, il semble que Sa Majesté veut exprimer, même en cette occasion, ses préférences pour les anciens nobles.

Les cours et les jardins du Palais-Royal

* Mademoiselle possède un grand talent sur la harpe et, comme musicienne, s'occupe de l'organisation des concerts de la cour, concerts dont elle accepte le patronage. S. A. R. a donné des leçons de harpe à ses nièces qui ont fait de rapides progrès.

se remplissent tellement que des cris de personnes qu'on étouffe se font entendre, et par un singulier hasard le feu prend aux bois des illuminations qui entourent l'une des jolies statues du jardin, ce qui provoque une grande confusion, des cris et un désordre dangereux. Des voleurs, qui en pareilles occasions ne manquent jamais de profiter des circonstances, augmentent avec intention le tumulte, des femmes s'évanouissent, des montres, des broches, des tabatières, des châles mêmes disparaissent et le lendemain on s'aperçoit que la statue est atteinte et son piédestal de marbre blanc brisé par la chaleur du feu. Enfin on ne déplore que ces accidents dont Charles X n'a pas même connaissance dans la soirée, et après avoir fait une double fois le tour des salons, il repart suivi du Dauphin, de la Dauphine et de sa suite (je crois que la duchesse de Berry reste pour danser encore) avec la même escorte, le même cérémonial qu'à son arrivée. Les princes de la maison d'Orléans ont été le conduire jusqu'à sa voiture en lui exprimant leur reconnaissance de l'honneur qu'il avait daigné leur accorder. Le Roi et la Reine de Naples se retirèrent peu de tems après pour rentrer au palais de l'Élysée-Bourbon. Quelques

cris de „vive le Roi“ ont accueilli Charles X à son arrivée et à son départ du Palais-Royal. Avant de laisser partir les gardes du corps du Roi, Monseigneur le duc d'Orléans leur fit servir un très-beau souper avec des vins et des rafraichissements les plus délicats. Il y avait bien des années qu'un duc d'Orléans avait reçu chez lui le Roi de France. Combien est inconstante la fortune des grands de la terre, moins que nous encore ils peuvent compter sur les prévisions humaines, que d'exemples ai-je déjà sous les yeux, quelle courageuse résignation ils doivent donner aux esprits qui réfléchissent. Quant à moi, j'y trouve une nouvelle force, une nouvelle persévérance, car il n'y a de durable vraiment que le bien qu'on fait; seul il survit aux caprices du sort.

CHAPITRE XXVII.

VISITE DE MONSIEUR LE DUC DE CHARTRES A
GRAND-MESNIL.

(1828.)

J'avais demandé à Madame la duchesse et à Mademoiselle d'Orléans la permission d'aller passer quelques jours à ma campagne de Lorraine, située sur la route de Paris à Nancy près de Toul. „Avec grand plaisir,“ me dirent Leurs Altesses Royales, „et comme Chartres se rend bientôt au camp de Lunéville, il vous fera une petite visite en passant.“

Quoique le duc de Chartres fût jeune et de la plus parfaite simplicité, j'eusse aimé le recevoir convenablement, mais les réparations qu'on faisait alors à mon habitation me laissaient peu d'espérance d'être en mesure, de lui offrir une hospitalité digne du rang de cette bonne Altesse Royale.

Le maître d'école de Grand-Mesnil, du hameau de ma campagne, le père Moginot, était un type de sacristain, cumulant les fonctions

de tambour de la garde nationale, de porteur de contrainte des contributions, de crieur aux ventes publiques, d'arpenteur-géomètre (Dieu sait quelle géométrie était la sienne) de vigneron, de greffier de la commune, de sonneur des cloches, de basse-taille de l'église, d'homme de confiance du curé, de petit propriétaire, d'éleveur de mouches à miel, de garde champêtre, de membre de la police secrète du village, ce qui n'était pas le moindre sujet de ses préoccupations, de cultivateur, de conseiller vétérinaire, de fossoyeur, de jardinier, de grand-maitre des cérémonies et processions, etc. On juge de suite, quelle fut la réelle importance de mon très-illustre et puissant voisin, que je me permettais d'affectionner sans façon comme s'il était un simple mortel de mon espèce. Au fond ce brave homme, pour un fonctionnaire public réunissant tant de pouvoirs, était populaire, et empressé pour moi aussi. Nos rapports furent fréquents et chaque fois que j'étais un peu libre, j'envoyais chercher pour dîner *monsieur le maître*, titre qu'il acceptait modestement, comme le prince Talleyrand et Cambacères prenaient avec leurs amis intimes celui de monseigneur.

Alors, madame la maîtresse, cette bonne

Nanette fort laide, détestant et parlant mal de tous ses parens et *amies*, donnait à son époux un bonnet de coton blanc, sa cravate-soulard de Rouen, son habit vert-pomme, et lui disait gracieusement : „allez bien vite au château, présentez mes respects à monsieur, pour qu'il pense à vous mettre quelque chose de bon dans vos poches pour moi, comme il en a l'aimable habitude ; mais ne restez pas trop tard pour me conter tout ce qui sera arrivé, parceque c'est demain jour de marché à Toul, que j'aie du nouveau à apprendre à *la ville*.”

Mr. Moginot, qui regardait son épouse comme un ange échappé du ciel, ne manquait pas de suivre ses recommandations, excepté toutefois lorsqu'elle lui disait : „monsieur le maître, ménagez-vous sur la boisson, le vin de Mr. Apert n'est pas de ce pays, vous savez qu'il monte à la tête et que la vôtre n'est pas assez forte pour résister, alors vous revenez un peu trop gai, et ce qui est bien plus triste, c'est que vous oubliez tout, vous vous mettez à dormir de suite, et je n'apprends pas un mot de toutes ces belles réunions.” „Soyez tranquille, Nanette,” lui répondait son vénérable époux, „je me retiendrai joliment, et vous serez contente de moi ce soir !”

Le jour que j'appris donc l'arrivée de monseigneur le duc de Chartres, je fis venir dîner avec moi monsieur le maître pour réclamer son concours, afin de réunir MM. le maire, le curé, le conseil municipal, les écoles et le plus d'habitants possible, pour se trouver sur la route à la grille de mon *parc de vignes*, lors de la descente de voiture de S. A. R.

Le bon père Moginot pensa alors à sonner la vieille cloche du village et sa soeur, ma filleule; mais comme il voulait tâcher de recevoir une bonne gratification, et même deux, si l'affaire pouvait s'arranger ainsi, il me dit: „monsieur, me permettez-vous de charger Nanette de rester aux cloches pour carillonner, lorsque le prince du sang royal arrivera sur le *territoire* de Grand-Mesnil, afin que je puisse être avec les *autorités*, présenter mes écoliers, qui auront tous de gros bouquets et des couronnes pour monseigneur, parcequ'alors je recevrai peut-être pour cela quelque chose de bon, ce qui n'empêchera pas l'Altesse de penser au sonneur des cloches qui sera ma femme. Après cela j'aurai mon tambour et, en réunissant au moment du dîner sous vos fenêtres, les jeunes gens qui jouent du violon et de la clarinette,

nous aurons peut-être une troisième fois un souvenir de ce bon prince. On voit que M^r. Moginot, comme ses collègues M^{rs}. les fonctionnaires grands ou petits, ne s'oubliait pas et que, s'il avait plusieurs emplois, il ne négligeait pas de les remplir les grands jours surtout. J'approuvai ce programme, que je reconnais encore aujourd'hui, et le maître se mit en campagne le lendemain, après avoir sonné son angelus, pour porter mes invitations au maire, au curé, etc. etc. Le temps se couvrit, et au moment où le premier courrier de monseigneur annonçait sa prochaine arrivée, une grande pluie vint déranger tous mes plans de réception. Cependant M^r. le maire, le curé, les membres de la commune, M^r. le maître, mon homme d'affaires, autre personnage important et bon buveur, mes vigneron et les jeunes gens du village, leurs pères et mères, les écoles, s'assemblèrent sur la grande route. Nanette était au clocher comme la soeur Anne du conte, pour mettre les cloches en branle aussitôt qu'elle apercevrait les équipages. Enfin, après une heure d'attente sous une pluie épouvantable, le prince s'arrêtait juste en face de ma grille, parcequ'il avait eu l'aimable attention de dire à la poste

de mon ami Lombard de Laye, n'oubliez pas de m'arrêter chez M^{re} Appert. S. A. R., dont les valets de pied ouvrirent la portière, était avec le général Baudrand, son aide-de-camp, et M. de Boismilon, son secrétaire des commandements. Elle descendit une minute, pour toucher le sol de mon domaine, et me dit aussitôt : « J'ai voulu tenir ma parole et obéir à la pressante recommandation de ma mère de vous visiter, mais puisque le tems est si mauvais, je ne pourrais voir vos propriétés, venez donc avec moi dîner à Toul, et si vous êtes bien aimable, vous m'accompagnerez au camp de Lunéville où j'espère bien vous garder quelques jours. » Pour ne pas laisser le prince se moquer, je sacrifiai le bonheur que j'aurais eu à le recevoir, je montai en voiture sans avoir le tems de présenter les autorités du village; le pauvre maître était désolé. Nanette sonnait à faire crouler le clocher, la population criait encore « vive le duc de Chartres ! » que nous étions déjà aux portes de Toul. Monseigneur fut de la plus aimable affabilité en route et me pria de choisir un hôtel, je désignai naturellement celui où je descendais, le cheval de bronze. Dans la cour une foule nombreuse de per-

sonnes avec des pétitions attendaient S. A. R. qui fut reçue avec de vives et sympathiques acclamations. Le diner fut très-mauvais, bien que l'aubergiste, que le prince m'avait chargé de payer, eût demandé cent vingt francs.

M^r. le duc de Chartres voulut bien me permettre de n'aller à Lunéville que quelques jours après, et comme cet excellent et si aimable prince n'oubliait jamais les malheureux, il me donna cent francs pour les prisonniers de Toul. Il partit très-vite pour le camp, et je retournai à Grand-Mesnil dans ma voiture que mon valet de chambre avait eu la bonne idée de m'envoyer à l'hôtel. J'étais enchanté, mais il n'en était pas de même de M^r. le maître et de Nanette qui croyaient, que Monseigneur serait pour eux une loterie, leur faisant gagner un gros lot. Jamais je n'ai vu deux figures plus stupidement déconcertées, plus tristes; mais je pris pitié de leur désappointement et réparai en partie leur désastreuse déception.

Le temps continuant d'être mauvais, je partis en poste pour Lunéville et, après avoir diné avec M^r. le duc de Chartres, qui avait invité le colonel Simonet de son régiment et d'autres officiers et fonctionnaires, voyant que je ne pourrais assister aux manoeuvres du

camp, suspendues par suite des continuelles pluies, je pris congé de S. A. R. qui me promit de me dire bonjour à Grand-Mesnil, si j'y étais encore lorsqu'elle retournerait à Paris.

Le duc de Chartres était d'une politesse, d'une bienveillance, d'une bonté si parfaites, son esprit, son instruction, sa modestie si séduisants, que tous ceux qui avaient l'honneur de l'approcher, quelques fussent d'ailleurs leurs opinions politiques s'y attachaient de suite et en devenaient de véritables admirateurs.

Lorsqu'il retourna à Paris son projet était d'entrer un instant à Grand-Mesnil, mais, très-fatigué du camp et dormant d'un profond sommeil au moment où il passait devant mon habitation, M. de Bois-Milon n'osa l'éveiller, ce que le prince apprit seulement à Bar-le-Duc, mais il était en tout et toujours si gracieux, qu'il le chargea de m'écrire de cette ville pour m'exprimer tous ses regrets.

S. A. R. arriva en bonne santé à Paris où je ne tardai pas à retourner aussi pour m'occuper de la distribution des secours de madame la duchesse et de mademoiselle d'Orléans.

CHAPITRE XXVIII.

DERNIÈRE VISITE DU DAUPHIN ET DE LA DAUPHINE
AU PALAIS-ROYAL.

(1830.)

Peu de tems avant la Révolution de Juillet j'étais à attendre d'être reçu par Son-Altesse Royale Mademoiselle d'Orléans, lorsque la cloche des princes se fit entendre. Aussitôt les valets de chambre de service coururent prévenir M^r. le duc, M^{me}. la duchesse d'Orléans et Mademoiselle qui, étant indisposée, ne quitta pas son appartement. Les deux battants des grandes portes, qui ne s'ouvrent dans les palais que pour les Souverains ou les Altesses Royales, roulèrent sur leurs gonds, et je vis M^{me}. la duchesse et M^r. le duc d'Orléans courir avec empressement et déférence au grand palier de

Le cordon de cette cloche était près du premier suisse, dans le vestibule du grand escalier du Palais-Royal, au rez-de-chaussée, qui devait avertir les gens de l'antichambre du premier de la visite des Altesses Royales de la branche aînée, afin que M^r. le duc, M^{me}. la duchesse et M^{me}. d'Orléans fussent prévenus à tems, pour venir les recevoir au premier antichambre,

l'escalier pour recevoir M^r. le Dauphin et M^{me}. la Dauphine. La duchesse d'Orléans lui retira son manteau qu'elle remit au premier valet de chambre, et ces quatre princes, ayant l'air très-affectueux l'un pour l'autre, passèrent dans les grands appartements. M^{me}. la Dauphine et M^{me}. la duchesse d'Orléans s'étaient embrassées avec des signes de tendresse qui certainement étaient sincères. La toilette de la Dauphine même parut inconcevablement mal, son chapeau blanc, sa robe de couleur foncée n'eussent pas été portés par la plus petite marchande de la rue St. Denis. Le Dauphin, habillé en bourgeois, paraissait aussi plus qu'en négligé du matin. De petite taille, la figure très-enluminée, le regard distrait, une mauvaise tournure, des jambes courtes et minces, n'avantagèrent pas, on le conçoit, la personne de S. A. R.

Une demi-heure environ après, M^r. Lamy, qui attendait avec moi la réception de Mademoiselle, entendait l'ouverture des doubles portes, me dit: „mon cher, voici les princes qui viennent de ce côté, si par hasard ils se rendent chez Mademoiselle, nous pouvons renoncer aujourd'hui à voir S. A. R.“ „C'est égal,“ lui répondis-je, „cachons-nous dans le petit cabinet de toilette des gens, nous les

verrons sans être aperçus, et je serais content de voir M^{me}. la Dauphine et mon président de la société des prisons. La Dauphine donnait le bras à Mr. le duc d'Orléans, Mr. le Dauphin à M^{me}. la duchesse et ils se firent annoncer à Mademoiselle. Cette visite, faveur bien rare de la part des deux augustes époux pour S. A. R., dura vingt minutes environ et lorsque Madame la duchesse d'Orléans eut remis, ainsi que c'est l'étiquette, le manteau sur les épaules de M^{me}. la Dauphine, les princes des Tuileries furent reconduits par M^{me}. la duchesse et le duc d'Orléans jusqu'au premier degré du grand escalier. Alors le Dauphin eut une absence; car en place de dire „adieu,“ il prononça plusieurs fois ces mots: „parole d'honneur, parole d'honneur!“ La Dauphine s'empara de son bras et ils gagnèrent leur voiture.

Mademoiselle sonna et me fit introduire dans son cabinet de travail, je lui exprimai l'envie que j'avais eue de me retirer en voyant arriver la royale visite, ajoutant que je m'étais caché avec Mr. Lamy. „Vous avez eu tort, Mr. Appert,“ me dit la princesse; „et puisque le Dauphin vous connaît, il m'eût sans doute parlé de vous; alors j'aurais eu du plaisir à lui répondre devant la Dauphine: „Monseigneur,

nous faisons en petit avec lui pour les prisonniers, les pauvres et les écoles ce que nous serions charmés de voir faire en grand avec le concours de Votre Altesse Royale et celui du gouvernement." Mademoiselle daigna ajouter avec la plus grande bonté: „Nous lui eussions dit tout le bien que nous pensons de vous, monsieur Appert."

Je contai à S. A. R. l'absence du Dauphin au moment où il venait de quitter M^{re} la duchesse et Monseigneur. „Je n'en suis pas étonnée, mon cher," répliqua la princesse, „d'après ce qu'il m'a dit à moi-même, vraiment ce pauvre prince baisse bien, je ne sais où s'arrêtera cet affaiblissement intellectuel, sa femme le voit bien et paraît en souffrir, Dieu veuille que cela ne le porte pas à de plus grandes inconséquences!"

Mademoiselle étant souffrante, je reçus les pétitions de la veille et je pris congé de Son Altesse Royale.

Ce que je viens de dire du Dauphin me rappelle, qu'au même tems à peu près il eut un emportement plus fâcheux que cette absence.

La consigne du château de St. Cloud ordonnait aux sentinelles des portes de ne laisser entrer dans les cours et jardins particuliers

aucun bourgeois portant un ou plusieurs paquets. Un valet du Dauphin, qui n'avait pas sa livrée, veut passer à une porte gardée par les Suisses; la sentinelle s'y oppose, alors il réclame à l'officier de garde qui se promenait devant la grille, ce lieutenant répond très-poliment: „vous pouvez être de la maison de Monseigneur, ce paquet peut, comme vous m'en le dites, appartenir à S. A. R., mais je ne vous connais pas et je dois suivre ma consigne.“ Le valet se fâche, répond brutalement à l'officier et veut forcer la consigne, alors ce jeune et estimable militaire pousse vigoureusement le valet loin de la grille en lui disant: „si vous revenez à la charge je vous fais mettre en prison.“

Pendant cette discussion, le Dauphin voit par hasard de sa fenêtre qu'on refuse le passage à l'un de ces gens, et sans réfléchir, avant de se faire rendre compte du motif, il descend comme un furieux, arrive à l'officier, l'injurie de la manière la plus violente sans vouloir écouter un mot, et il perd tellement toute mesure, qu'il lui arrache ses épaulettes et le menace de son épée. Alors ce jeune homme, outré de se voir ainsi deshonoré devant sa troupe, lorsqu'il n'a fait que son devoir, met

la main à la garde de son épée, se recule de deux pas, en prononçant ces mots : „Monseigneur, n'approchez pas!“ La Dauphine est prévenue de cette scène, elle vient de suite se jeter devant S. A. R. et l'entraîne dans les appartements en disant de loin à l'officier, „Monsieur, oubliez ce qui vient de se passer, je vous en prie, je vous reverrai.“

Le même soir, le Roi a connaissance de cette affaire qui pouvait avoir des suites très-sérieuses, puisque tous les officiers de la garde suisse voulaient immédiatement donner leur démission. Comme ancien colonel général des Suisses, Charles X les affectionnait trop pour ne pas réprimander sévèrement son fils d'un tel scandale, et pour tout arranger et donner satisfaction au corps d'officiers, il charge la Dauphine de faire venir au palais l'officier offensé, et en présence de cette princesse, qui désirait vivement faire oublier cet impardonnable action, le Roi avec une grande affabilité dit à cet estimable lieutenant : „Monsieur, mon fils est bien coupable envers vous, envers moi qui suis votre ancien colonel général, acceptez ces épaulettes de capitaine, grade que je vous accorde avec grand plaisir et oublions tous ce qui s'est passé.“ La Dauphine ajouta avec

émotion quelques gracieux mots, et l'officier, quoiqu'avec peine, resta dans la garde royale comme capitaine.

Le Dauphin, qui était au fond extrêmement bon, s'empessa, à la première occasion qu'il vit le nouveau capitaine, de lui tendre la main en signe de réconciliation, et par un hasard singulier, ce capitaine fut l'un des derniers officiers suisses de service auprès de la famille royale, lorsqu'elle se décida à partir par Cherbourg pour son exil.

CHAPITRE XXIX.

27, 28 ET 29. JUILLET 1830.

J'arrivais de ma campagne de Grand-Mesnil le 26. au soir, jour de la signature des fameuses ordonnances, et je fis engager à dîner pour le lendemain mes bons amis MM^{rs}. Oudard, secrétaire du cabinet de madame la duchesse d'Orléans, Lamy, secrétaire des commandements de mademoiselle d'Orléans, Valette, professeur de philosophie, et Peney, capitaine trésorier de la compagnie des gardes à pied du corps du Roi. Ces messieurs arrivèrent à cinq heures au quai Malaquais N^o 15., où je demeurais alors. Ils avaient pris chacun de leur côté des informations sur l'effet produit dans Paris par le Moniteur, qui contenait les ordonnances. Les cafés du Palais-Royal, des Boulevards, les cabinets de lecture, la Bourse étaient encombrés de lecteurs, et tous témoignaient énergiquement et haut la plus vive in-

dignation. Les ouvriers des fabriques, des faubourgs remplissaient les estaminets et paraissaient aussi fort agités et mécontents.

Le gouvernement de son côté avait consigné les troupes dans les casernes, mais confiant sur sa *force morale* il n'en avait pas augmenté le nombre ordinaire. Mes invités, en position de bien apprécier les suites de ce coup d'état, s'accordaient à prédire pour la soirée ou le lendemain au plus tard le soulèvement des gardes nationales et des masses populaires. En effet à peine étions-nous au dessert, que nous entendîmes des coups de fusil, partant dans la direction de la rue St. Honoré. Nous nous décidâmes à nous rendre par deux chemins chez Oudard au Palais-Royal, pour apprendre et nous communiquer les nouvelles. MM^{rs}. Lamy, Valette et Pency passèrent le Pont des Arts, Oudard et moi le Pont-Royal. Arrivés à la place du Carrousel nous vîmes des groupes paraissant animés, et nous étions près du coin de la rue St. Honoré, lorsqu'un gendarme ivre nous poursuivit le sabre à la main. Comme nous ne lui avions pas parlé, je me retournai et lui dis: „Si vous traitez ainsi ceux qui passent paisiblement, que ferez-vous donc à ceux qui vous attaqueraient?“ Ce furieux ne

répondit pas, mais se lança de nouveau sur nous pour nous frapper de son sabre; heureusement que nous étions alors en face de la porte du théâtre français, et comme Oudard avait le passe-partout de toutes les entrées, il ouvrit bien vite cette petite grille, me tira à lui, referma la porte en dedans, et le coup de sabre du gendarme vint frapper fortement sur l'une des colonnes du théâtre français près du café.

Nous étions indignés de voir dans cette exaspération et ivres ceux qui devaient maintenir l'ordre, et je dis à Oudard: „Mon cher ami, cette fois ce ne sera pas une émeute, c'est une révolution.“ Le passe-partout d'Oudard nous avait sans doute sauvé la vie, car il nous permit d'arriver par les escaliers de service et les corridors des gens à son logement, dont l'entrée était au N^o 218. rue St. Honoré, près la boutique de Chaulin, au coin de la rue de Richelieu.

A peine étions-nous chez lui, que MM^{rs}. Lamy, et Valette* arrivèrent, ayant pu fort heureusement échapper aux dangers et aux balles de

* Notre ami Peney, étant trésorier de la compagnie des gardes à pied du Roi, courut mettre sa caisse en sûreté et je ne le revis que quelques jours après.

la rue St. Honoré du côté du Louvre, où la garde royale et les citoyens étaient déjà aux prises; nous descendîmes tous au second étage, où étaient les bureaux. Nous y trouvâmes, autant que je puis me le rappeler, MM^{rs}. Basset, chef du secrétariat du domaine privé, Asseline (aujourd'hui secrétaire des commandements de M^{me} la duchesse d'Orléans), Bonneau, concierge du palais, et Louis, garçon de bureau d'Oudard. La place du Palais-Royal se remplissait de soldats appartenant au beau troisième de la garde, dont je connaissais presque tous les officiers et sous-officiers, ayant organisé et inspecté souvent son école régimentaire, et j'espérais, s'ils venaient s'emparer du palais, leur faire comprendre que se battre contre des concitoyens était toujours au-dessus de ce que doivent exiger les commandants d'une armée éclairée, intelligente.

Il arrivait, passait et repassait dans les rues St. Honoré, Richelieu, de Chartres, de l'Echelle, des gendarmes, des lanciers ayant leur sabre à la main galopant dans tous les sens, et poursuivant au hasard le peu d'habitants de ces quartiers qui osaient circuler. Alors des bandes de jeunes gens, n'ayant pas plus de douze à dix-huit ans, lancèrent des pierres

à ces militaires, et cassèrent en peu d'instants tous les réverbères.

Toutes les boutiques étaient fermées, le bruit du tambour annonçait que la place du Carrousel, celle du Louvre, se remplissaient de troupes, et que l'autorité concentrait des forces imposantes dans les environs, lieux ordinaires, pendant les révoltes ou émeutes, des rendez-vous, et centre des événements qui de là se propagent comme l'éclair dans les autres quartiers de la capitale.

Alors M^r. Oudard pensa devoir écrire à Monseigneur le duc d'Orléans ce qui se passait; nous fîmes tous ensemble un projet de lettre pour dire la vérité à S. A. R., sans pourtant lui donner une trop vive inquiétude. Cette dépêche fut portée par un serviteur courageux du palais au château de Neuilly. Le prince répondit à M^r. Oudard une lettre confidentielle, qui était parfaitement sage et prudente, en lui ordonnant de le tenir le plus fréquemment possible au courant des événements de Paris, et de tâcher de prendre des mesures, pour préserver le Palais-Royal, ses riches galeries, bronzes, objets d'arts etc. etc. Les fidèles et braves Lamy, Basset, Bonneau avec Oudard, parvinrent, en risquant plusieurs fois leur vie, à remplir

l'attente de Monseigneur, mais comme toujours dans les cours, on fut bien long-tems à récompenser les uns, on est encore à donner même au digne et si dévoué Lamy la croix de la Légion d'honneur! On n'a cependant pas été avare de cette faveur envers les ennemis, parjures, intrigants, qui se glissent hypocritement et sous tous les régimes dans les antichambres; nous reviendrons à ces messieurs.

A onze heures du soir le calme se rétablit provisoirement. Oudard, chez lequel Valette et moi étions montés, nous engagea à nous coucher, moi dans son lit, le philosophe sur le canapé de son salon; lui resta debout toute la nuit, mit en ordre beaucoup de papiers, et brûla dans sa cheminée tous ceux qui, en cas de graves événements, pouvaient devenir l'objet d'indiscrètes investigations. A cinq heures du matin nous nous reveillâmes et pensâmes que nous ferions bien de regagner chacun notre domicile, prévoyant que les blessés de la veille, des troupes et des citoyens auraient monté les têtes et qu'on ne manquerait pas de recommencer le combat. Nous laissâmes Oudard, et arrivés dans la rue, Valette eut l'idée d'aller savoir des nouvelles de la famille de Plancy qui demeurait rue du Helder, et

nous nous séparâmes, en nous promettant de nous revoir le plutôt possible.

J'arrivai sans difficultés au quai Malaquais N^o 15, mais le portier, encore effrayé de la veille, se gardait bien d'ouvrir malgré mes coups redoublés à la porte cochère. Enfin mes pauvres domestiques, qui ne savaient où j'étais, connaissant ma régulière habitude de ne jamais déconcher et de rentrer toujours au plus tard à dix heures, regardaient par la fenêtre de mon appartement, et ils descendirent bien vite m'ouvrir, me témoignant la plus grande joie de mon retour, et m'apprenant que, depuis mon départ, les mouvements des troupes du Louvre, des casernes du faubourg St. Germain, ceux des masses d'ouvriers, des imprimeries surtout, faisaient présager de graves événements pour la journée du 28. Juillet. Ma demeure près de l'ancien hôtel de la police générale, non loin du Pont des Arts, me permettait de voir de mes croisées l'espace considérable des quais qui sépare le Pont des Invalides du Pont-Neuf.

Vers les dix heures les tambours annoncent la marche des troupes, de toute part elles débouchent sur les quais et se rendent du côté des Tuileries et de l'Hôtel de ville. Le Louvre est encombré des Suisses de la garde royale.

Pendant la nuit on a distribué des cartouches à tous les militaires, leurs sacs en sont remplis, mais ce qui m'afflige surtout c'est d'apprendre, qu'on a distribué aussi des rations d'eau de vie aux soldats, ce qui les empêchera d'avoir toute leur raison et par conséquent de ne pas reculer devant l'idée de massacrer leurs frères, leurs amis, leurs concitoyens qui veulent également pour eux le règne des lois et de la liberté.

J'étais bien triste, car j'affectionnais autant les soldats que les citoyens, qui à mes yeux forment une seule famille; je ne désirais pas le renversement de la royauté; le roi Charles X, sur les instances du Dauphin et d'après la présentation du marquis de Barbé-Marbois et du duc de Choiseul, m'avait admis à la société royale des prisons; la bienveillance du Dauphin, dont je n'ai jamais eu qu'à me louer, me promettant d'obtenir enfin d'utiles réformes pour les prisons. J'avais horreur des révolutions, parceque, me reportant à celle de 1793, je voyais encore le plus auguste sang couler sur les places publiques. Tous ces motifs, je les avoue aujourd'hui, que tant d'autres qui n'étaient pas même à Paris, crient bien haut, qu'ils ont amené l'ordre actuel des choses, que la

patrie sans eux restait dans l'esclavage, etc. en déclarant que je suis resté entièrement étranger aux sociétés secrètes, à la Révolution de Juillet. Je n'oublierai pas dans cet écrit le respect que je dois à des princes français morts dans l'exil, ou à ceux qui vivent encore loin de la patrie. Je dirai franchement ce que j'ai vu ou appris, mais jamais je n'aurai la lâcheté d'ajouter à de royales infortunes des mensonges, des calomnies. L'histoire n'est l'histoire que lorsqu'elle est respectable, honnête, autrement elle tombe bien bas et devient la prostitution pamphlétaire.

Le 28, à onze heures j'entends le canon et la fusillade dans plusieurs directions, je suis dans la plus grande inquiétude sur le sort de la famille d'Orléans, sur celui du jeune duc de Chartres que j'affectionnais du fond de mon âme, sur mes amis du Palais-Royal, pourtant je ne puis avoir de leurs nouvelles, tous les quais et les rues étant, comme une citadelle, occupés à la fois par les assiégeants et les assiégés, qui d'un moment à l'autre vont se livrer bataille. Je refuse l'offre de mon valet de chambre, ancien grenadier du troisième de la garde, qui veut aller chez M^r. Ondard ou au palais de Neuilly de ma part, pour sa-

voir ce qui se passe, j'aime mieux souffrir cette cruelle incertitude que de risquer la vie de mon pauvre Blanchet. Le Louvre, vers les deux heures, est attaqué vigoureusement par plusieurs portes à la fois, je vois des hommes et des femmes tomber sous les balles des Suisses, tantôt les militaires paraissent être vaincus, promettre de se rendre, puis tout à coup trompant les assiégeants, qui ont l'imprudence d'approcher, ils font des décharges sur eux, en tuent un grand nombre et mettent le reste en fuite, mais, hélas ! cette ruse de guerre coûtera cher à cette troupe étrangère qui croit de son devoir d'agir ainsi, et en effet, les Français ne sont pour elle que des révoltés. Le 28. Juillet se passe donc en combats sur plusieurs points de Paris, ne cessants qu'avec le jour et les fatigues des deux partis qui ont déjà bien des morts à enterrer, bien des blessés à transporter dans les hôpitaux.

29. Juillet.

La rage et le désespoir sont dans le coeur des troupes comme dans celui des citoyens. Les prisons de Paris ont été ouvertes hier, dans la soirée; des assassins, des voleurs sont libres ! Il n'y a plus de police, de gendarmes, point

de gouvernement, surtout pour les bourgeois, car les soldats ont encore leurs maréchaux, généraux, colonels et officiers. Cependant la ligne se rend dans les casernes et donne ses armes au peuple! Les boutiques d'armuriers, de marchands de poudre ont été pillées hier, le musée des armes précieuses de St. Thomas d'Aquin également; des masses de jeunes gens des écoles, des facultés, du commerce, les ouvriers de tous les ateliers et de tous les quartiers sont en armes, la guerre n'est plus celle d'une émeute, c'est une révolution générale. Elle se transmet, comme l'électricité, à Rouen, au Havre, à Lille, Amiens, Orléans, etc. et dans ces villes ce n'est qu'un seul et même cri: „courons aux armes, allons au secours des Parisiens!“ Les journaux sont arrêtés à la poste, mais les conducteurs des diligences, des courriers particuliers les portent au loin.

A Paris les rues ont été dépavées, les reverbères brisés, un grand nombre de corps de garde conquis, et sous mes croisées, près de la rue des Saints-Pères, je vois six ou huit gamins de 12 à 15 ans sommer les soldats de leur remettre leurs armes et de s'en aller sans elles où ils voudront. Le sergent hésite une minute, les gamins profèrent des menaces et

le poste se rend et se retire sans mot dire. Cette scène me paraissait inconcevable, parceque je ne savais pas où en était déjà la cause populaire. Des enfants, n'ayant pas quinze ans, avaient tué avec des pistolôts et des fusils des officiers sans défiance; s'étaient élancés témérairement au-devant de la cavalerie en tuant les hommes et les chevaux avec un sang-froid si extraordinaire, une audace telle que la démoralisation des soldats, le découragement étaient arrivés à leur comble.

Enfin la bataille du Louvre, de l'Hôtel de ville, des Tuileries, de la caserne Babylone, occupée par les malheureux et braves Suisses, devient affreuse, le sang le plus généreux est répandu des deux côtés, des femmes même ont fondu des balles et pris également le fusil, il n'y a plus de réconciliation possible. Le peuple est le maître, et la royauté croule sur les cadavres, après avoir sans utilité perdu un grand nombre de ses fidèles serviteurs.

Vers les quatre heures j'entends des cris horribles partant du Louvre que le peuple vient de conquérir comme une place de guerre ennemie, après plusieurs luttes de carnage; et je vois, mon cœur en souffrira toujours, des morts et des mourants de la garde royale Suisse.

amenés sur le pont des Arts, deshabillés là entièrement et jetés dans la Seine aux cris sinistres de voix abominables mille fois répétés : « à l'eau ! à l'eau ! à l'eau ! » Les corps tombent pêle-mêle dans la rivière, les blessés qui respirent encore se débattent inutilement, la perte de leur sang, leurs souffrances, les coups qu'ils reçoivent contre les piliers du pont, le courant rapide, l'étourdissement de leur chute sont des ennemis qu'ils ne peuvent désormais combattre, et ils disparaissent sous les eaux ; entendant peut-être encore les cruelles acclamations de leurs ennemis.

Pour excuser ces atrocités, il faut dire que les Suisses, par deux fois différentes, avaient eu l'air de capituler avec le peuple qui, venant avec confiance près des grilles où mille coups de fusil avaient été la traître exécution des promesses de trêve. Jamais je n'avais assisté à une bataille, aussi ce tableau me fit-il éprouver les plus vives et douloureuses sensations. Enfin le drapeau tricolore flotte sur les Tuileries, au Louvre, sur les tours de Notre-Dame, à l'Hôtel de ville. Sera-t-il enfin l'arc-en-ciel, le signal de la concorde et de l'union des Français ? tels étaient mes vœux et mes espérances.

Au moment de ces réflexions, mon secrétaire, Mr. Dumas, que je n'avais pas vu depuis deux jours, vint m'annoncer le triomphe des patriotes. Il avait une ceinture de cuir, deux gros pistolets, une carabine, un poignard; ce jeune homme s'était courageusement battu avec les étudiants, aussi a-t-il été décoré de la croix de Juillet. Cette fois elle était une légitime récompense.

CHAPITRE XXX
LA FAMILLE D'ORLÉANS LE 27, 28, 29 ET 30, JUILLET
1830. A NEUILLY.

Le Roi Charles X, en nommant Mr. le duc d'Orléans lieutenant-général du royaume, savait mieux que personne quelles étaient les opinions de son cousin, mais il espérait, en lui accordant cette preuve mensongère de sa confiance, le forcer à le rejoindre avec sa famille, ou au moins le compromettre assez aux yeux des révolutionnaires pour lui retirer toute chance d'accepter ou de prendre une position dans le parti vainqueur.

La famille royale habitait St. Cloud et les princes et princesses de la maison d'Orléans Neuilly, excepté Mr. le duc de Chartres qui était allé visiter son régiment, le premier husards. La garde royale occupait la caserne de Courbevoyé, qui est en face du parc de Neuilly, de l'autre côté de la Seine, et gardait le pont. Les autres régiments se battaient dans

les rues de Paris. Le duc d'Orléans, craignant quelque attentat contre sa personne de la part des hommes puissants encore, et qui avait un grand éloignement pour lui et ses opinions, est allé demeurer *seul* dans l'un des petits pavillons de fantaisie de son parc, dit la *laiterie*, et là, caché à tous les yeux, madame la duchesse et mademoiselle d'Orléans le visitaient secrètement et lui transmettaient les nouvelles de Paris. Le prince pouvait parfaitement entendre le canon et les fusillades qui annonçaient les combats des patriotes contre les troupes royales. Le 28. Juillet un boulet, lancé sans doute avec intention de Courbevoye, vint tomber près du palais, non loin des princesses. Cette circonstance fit penser à Mademoiselle, que dans l'excès de leur mécontentement les royalistes pourraient bien sacrifier Neuilly et s'emparer de vive force de toute la famille, aussi fut-il décidé, que Monseigneur partirait accompagné seulement du fidèle Oudard, pour le Raincy, autre propriété de S. A. R., située au-dessus de Bondy.

Ce voyage à pied, à travers les champs et la campagne, se fit le 29. Juillet, autant que je puis me le rappeler; le prince, était habillé très-simplement et portait un chapeau gris.

avec une cocarde tricolore, faite par Mademoiselle qui, dès le coup de canon tiré de Courbevoie, avait dit à madame la duchesse d'Orléans, fort triste de tout ce qui se passait : „Ma chère amie, de ce moment nous ne pouvons rester avec ces gens-là, ils massacrent le peuple, tirent sur nous, il faut prendre un parti.“ Alors S. A. R., déchirant des étoffes de soie de sa garde-robe, de couleur rouge, blanche et bleue, en fit des cocardes nationales pour tous les gens du palais, et elle les leur distribua elle-même. Dès cet instant, on le conceit, la maison d'Orléans était perdue, si la Royauté eut eu le dessus.

La bonne duchesse Marie-Amélie était dans la plus grande inquiétude sur son fils, le duc de Chartres, absent de Paris, et qui peu de jours avant les fatales ordonnances avait rencontré en voyage Madame la Dauphine dont l'accueil avait été charmant, au point que le jeune prince en fut enchanté, témoigna toute sa reconnaissance, son affection à cette princesse, bien loin de penser aux événements qui allaient pour toujours diviser ces deux illustres familles.

Enfin le duc d'Orléans part avec Oudard de bon matin. Il trouve en chemin un paysan

travaillant à sa culture comme si rien d'extraordinaire se passait à Paris, et lui demande ce qu'il y avait de nouveau. „Ma foi, Monsieur,“ répond cet homme, „on dit que le peuple bat la garde royale, que ces imbécilles de Bourbons sont en fuite, et que la liberté sera encore triomphante!“

„Et le duc d'Orléans,“ ajoute l'interlocuteur inconnu du paysan, „qu'en dit-on?“

„Je crois bien qu'il est avec ses parens, puisqu'il n'a pas paru à son Palais-Royal, celui-là est encore comme les autres, un beau parleur et rien de plus!“

Le prince, peu satisfait de cette réponse, n'en demanda pas davantage au naïf paysan, le salua poliment et continua son chemin avec Oudard, auquel cette franchise du cultivateur n'avait pas fait plus de plaisir qu'à S. A. R.

La bataille de Paris se ralentissait dans la journée, on commençait à voir des deux côtés, que le sang versé en plus grande quantité ne pouvait sauver la royauté restée au château de St. Cloud, attendant dans une sécurité trompeuse le succès des négociations entamées par ses amis, avec les chefs qui avaient osé se mettre à la tête du mouvement. Leur nombre n'était pas aussi considérable qu'on peut

le croire, car je connais des gens décorés de la fameuse croix de Juillet qui n'étaient pas même cachés à Paris; c'était à dix et vingt lieues qu'ils avaient pris des retraites, après avoir signé les uns la protestation des journalistes, les autres laissé, en luyant le danger, une procuration politique à leurs courageux amis, qui risquaient leurs têtes pour le triomphe de cette cause populaire, et ce qui est curieux, et cela est toujours dans les révolutions, c'est, qu'une fois le calme rétabli, ce sont les fuyards, rentrés après le danger, qui se prétendent les sauveurs de la patrie, les héros de la victoire. Je connais un remuant et ambitieux journaliste, décoré de Juillet, dont la fortune personnelle et politique a été des plus brillantes depuis 1830, qui était caché dans une campagne avec un autre homme de lettres, aujourd'hui conseiller d'état, ayant une bonne sinécure et dont les partis font souvent leur drapeau. Il est vrai que cet homme d'Etat, si sage et prudent, lorsque les balles peuvent l'atteindre, possède un grand talent à la tribune et comme écrivain.

Revenons à M. le duc d'Orléans au Raincy. Le prince, qui est le meilleur des maris, le plus tendre père, le frère le plus affectueux,

recevait bien secrètement des nouvelles de Neuilly et du Palais-Royal, mais elles ne pouvaient le tranquilliser sur le sort de sa famille, que de fanatiques conseillers pouvaient faire enlever d'un moment à l'autre, pour avoir ainsi un otage de sa fidélité comme premier prince du sang, et surtout en raison des opinions libérales qu'on lui connaissait. Aussi il envoya le 30. Oudard à Paris avec recommandation de visiter le Palais-Royal et Neuilly et de lui écrire bien exactement tout ce qui se passait. M^r. Oudard avait laissé la veille ses bons camarades Lamy, Guillaume, Lassagne, Basset au Palais-Royal, et il lui tardait autant qu'au prince d'apprendre comment le 29. et la nuit s'étaient passés. Il trouva les patriotes maîtres des postes de la rue St. Honoré, des entrées et corps de gardes du palais et des galeries, et apprit que la garde, les lanciers, les gendarmes, les Suisses et la troupe de ligne après une fidèle résistance avaient évacué Paris et que toute la capitale, les casernes, l'hôtel de ville, le Louvre, les Tuileries étaient au pouvoir du peuple, que partout il respectait les propriétés et se conduisait admirablement. M^r. le duc d'Orléans, quant au Palais-Royal, en était quitte pour des distributions

de quelques centaines de bouteilles de vin de ses caves, mais rien, absolument rien, n'avait été touché, et même aux Tuileries un ou deux voleurs furent tués sur place par les vainqueurs.

Ondard se rendit à Neuilly où il trouva M^{me}. la duchesse et Mademoiselle dans une grande inquiétude, mais LL. AA. RR. se rassurèrent aux bonnes nouvelles de Monseigneur le duc d'Orléans et surtout se réjouirent d'apprendre que le carnage avait cessé. Il fut alors convenu, que le prince reviendrait le lendemain au Palais-Royal à Paris, où tous les membres de la famille le rejoindraient; ne restait donc plus que le retour de M^r. le duc de Chartres pour rendre toute tranquillité à M^{me}. la duchesse d'Orléans, qui, n'importe ce qu'on lui disait pour la rassurer, avait les plus vives craintes sur *ce cher enfant*.

Le duc d'Orléans arrive sans accident du Raincy et prend possession de ses appartements ordinaires. Sa garde se compose des combattants du peuple, sur les chapeaux desquels on lisait 27, 28 et 29 Juillet. Ces braves nommaient leurs chefs; donnaient la consigne; ils recevaient le mot d'ordre et les instructions

de l'hôtel de ville, où une espèce de commission gouvernementale s'était formée.

Le prince, très-populaire, surtout par la confiance qu'il témoignait en venant se mettre au milieu et à la merci *des 27, 28 et 29 Juillet*, visita les postes et s'entretint affectueusement avec eux. Il leur fit distribuer des comestibles et des rafraîchissements, sa bonhomie, ses paroles dignes et libérales, sa cocarde tricolore plurent, et dès ce moment la foule se porta sous ses croisées en criant : „vive le duc d'Orléans! vive la liberté! vive la charte!“ et S. A. R. se montrait gracieusement au grand balcon où sa présence excitait de nouvelles acclamations.

Les barricades interrompant encore la circulation des voitures dans une partie du faubourg du Roule, M^{me}. et M^{lle}. d'Orléans, les jeunes princes et princesses sortent à pied par la dernière porte du parc, qui donne sur le chemin des Thernes, avec Oudard, et voyant passer un omnibus, dit *Caroline*, ils montent tous dedans, sans être reconnus et arrivent ainsi jusqu'à la première barricade du faubourg du Roule.

* On criait „vive la charte“ qui reconnaissait l'inviolabilité du Roi Charles X qu'on détronait, inconséquence révolutionnaire.

Il n'y a pas moyen d'aller plus loin en voiture et cependant le Palais-Royal n'est pas encore près. Mais le tems presse, de nouveaux événements peuvent tout changer, on se décide alors, après avoir remis un Napoléon d'or au conducteur étonné, à donner tout bonnement le bras à Oudard, M^{lle} prend les jeunes princesses, M^{me} la duchesse tient par la main les plus jeunes princes, les plus âgés marchent ensemble, et en franchissant les pavés des barricades, on arrive enfin sans accidents au Palais-Royal où Mr. le duc d'Orléans attendait avec la plus vive impatience. Les embrassements sont touchants, la réunion tant désirée existe enfin.

Madame la duchesse d'Orléans (et j'en ai religieusement conservé l'adresse, écrite de sa main,) m'envoie, comme à l'ordinaire, le 31 Juillet au soir un gros paquet de pétitions qu'elle a, malgré ses importantes préoccupations, trouvé le tems de lire, en écrivant sur la plupart ces simples mais si généreuses paroles : *particulière à secourir, pressée à secourir.*

J'ai entendu des personnes respectables assurer, que bien avant la signature des ordonnances qui devaient exiler de nouveau la branche aînée des Bourbons, Mr. le duc d'Or-

léans comme premier prince du sang avait cru de son devoir, de soumettre humblement au Roi Charles X des observations sur les dangers de ce coup d'état, et qu'il avait même supplié Sa Majesté de renoncer à ce projet et de rester dans les limites de la Charte constitutionnelle. Le vieux Roi répondit avec vivacité et humeur, en lui faisant comprendre, que ses opinions politiques étaient loin des siennes, qu'il avait des ministres responsables, qu'il fallait bien mettre un terme aux menées des *révolutionnaires de tous les rangs*, que d'ailleurs les ordonnances restaient dans les limites de sa puissance royale, que tout était préparé pour déjouer les projets des *séditieux*, qu'il remerciait son cousin de ses avis, mais, qu'ils ne pouvaient en rien changer sa résolution. Je sais même, à n'en pas douter, que, si Charles X avait ordonné au duc d'Orléans le 26. Juillet, jour de la publication des ordonnances, de se rendre avec toute sa famille au palais de St. Cloud, pour concerter ensemble comme de bons parens les mesures à prendre, Monseigneur eût obéi car, dans les familles royales de France, le Roi commande d'une manière absolue à tous les princes du sang qui, dans ce cas, sont moins libres que

le dernier des sujets du royaume. J'en citerai des exemples. L'exécution de cette pensée, si elle eût été dans l'esprit de Charles X, pouvait changer tous les événements, car la famille d'Orléans étant à St. Cloud, partageait sans doute le sort de la branche aînée.

Je dirai franchement qu'il me semble démontré, que Monseigneur le duc d'Orléans n'a pas agi pour renverser ses aînés, ainsi que beaucoup de gens le croient, mais en homme habile il n'a pas oublié les chances qu'offraient à sa famille les idées rétrogrades des Bourbons; qu'il avait huit enfants en bonne santé, dont cinq princes, élevés dans les collèges, et supposés par conséquent au niveau des intelligences et des inspirations de la jeunesse française, ce qui leur assurait d'avance des sympathies; que M^r. le duc de Bordeaux, unique rejeton passant avant eux, légitimement parlant, mais bien après dans l'opinion des masses, était encore bien jeune, et soumis aux maladies de son âge. Tout cela était autant de motifs pour l'engager lui, duc d'Orléans à gagner la popularité, les sympathies, qui s'éloignaient chaque jour davantage des Tuileries. Monseigneur, ainsi qu'on le verra ne s'en tenait pas là; il accueillait tous les hommes politiques des cham-

bres dont le nom réunissait les suffrages des électeurs et des populations indépendantes. — L'enseignement mutuel que protégeait, en opposition des frères ignorantins, la partie libérale de la nation, était adopté et soutenu par le prince, qui fondait de ces écoles dans ses domaines. Les hommes de lettres, les artistes, les réfugiés, la cause des Polonais, des Italiens et des Grecs recevaient ses souscriptions, etc., en sorte que, sans conspirer, S. A. R. avançait d'autant les royales destinées des membres de sa famille, que ses aînés compromettaient les leurs par une conduite et des préférences toutes contraires.

Charles X et ses aveugles conseillers ne pensèrent pas à l'importance politique de grouper autour de lui, pendant les jours d'orage qui allait éclater, la famille royale et tous les princes de la maison d'Orléans. Ils ignoraient sans doute, que depuis long-tems le parti ultramontain, les Polignac, les Peyronnet, les Corbières avaient soulevé contre le trône un éloignement qui changerait en haine, en révolte au premier signal de la presse, cette libérée de la censure, qui avait encore le souvenir de sa captivité et des efforts, mis en usage pour la réduire au silence par la force ou par la

corruption. Le duc d'Orléans, ainsi que j'en ai la conviction, se serait rendu avec les siens aux ordres du chef de la famille, et alors la république ne réunissant qu'un très-petit nombre de partisans, l'absence d'un homme assez influent sur l'opinion générale du pays forçait nécessairement la Révolution de Juillet à capituler et à prendre Henri V pour Roi et le duc d'Orléans pour Régent.

Dans cette nouvelle position des choses les sentiments personnels de Louis Philippe, que je crois bien connaître, autant cependant que cela est possible, lorsqu'il s'agit d'apprécier un prince, lui imposaient l'obligation de remplir loyalement les fonctions de Régent, et sa probité, son honneur le rendait un fidèle et noble gardien de la couronne de France, et il aurait certainement remis le sceptre dans les mains de son royal pupille Henri V, le jour de sa majorité. Je sais que cette combinaison conciliait presque tous les devoirs, les désirs et les exigences de la légitimité, avec celles des progrès des institutions constitutionnelles, et il semble aujourd'hui, que cette Révolution est déjà loin de nous, que ce parti était bien simple, bien facile à prendre. Cependant il ne vint pas à tems au secours des Bourbons

et les frontières étrangères s'ouvrirent encore pour eux.

Comme nous l'avons dit, le Roi Charles X nomma M. le duc d'Orléans lieutenant-général du royaume, mais c'était trop tard pour l'avenir, surtout de son petit-fils, et la Révolution, à laquelle on posait cette digue, ne la craignait plus. Le torrent était trop fort désormais, la dynastie royale et son trône devaient être entraînés et noyés par cette inondation, et se perdre dans un espace lointain.

CHAPITRE XXXI.

OUVERTURE DES PRISONS DE PARIS, 28. JUILLET 1830.

Il n'y a plus de police, de gendarmes dans Paris, les patriotes se battent courageusement sur tous les points, les directeurs des prisons ne savent de qui recevoir des ordres, les détenus s'agitent aux nouvelles de la révolte générale du peuple, leurs amis et parens viennent leur annoncer le désordre qui règne dans toutes les administrations, que les gendarmes sont cachés en bourgeois, les gens de la police et le préfet Mangin en fuite; alors les têtes des prisonniers se montent, ils crient par leurs croisées, qu'on leur donne la liberté pour aller se battre. Ils inspirent de la compassion au dehors, de la crainte en dedans, les gardiens ne sachant quel parti prendre et livrés à leurs seules forces, incertains d'être soutenus par les gens armés, ne font pas résistance, et tous les détenus de Paris obtiennent leur libération sans recourir à la violence.

Cette nombreuse et si dangereuse population sort de ses cages comme des nichées d'oiseaux, chacun se dirige sans entraves où il veut, et la plus grande partie se rend sur les points où le combat est acharné et périlleux. A l'attaque du pont d'Arcole, du Louvre, de l'hôtel de ville, de la caserne Babylone se trouvent de ces malheureux, plusieurs sont tués ou blessés, leur courage se confond avec celui des honnêtes gens, ils demandent à boire et à manger lorsque le besoin les presse, mais semblent vouloir racheter par une louable conduite leurs antécédents, et pas un vol n'est commis par eux pendant ces trois grandes journées de carnage et de désordre. On en trouve quelques-uns si heureux d'être libres, qu'ils entrent le soir après le combat dans des cabarets (seules boutiques qui ne ferment jamais) pour souper tranquillement avec leurs camarades de la bataille, et là sans jactance, sans hypocrisie ils ne peuvent s'empêcher de conter leur fâcheuse position en ajoutant : „n'ayez pas peur, allez, ce n'est pas dans un moment où il y a déjà tant de malheurs, que nous voudrions nous mal conduire, ce serait une indigne lâcheté, puisque la police et les gendarmes ne sont plus là pour nous faire la chasse.“ „Tiens,“

dit un autre, „tu as bien raison, et puis nous rachetons bien nos fautes en servant la cause du peuple, et n'importe ceux qui seront les maîtres des patriotes, ils auront égard à notre conduite, c'est bien mieux de mériter sa grâce dans de semblables moments, que de se sauver en faisant les bandits, ça nous mettrait encore plus dans la peine et voilà tout, et si on nous tue, au moins ce sera honorablement et sans le bourreau!“

Ce qui est extraordinaire dans la Révolution de Juillet, et j'en citerais mille exemples, c'est de voir la populace, les filles de mauvaise vie, les voleurs, les assassins et il y en avait de bien coupables parmi ceux échappés des prisons, se mêler avec courage aux combattants et oublier, que travailler au rétablissement de l'ordre et d'une autorité régulière, c'est pour la plupart se forger des chaînes et rentrer dans l'esclavage des prisons. Ainsi, pendant près d'une semaine, il n'y avait à Paris ni force militaire, ni administration, ni police pour empêcher les forfaits, le pillage, et après le calme, il est reconnu, que pas un vol n'a été commis, pas un crime n'a été consommé.

Je m'explique bien cette circonstance par-

ceque, ainsi que je l'ai dit dans mon *Voyage en Prusse*, publié en Février dernier à Berlin, il faut, pour corriger les criminels, tâcher de remplacer leurs mauvaises passions par des idées, des inspirations énergiques qui deviennent à leur tour des passions, succédant à celles que l'on veut détruire. Aux journées de Juillet les prisonniers évadés tenaient à honneur de se distinguer, de montrer qu'ils avaient comme d'autres l'amour de la patrie dans le coeur, ils espéraient faire oublier leurs crimes, mériter l'indulgence de la justice, s'ils étaient envoyés devant elle; condamnés, leurs espérances s'élevaient vers la clémence du nouveau chef de l'Etat, ou du gouvernement qui remplacerait les Bourbons. Tous ces calculs, la vue des combats, des morts et des blessés, le triomphe du drapeau tricolore qui pour les masses était un symbole de victoire durable, toutes ces réflexions seront venues à l'aide des dispositions de ces pauvres gens, et la débauche, la perversité, le mal enfin ont été bannis par les vives préoccupations des trois jours.

L'ordre et le calme se rétablissent, le sang cesse heureusement de couler, un pouvoir s'organise, le duc d'Orléans est sur les marches du trône, où le conduisent les événements au-

tant que sa popularité et ses patriotiques antécédents. La garde nationale s'organise, la troupe de ligne, restée l'amie du peuple, reprend ses postes, un préfet de police entre en fonction, M^r. de la Borde s'installe à l'hôtel de ville comme préfet de la Seine, on crée une garde municipale, les chambres s'assemblent, on repave les rues et rétablit les réverbères, en un mot, la machine gouvernementale est remise en mouvement, elle fonctionne. L'heure du repos et de la régularité a sonné!

Alors ne croyez pas que les prisonniers évadés, ou du moins mis en liberté, vont troubler cet ordre, ce repos, ce calme; pas du tout, ils se représentent *tous* à leurs geôliers étonnés, comme chaque soir les laborieux ouvriers, après le travail, rentrent dans leurs hôtels-garnis, pas un ne manque à l'appel, excepté *les tués et un Anglais, accusé de bigamie*, qui aura fort sagement regagné sa patrie, lui qui n'avait rien à démêler avec les vainqueurs ou les vaincus de la Révolution de 1830. Voilà une vérité consolante, un trait qui répond à ceux qui ne veulent pas croire au retour possible des prisonniers. Je le demande aux hommes de bonne foi de toutes les conditions, ai-je tort de plaider la cause con-

traire? suis-je fondé dans l'espérance du retour au bien de ces malheureux?

Si leur emprisonnement eût été la sombre et triste cellule, le désespoir et la solitude, l'abandon et la persécution de tous les hommes, la haine et le mépris de la société, ce déplorable et dégradant passé condamnant à jamais le présent et l'avenir, cet anathème irrévocable et que ne peut fléchir le repentir et l'envie de mieux faire, cette malédiction qui semble même défendre de s'adresser à Dieu puisque la miséricorde, la clémence, vertu de sa bonté sont bannies de ce tombeau, ah! alors, je ne dis pas qu'ils eussent eu le courage de reprendre leurs fers, de se présenter à leurs impitoyables bourreaux, et peut-être dans une position aussi désespérée de nouveaux crimes, entraînant la peine de mort, seraient-ils venus effrayer et désoler la capitale.

On devine avec quel empressement j'ai visité les prisons après ces événements; et quel plaisir j'éprouvai à dire à ces prisonniers, dont plusieurs étaient blessés et avaient perdu un membre à la bataille populaire, combien leur conduite méritait d'éloges et combien aussi je saurais la faire valoir auprès du nouveau Roi! Mon émotion était vive, des larmes de joie

et de reconnaissance brillaient dans les yeux de ces malheureux, leurs regards étaient autant d'actions de grâces dont j'étais aussi heureux qu'eux-mêmes, mon esprit était fier d'avoir depuis si long-tems compris, qu'il y avait encore chez ces hommes vicieux une corde vibrante et sonore, dont on pouvait tirer des sons harmonieux pour les admettre plus tard au grand concert de la famille humaine.

La première fois que j'eus l'honneur d'entretenir la Reine de cette circonstance, elle en fut aussi attendrie qu'étonnée. „Comment, Mr. Appert,“ me disait Sa Majesté, „ces pauvres gens se sont conduits ainsi et, ce qui est plus extraordinaire, sont revenus aux prisons, vraiment, c'est la providence qui veillait sur nous et sur eux, car ces hommes en liberté pouvaient mettre le feu, piller, assassiner, voler, et au contraire ils ont risqué leur vie pour rétablir l'ordre. Je veux apprendre cela au Roi, il faut les récompenser, pensez à ce qu'il serait possible de faire, et n'oubliez pas de m'en reparler, en attendant, donnez leur de ma part, ou à leurs familles, les secours que vous jugerez utiles, je vous en prie!“

M^{me}. Adélaïde, que je vis peu d'instants après cette audience de S. M., apprit comme

elle ce fait avec la plus grande surprise, et me dit en riant : „Décidément, mon cher Appert, vous finirez par prouver que les honnêtes gens sont dans vos prisons, mais sérieusement c'est admirable, j'en parlerai à mon frère, nous ferons quelque chose pour eux, certainement.“ On verra que le Roi Louis-Philippe a été aussi empressé que la bonne Reine et que Madame, pour accomplir cette oeuvre de bienfaisance et de haute moralité.

CHAPITRE XXXII.

LE DUC D'ORLÉANS A L'HÔTEL DE VILLE.

(1830.)

Le Palais-Royal depuis quelques jours est encombré de toute part; les cours, le jardin, les vestibules et les appartements de Monseigneur le lieutenant-général du royaume contiennent une foule de personnes de toutes les conditions, qui viennent lire les journaux, apprendre ou apporter les nouvelles; les barricades existent encore dans Paris, les hommes politiques des divers partis ne savent à quel drapeau se rallier, à quelle puissance se soumettre; les ambitieux, et il y en a beaucoup, sont déjà dans les antichambres du prince, que la fortune paraît favoriser. Les braves du 27, 28 et 29. Juillet gardent fidèlement les portes d'entrée des appartements de S. A. R., et les suisses ou portiers, qui ont quitté leur belle livrée rouge et le noir si ancien de leurs fonctions, laissent passer pour monter au premier les personnes qu'ils reconnaissent pour les ha-

bitués du palais, des députés, des généraux etc., qui venaient quelque fois faire leur cour au prince. J'étais depuis le matin chez madame la duchesse d'Orléans, pour pouvoir constamment me mettre à sa disposition ou aux ordres de Mademoiselle. Oudard, le bon chevalier de Braval, Lamy, MM^{rs}. de Rumigny, Atthalin, Dumas etc. allaient et venaient continuellement et j'apprenais de moment en moment des nouvelles sur ce qui se passait auprès de Charles X et à l'hôtel de ville, où la commission gouvernementale était en permanence sous la présidence du général Lafayette.

Vers une heure, je crois, une foule nouvelle entra dans la cour du palais, ayant au milieu d'elle une chaise à porteur, de laquelle je vis descendre Benjamin Constant. Je reconnus dans le groupe qui l'entourait, à part la multitude des jeunes gens des écoles, MM^{rs}. Casimir Périer, Dupin aîné, Dupont de l'Eure, Odilon Barrot, Laffitte etc. de la chambre des députés; ils furent introduits aussitôt chez Monseigneur, et une demi-heure après environ, S. A. R. entra avec tous ces messieurs dans le salon des aides-de-camp, habillé en général de la garde nationale, portant le grand cordon rouge de la Légion d'honneur, qui désormais

succédait à celui de St. Louis. Les figures et les conversations étaient animées, Monseigneur paraissait hésiter à sortir, la duchesse, Mademoiselle d'Orléans et les ducs de Chartres et de Nemours venaient d'entrer, et je vis dans leurs physionomies une vive inquiétude. Enfin on vint apporter des détails sur ce qui se passait à l'hôtel de ville. Alors la gravité de ces nouvelles fit dire à Monseigneur avec vivacité : „Allons, messieurs, partons!“

On accueillit avec joie cette détermination. S. A. R. descendit par le grand escalier, où des cris de „vive Monseigneur le duc d'Orléans!“ commencèrent et se continuèrent de la part de la foule immense, qui entourait le palais, toutes les entrées et la rue St. Honoré. Le cheval du prince attendait sous le vestibule, mais si étroitement serré par la foule, qu'il fut bien difficile à S. A. R. de le monter. MM^{es}. les ducs de Chartres et de Nemours montèrent aussi à cheval, ainsi que les aides-de-camp, pour ne pas quitter Louis-Philippe. Arrivé dans la première cour et dans la rue St. Honoré, le peuple l'enleva, pour ainsi dire, avec son cheval, et il se trouva *seul* en avant, porté par une masse de braves patriotes. Les barricades, la foule compacte rendaient le chemin

si difficile à franchir, que la famille royale, venue sur la terrasse (où je me trouvais déjà), qui couvre les trois grandes entrées du Palais-Royal sur la rue St. Honoré, eut les plus vives craintes pour Monseigneur, car en éloignant même l'idée de toute tentative contre sa personne, sa position était fort dangereuse, le pauvre cheval ne pouvant mettre une jambe devant l'autre, étouffant et n'ayant nullement l'usage de ses forces. On prenait ses brides, on embrassait les mains du duc, qui saluait constamment, la tête entièrement découverte; toutes les croisées remplies de spectateurs faisaient retentir les plus frénétiques acclamations.

Les princes et les aides-de-camp, ne pouvant rejoindre Monseigneur, étaient sans doute dans la plus sérieuse inquiétude de tout ce que faisait craindre une aussi vive et bruyante tendresse, mais rien désormais n'est capable d'arrêter le cours de ce voyage périlleux. Il faut aller ainsi de toute nécessité à l'hôtel de ville. Enfin là encore les difficultés devaient s'augmenter. Une foule considérable occupait la place, elle voulait bien livrer passage à S. A. R., accueilli par des cris, mille fois répétés, de „Vive Monseigneur le duc d'Orléans!“ mais elle ne se souciait pas de s'éloigner de la scène

pour faire place à la multitude qui venait du Palais-Royal; alors là encore, Monseigneur eut une nouvelle secousse à supporter, et fut contraint de se laisser enlever une seconde fois avec son cheval qui était en fâche et ne pouvait plus se tenir, pour parvenir à l'entrée de l'hôtel de ville. Enfin ce trajet se franchit sans accident, le prince mit pied à terre et monta les marches du perron extérieur; la garde du poste lui rendit les honneurs dus à son rang, en criant avec les milliers d'assistants: „Vive le duc d'Orléans, vive la liberté, vive le général Lafayette, vive la charte!“ Ces acclamations annoncèrent l'arrivée du lieutenant-général du royaume à la commission qui siégeait depuis plusieurs jours en permanence. La présence de S. A. R. dérangeait bien des calculs, détruisait de secrètes espérances, et devenait surtout très-désagréable à certains membres présents.

Pendant cette incertitude le général Lafayette, toujours d'une excessive et distinguée politesse, vint avec plusieurs membres de la commission recevoir S. A. R. au premier vestibule, près le grand escalier. Cette division de membres qui voulaient la république, et de ceux qui penchaient pour l'élection d'un Roi

constitutionnel avec une nouvelle charte et des garanties stipulées d'avance, donnait déjà un grand avantage au duc d'Orléans. M^r de Lafayette, qui n'avait jamais eu d'autre ambition que le bonheur de la patrie, d'un âge déjà avancé, était cependant la seule personne, à laquelle on pouvait confier la présidence d'une république; mais la pureté de ses sentiments patriotiques, son honnêteté politique, le faisaient pencher pour confier les nouvelles destinées de la France au prince, qui seul de la famille des Bourbons avait fait élever ses fils avec ceux des citoyens, dont la bienveillance, l'affection même pour tous les hommes éminents de l'opposition, étaient des gages de sa conduite à venir. Ces considérations, jointes à l'influence de ses opinions avancées et libérales présentaient à M^r de Lafayette une heureuse chance pour assurer le bonheur et la liberté de la France. Cette disposition de l'esprit du président du gouvernement provisoire de l'hôtel de ville, la présence du prince, ses nobles explications, l'entraînement de ses paroles qui ne dataient pas, il faut le reconnaître, du moment, l'opinion de plusieurs membres, toute favorable à Son Altesse Royale, les difficultés extérieures que son élévation à la couronne levait, les sympathies vérita-

bles de la Nation pour lui, les cinq princes ses fils, assurant en cas de mort l'hérédité royale, les vertus privées de toute la famille, sa grande fortune, les intérêts puissants qui l'unissaient à la Révolution de Juillet, en le séparant pour toujours de ces aînés, le besoin pour le repos général du pays, son commerce, ses finances, son armée, de rétablir de suite un gouvernement définitif, que reconnaissent franchement et librement les chambres, où monsieur le duc d'Orléans avait de nombreux partisans, furent les sages considérations, qui firent pencher la balance pour le succès de cette combinaison, et dès ce moment le général Lafayette, convaincu qu'il faisait un acte de bon citoyen, se montra au balcon de l'hôtel de ville avec M^r. le lieutenant-général; ils s'embrassèrent avec tendresse, et les acclamations sanctionnèrent cet accord, mettant d'ailleurs un terme au provisoire et à toutes les inquiétudes. C'est alors, assure-t-on, que le général Lafayette, profondément heureux et ému de cette solution, dit au peuple en montrant le prince: „*Mes amis, voici la meilleure des républiques!*“ mot, qui plus tard a pourtant été désavoué par le général. Avant cette scène touchante, on avait remis pour le lire, séance tenante, à Monseigneur,

un résumé des opinions de la commission de l'hôtel de ville, dans lequel les changements principaux, que désirait la commission pour la nouvelle constitution, les fonctionnaires, la presse étaient stipulés, et après en avoir pris rapidement connaissance, S. A. R. répondit: „Tout ceci est raisonnable, je partage ces désirs, et si la Nation me confiait l'honneur de la gouverner, je ne manquerais pas d'introduire légalement ces réformes,“ c'est ce qui fut appelé plus tard le fameux *programme de l'hôtel de ville*. Après cette réponse de Monseigneur le soi-disant général Dubourg, qui penchait fortement pour l'établissement d'une république, se permit de dire à S. A. R.: „Mais qui nous assure, que vous serez fidèle à votre parole, quelle garantie nous offrez-vous?“ Alors le prince avec une noble fierté et une voix énergique lui dit: „Qui vous donne le droit, Monsieur, de douter de ma parole? oubliez-vous que j'étais avant vous dans les rangs des défenseurs de l'indépendance de la France, que j'ai porté avant vous fidèlement cette cocarde nationale, que toutes les actions de ma vie sont une forte garantie de mes sentiments pour la gloire et la liberté de la patrie, ne savez-vous pas quelle a été ma conduite à l'étranger et

depuis mon retour, comment j'ai fait élever mes fils," et, en posant avec émotion la main sur son cœur, il ajouta : "Monsieur, sachez qu'il bat dans cette poitrine un cœur patriote et de bon citoyen!"

L'inconvénance de la sortie du général Dubourg, la belle et franche réponse du prince mirent toute la commission de son côté et c'est alors qu'il parut avec le général Lafayette au balcon, et que cette partie fut gagnée pour la dynastie d'Orléans, et pour la France, que la République certainement conduisait à de nouvelles catastrophes, à de sanglantes révolutions, et peut-être à une guerre générale avec les nations étrangères.

Monseigneur revint au Palais-Royal avec le même cortège, suivi des mêmes acclamations, il était très-fatigué, embrassa sa femme et sa soeur, ses enfants bien heureux de le revoir, et ils se retirèrent tous ensemble chez Madame la duchesse d'Orléans.

La chambre des députés approuva avec empressement ce qui avait été fait dans cette mémorable journée, et le duc d'Orléans fut proclamé Roi des Français, sous le nom de Louis Philippe I. La chambre des pairs, restée jusqu'ici dans le silence et la crainte, prit

la courageuse résolution, tous les dangers passés, de proclamer aussi cette nouvelle royauté, et le 9. Août le Roi se rendit à la chambre des députés au palais Bourbon, pour prêter serment à la charte *qui sera désormais une vérité*.

Ce jour mémorable fut l'occasion de nombreuses visites au Palais-Royal que je ne quittai pas, désirant jouir de ce spectacle, où j'allais voir sur la scène tous les acteurs illustres, venant solliciter leur réengagement sous la nouvelle direction, en promettant d'apprendre et de jouer pour le mieux les rôles des pièces, dont la Révolution de Juillet était l'auteur. Tous les degrés des opinions de la veille se trouvaient réunis dans les antichambres, où se faisaient remarquer MM^{rs}. Lafayette, Laffitte, Guizot, duc de Choiseul, Thiers, Benjamin Constant, Dupont (de l'Eure), Villemain, duc de Broglie, et la plupart des pairs de France et députés que le succès compte toujours sous ses drapeaux.

Les aides-de-camp, les dames d'honneur, les secrétaires des commandements de la maison royale, les valets de chambre, les suisses, les portiers étaient dans une ivresse qu'on pouvait traduire ainsi: „nous allons voir aug-

menter les avantages de nos places comme la grandeur de nos princes, une liste civile sera sans doute accordée et nous ne serons pas les derniers à sentir la chaleur des rayons bien-faisants de la fortune." Pendant ces joies bien naturelles les serviteurs de l'ancienne royauté gémissaient des événements qui détruisaient toute leur existence et renversaient les prévisions d'avenir auxquelles, hélas ! ils ne pouvaient plus demander un soutien pour leur vieillesse. Plusieurs vinrent me trouver, connaissant mes rapports avec le Dauphin et ma position auprès de la Reine et de M^{re} Adélaïde, pour que j'intervinsse en leur faveur. Parmi ces personnes était l'un des chefs du secrétariat du Dauphin, pour lequel M^r. Edmond Blanc me visita et m'écrivit plusieurs fois. On eut le bon esprit de replacer cet estimable fonctionnaire.

Les prétentions d'un grand nombre des employés de la maison d'Orléans, surtout des moins capables, étaient vraiment bien ridicules, et je pourrais nommer un pauvre copiste, ayant dix-huit cents francs de traitement, et qui me disait déjà le 10. Août, „Monsieur Appert, tâchez donc que M^{re}. de Broval et Oudard me

rendent enfin justice; il y a long-tems qu'on aurait dû *me mettre* à trois mille francs.

Les cuisiniers basaient leurs nouvelles prétentions aux augmentations sur celles des réceptions aux dîners du Palais-Royal, les suisses sur le nombre de fois qu'ils auraient désormais à ouvrir les portes, les garçons de bureaux sur l'immense quantité de solliciteurs à introduire pour les audiences, et sur l'accroissement énorme des lettres à cacheter, à recevoir et à porter aux chefs des divisions. Faire d'un prince un Roi, c'est créer une foule d'ambitions, de désirs; chaque employé de la maison de S. A. R. croit avoir le droit d'avancer comme elle, et les médiocrités surtout veulent profiter de cet heureux événement, pour obtenir dans ces moments de confusion ce que raisonnablement on leur refuserait, lorsque la marche des affaires aurait repris son cours régulier.

Les salons du palais, les appartements particuliers du Roi, de la Reine, des princes et princesses, quoiqu'immenses, sont continuellement peuplé des célébrités contemporaines, et il est curieux d'examiner toutes ces physionomies et regards empressés, gracieux, s'épanouissant à l'approche des membres de la famille royale, et même des hauts fonctionnaires de

la maison d'Orléans. Pour ma part, pauvre et obscur habitué visiteur de LL. MM. et de LL. AA. RR. je suis embarrassé des avances dont des grands seigneurs courtisans me comblent, hypocritement sans doute, et je ne puis entendre sans dégoût les plates et sottes adulations prodiguées déjà au nouveau pouvoir, et cela dans des termes si bas, qu'en vérité je doute de cette triste et honteuse impudeur. Les gens dont le dévouement à la branche aînée est connu, s'efforcent de la blâmer, de l'attaquer avec plus de violence que les républicains eux-mêmes, comme pour donner des gages de leur amour au nouvel ordre de choses, et mon cœur s'indigne d'une ingratitude aussi effrontée, qu'elle est coupable envers des princes qui perdent en même tems le trône, leur dynastie, et le bonheur de vivre sur le sol de la patrie.

Nous verrons ces soi-disant grands, ces orgueilleux hommes titrés, se prostituer après 1830 comme avant, et pour eux-seuls le tems qui détruit tout respectera la continuité de leurs sentiments, emblèmes d'une marchandise trompeuse, que peut toujours acheter celui qui est le maître, et possède la puissance.

CHAPITRE XXXIII.

ARRESTATIONS DES DUCS DE CHARTRES ET DE CHOISEUL
A LA BARRIÈRE, AVANT LA VISITE DU DUC D'ORLÉANS
A L'HÔTEL DE VILLE.

(1830.)

M^r. le duc de Chartres ayant enfin reçu le courrier qui lui portait une lettre de son père, et connaissant les nouvelles de Paris, quitta de suite son régiment dont il était très-aimé, en refusant l'offre qu'il lui faisait de le suivre jusqu'à Paris, mais en l'assurant que, si les événements l'exigeaient, certainement il l'appellerait près de sa personne, comptant sur son dévouement et son affection.

Arrivé à Ville-Juif, les patriotes qui étaient en armes, arrêterent le jeune prince qui fut conduit chez le maire, et ce pauvre magistrat, dans la crainte de se compromettre vis à vis de ses administrés, ne voulut pas prendre sous sa responsabilité d'autoriser Monseigneur à con-

tinuer sa route vers la capitale. Il proposa donc de garder S. A. R. chez lui, et d'envoyer un courrier à l'hôtel de ville pour demander des instructions. Le prince accepta de bonne grâce cet arrangement, et deux heures après le courrier revenait, apportant l'ordre de laisser libre Monsieur le duc de Chartres, qui salua très-poliment le maire, la garde nationale de Ville-Juif et se rendit bien vite auprès de son père et de sa bonne mère, qui l'attendaient avec une vive impatience.

Le duc de Choiseul, (à son château de Houécourt dans les Vosges) apprenant la Révolution de Paris, demanda des chevaux de poste et prit la route de la capitale, mais, arrivé à la barrière, il fut arrêté aussi comme le duc de Chartres. Il ne dit pas d'abord son nom et demanda, qui était à la tête du gouvernement provisoire. Alors l'employé fut chercher une proclamation, datée de l'hôtel de ville, où le duc ne fut pas peu surpris de trouver son nom. „Messieurs, dit-il, „je suis pair de France et bon patriote, mais si vous en doutez, donnez-moi un garde dans ma voiture, nous nous rendrons auprès de la commission à l'hôtel de ville, ceux qui la composent sont de mes amis et votre responsabilité sera couverte.“

La franchise de cette explication, la bonhomie du duc, sa politesse séduisirent le chef du poste, et on permit à M^r. de Choiseul d'entrer dans Paris. Il se rendit de suite à son hôtel, rue Joubert.

Tant que le danger et même la peine de mort pouvaient atteindre les membres de la commission de l'hôtel de ville, si les Bourbons eussent eu le dessus, le noble duc ne fit aucune réclamation au sujet de sa signature, placée sans son aveu au bas de la proclamation, mais une fois le triomphe de la liberté certain, lorsqu'il y avait seulement de l'honneur à recueillir de ce concours patriotique et courageux, il écrivit une lettre dans les journaux, pleine de dignité, pour déclarer, qu'absent de Paris lors de la formation périlleuse de la commission, il ne pouvait usurper une part de la belle conduite des signataires, et regrettait de n'avoir pas participé à cet acte de bons citoyens auquel il était étranger, remerciant en même tems ses amis politiques, d'avoir assez bien jugé de lui pour compter, qu'il ne déclinerait pas, en cas de malheur, les conséquences de sa signature, apposée par eux de confiance malgré son éloignement de Paris. Ce trait

honorable" seul peut donner une idée des sentiments si élevés de Monsieur le duc de Choiseul. Nous aurons à revenir sur cette circonstance, en parlant de l'ouvrage de M. L. Blanc.

CHAPITRE XXXIV.

LE GÉNÉRAL DUMOURIEZ, MADAME DE GENLIS, ROUGET
DE L'ISLE, PENSIONNÉS PAR LOUIS-PHILIPPE.

Le duc d'Orléans, comme on le sait, fut aide-de-camp du général Dumouriez, lorsqu'il commandait en chef un corps de l'armée française. Nous ne nous permettrons pas de juger des événements sur lesquels tant d'opinions diverses ont été écrites et publiées; nous ne parlerons des relations du duc d'Orléans avec le général Dumouriez que depuis la rentrée de Monseigneur en France. Pendant son séjour en Angleterre le prince était fort lié avec les ducs, fils du Roi Georges III, dont l'un devint Georges IV, l'autre Roi de Hanovre, l'autre père de la Reine actuelle de la Grande-Bretagne. Les plus jeunes frères sont aujourd'hui princes du sang, oncles de Victoria. Le duc d'Orléans était très-estimé en Angleterre, et particulièrement lié avec ces princes et toutes les notabilités parlementaires de ce

pays, qui lui connaissaient les éminentes qualités que l'Europe, depuis qu'il est Roi des Français, se plaît aussi à retrouver dans sa politique et son gouvernement. Le premier soin de Mr. le duc d'Orléans fut de faire à son ancien et vieux général une pension de six mille francs par an, et je sais même que, si elle ne suffisait pas toujours, S. A. R. se donnait la satisfaction d'y ajouter un noble supplément. Le vieux général se montrait affectueux et reconnaissant, et entretenait avec honneur une correspondance suivie avec le royal compagnon de son exil, que des circonstances aussi extraordinaires qu'imprévues approchaient si près du trône de France. Le duc d'Orléans aimait sincèrement Dumouriez et ne paraissait pas douter de sa fidélité constante à la France, lorsqu'il en fut l'aide-de-camp. Cependant les rapports constants du général, pendant son séjour en Angleterre, avec nos ennemis, les conseils qu'il leur donnait pour les plans des batailles, la bienveillance que lui témoignait l'Empereur Alexandre et d'autres souverains étrangers, les intimes liaisons qu'il entretenait avec les hommes puissants, qui avant tout voulaient renverser l'Empereur Napoléon et nous réduire ensuite à l'esclavage, au moins au second

rang des nations, sont des faits historiques qu'on ne peut raisonnablement pas nier.

Je connais ces détails par les fréquentes discussions dont j'ai été bien des fois témoin chez moi, chez Oudard ou chez notre ami le professeur de philosophie Valette, entre M^r. Ledieu, ancien et dernier secrétaire de Dumouriez, qui le défendait, et les personnes les plus honorables qui l'attaquaient avec vivacité et conviction. Les preuves, suivant ces derniers, étaient du domaine de l'histoire et irrécusables; à entendre M^r. Ledieu, le général n'avait pas cessé de rester bon et loyal Français. Nous ne pouvons décider sans appel cette cause, mais c'est toujours un grand malheur pour la réputation d'un militaire aussi haut placé que Dumouriez, de faire même naître un soupçon, car rester à l'étranger pour trahir sa patrie, et livrer ses secrets de défense ou d'attaque, est le plus grand crime que puisse commettre un citoyen.

Le général vivait à la campagne avec la famille St. Martin, et c'est à sa mort que M^r. Ledieu, son secrétaire intime, fut adressé par une lettre pressante au bon chevalier de Broval, qui l'accueillit avec empressement et le présenta à Monseigneur. M^r. Ledieu qui écrivait

avec facilité, paraissait dévoué corps et âme à Mr. le duc d'Orléans et à sa famille, M^{rs}. de Broval et Oudard lui témoignaient une grande affection. La justification de Dumouriez qu'il venait de publier à Paris, et dont on faisait un grand éloge, avait été présentée à S. A. R. dont l'approbation entière donnait de belles espérances à l'auteur, qui reçut même pendant quelques tems une pension de quinze cents francs. Puis tout à coup le vent de la faveur du Palais-Royal changea, la Révolution de Juillet qui donnait à l'anguste ami de Dumouriez la couronne, et à plus forte raison la facilité de caser convenablement Mr. Ledieu, ne fit qu'augmenter sa disgrâce et retrancher la pension. MM^{rs}. de Broval et Oudard cessèrent toute relation avec Mr. Ledieu, qui se jeta alors au milieu des partis et des émeutes. On l'emprisonna, et depuis je ne sais ce qu'est devenu Mr. Ledieu, qui avait peut-être des opinions exagérées, mais dont le talent sagement employé et encouragé pouvait, étant dirigé avec amitié, rendre des services à la cause nationale qui est aussi celle de la famille régnante.

Madame de Genlis, connue par toutes ses publications, avait fait l'éducation de Mr. le duc et de Mademoiselle d'Orléans et à ce titre

recevait une bonne pension que M^r. Lamy, secrétaire de S. A. R. lui payait régulièrement chez elle, rue du faubourg du Roule. Les princes, ses élèves, la comblaient des plus délicates attentions, ce qui ne l'a pas empêché d'écrire contre eux dans un livre qui fit alors grande sensation, en raison de sa qualité d'ancienne gouvernante des enfans du premier prince du sang, mort sur l'échafaud en 1793.

La reconnaissance, il paraît, est une vertu bien rare, surtout à la cour, car je n'ai jamais eu l'occasion de la rencontrer même discrète et humble, ne serait-ce pas aussi pour cela, qu'elle n'est pas plus commune de la part des grands, qu'on oblige? Dans ce cas, qui aurait plus le droit de se plaindre, du petit qui est secouru et qui l'oublie, du puissant qui est servi plus que fidèlement et qui ne s'en souvient jamais!... ni l'un ni l'autre ne sont à prendre pour exemple!

L'auteur de la fameuse Marseillaise, Rouget de l'Isle, vivait à Paris très-retiré et peu heureux; lorsqu'elle fut de nouveau le chant de la patrie, et Louis-Philippe, qui en était salué tous les soirs sous ses croisées, dans les revues, à son entrée dans les fêtes patriotiques, pensant qu'il était digne de lui, de témoigner sa

bienveillance à l'auteur, lui accorda une pension viagère de quinze cents francs sur sa cassette. Depuis cet acte de générosité on ne chante plus la Marseillaise; la police même dans certaines circonstances veut *empoigner* ceux qui oublient, qu'on est en 1846. Il me semble, que dans ce cas la police est inconséquente, elle eût dû attaquer le caissier de la liste civile, lorsqu'on payait chaque mois la pension d'encouragement et d'approbation à M^r. Rouget de l'Isle. Voilà un exemple de l'absurdité et du faux zèle de certains fonctionnaires, qui blâment aujourd'hui ce qu'ils trouvaient bon hier; et je dirai à cette occasion, que rien n'est plus gauche et plus nuisible en même tems, que ces changements d'opinion que rien ne justifie. Ils ne peuvent servir le gouvernement, et les partis y trouvent de nouvelles armes pour le combattre avec toutes les apparences de la raison et du bon droit. Pour un gouvernement sage, éclairé, habile, chaque jour doit amener un progrès social ou détruire un abus, mais jamais il n'est prudent et utile de proscrire ou de condamner les principes, qui la veille formaient la base de ses convictions, de ses enseignements. Sans cela l'esprit public devient soupçonneux, exigeant, envers

lui, il perd à l'instant même sa plus grande influence morale dans le pays, et ses ennemis héritent du résultat de cette maladresse, pour ne pas dire de la coupable versatilité de sa politique et de ses doctrines.

CHAPITRE XXXV.

GRANDE REVUE DE LA GARDE NATIONALE AU CHAMP DE MARS.

(1830.)

Le nouveau Roi désirait se trouver au milieu de la garde nationale Parisienne dont il venait de recevoir des vifs témoignages d'affection. Le général Lafayette, son commandant supérieur, souhaitait aussi présenter la milice citoyenne au chef actuel de l'Etat. Les républicains seuls voyaient avec mécontentement cette revue et surtout la déférence respectueuse de M. de Lafayette.

J'avais l'honneur alors d'être lieutenant-secrétaire au conseil de discipline du deuxième bataillon de la dixième légion de la garde nationale, ce qui me permettait, comme officier d'Etat-Major, de visiter les autres légions en attendant l'arrivée du Roi et de la famille royale. Il est impossible de donner une idée de la belle tenue de cette garde citoyenne. Officiers, sous-officiers et soldats, tous avaient

rivalisé pour la perfection, la propreté, le brillant des uniformes et des armes. Chaque légion, se piquant d'amour propre, avait habillé à neuf sa musique, et le plus simple artisan comme le plus riche banquier avait la meilleure tenue, un uniforme soigné et de beau drap.

C'était la première fois, depuis son avènement au trône, que Louis-Philippe se trouvait au milieu de toute la garde nationale, je dis toute, car jamais elle n'avait été aussi nombreuse sous les armes.

Le Roi portait le même uniforme que le général Lafayette. La Reine, Madame Adélaïde et les jeunes princes et princesses étaient sur un amphithéâtre construit pour ce jour-là devant l'école militaire. Les ducs d'Orléans et de Nemours suivaient S. M. au milieu d'un nombreux Etat-Major.

La bonne physionomie du Roi, les gracieuses paroles qu'il adresse en passant dans tous les rangs de la garde nationale, les espérances que toute la France conçoit comme elle sur les nouvelles destinées du pays, la présence de la Reine et de ses huit enfants si bien élevés, de Madame, dont les sentiments sont connus de tous, la bonne harmonie qui règne entre cette dynastie et les plus influents chefs

de l'opposition, l'attachement cordial que témoigne Louis-Philippe au général Lafayette, à MM^{rs}. Laffitte, Benjamin Constant, Odilon Barrot, de Schonen, le duc de Choiseul, Dupont (de l'Eure), Casimir Périer, de la Borde, etc. etc. excite au plus haut degré l'enthousiasme qui éclate de tous les côtés à la fois, de la part de plus d'un million de citoyens, gardes nationaux ou spectateurs.

La Marseillaise est chantée et accompagnée par toutes les musiques, les drapeaux tricolores, emblème des gloires de l'Empire, qui entourent et ombragent l'estrade royale devant laquelle on défile, l'émotion heureuse qu'expriment les princesses lorsqu'on mêle les cris de „vive la Reine“ à ceux de „vive le Roi,“ font de cette immense réunion une seule et grande famille, n'ayant qu'un seul cœur, une seule opinion, une seule ambition, vivant toute entière pour la liberté et le bonheur intellectuel du pays.

La réception du soir au palais est aussi brillante que nombreuse, tous les hommes politiques s'y pressent, chacun parle avec admiration de la grande revue, le Roi et la Reine témoignent, combien ils apprécient ces expressions d'attachement et de dévouement, le peu-

ple se porte en foule sous les croisées des appartements, le Roi, prenant par le bras le général Lafayette, se présente au balcon, la Marseillaise est encore chantée au milieu des transports unanimes et des cris de „vive le Roi! vive la Reine! vive le général Lafayette!“ en un mot, cette journée mémorable se termine comme elle avait commencé, elle semble promettre une libérale et constante prospérité à la France, redevenue indépendante et maîtresse chez elle.

L'histoire de toutes les scènes et cérémonies historiques dont le Champ de Mars a été le théâtre serait bien curieuse, si l'on voulait surtout présenter ce tableau national sous ses véritables et patriotiques couleurs. Trop jeune, pour avoir vu ces grandes et importantes solennités, je ne dirai qu'un mot de la séance du champ de Mai, où l'Empereur pour la dernière fois paraissait au milieu des pouvoirs de l'Etat, des chefs de son armée, du peuple qui voulait encore le contempler, revêtu de la pourpre impériale et portant cette couronne sacrée et bénie à Notre-Dame. Napoléon, ce jour-là, rappelait le plus imposant Empereur Romain, et, dominant par son discours, par son regard, les sénateurs et les

représentants du corps législatif, qu'il méprisait déjà, connaissant leurs arrières-pensées de défection et d'abandon, il leur parlait comme un inspiré qui devine et prédit les malheurs de la patrie, comme un prophète qui annonce au monde, que sans la plus vertueuse et courageuse fidélité aux serments, c'en est fait de la grandeur de cette belle France!

Jamais je n'oublierai cette mémorable séance où des nombreux assistants l'Empereur seul paraissait avoir conservé un noble et grand cœur, il semblait que cet adieu était l'accomplissement d'un devoir du souverain, mais que désormais il ne comptait plus sur le concours des autres pouvoirs de l'État, pour sauver la Nation.

CHAPITRE XXXVI.

DE LA CHAMBRE DES PAIRS.

La chambre des pairs, succédant au sénat, semble avoir toujours le dernier rang parmi les trois pouvoirs supérieurs de la France, et cependant elle compte pour principaux membres les plus grandes illustrations du pays. C'est le refuge de la noblesse, l'hôtel des invalides de la chambre des députés, le Botany-Bay des disgrâces électorales, la déportation des hommes politiques, qui ne sont plus bons au service actif du palais Bourbon. M. le duc Pasquier, son illustre président, le duc de Cazes, son grand-référendaire, paraissent d'ailleurs indiquer la couleur et les destinées de ces seigneuries, qui ont au moins une constance, celle de la fidélité au pouvoir existant, mais à l'inverse du lierre qui meurt où il s'attache; messieurs les pairs vivent en ne s'attachant pas. Depuis 1830, il est juste de le reconnaître, ce

troisième pouvoir de l'état, qui pourrait s'appeler avec plus de justesse la cinquième roue du char gouvernemental, a perdu le plus beau fleuron de sa couronne, l'hérédité, et aujourd'hui, à quelques exceptions près, c'est un musée d'antiquités de tous les règnes. Cependant les hommes, qui ont marqué sous l'Empire, sous les Bourbons et Louis-Philippe y siègent; on ne peut nier les hautes capacités du plus grand nombre des pairs, leurs habitudes des affaires, et pourtant on ne les compte pas dans la balance politique du gouvernement. Autrefois on les appelait *Monseigneur, votre Seigneurie, noble pair*; ils disaient, en parlant de la chambre des députés, *la chambre basse*, comme celle-ci, en parlant d'eux, disait *la chambre haute*, ce qui me rappelle qu'on nommait le peuple *la basse classe*, les sous-officiers, *les bas officiers*. Tout ce reste de servitude, de vanité, et de langage aristocratique est passé et personne n'oserait plus l'employer.

Les pairs ont encore des titres de noblesse, petite, bien petite satisfaction laissée à leur amour-propre, mais qui ne peut plus rien sur l'imagination des masses, et pour en tirer partie, il faut qu'ils aillent chercher l'orgueil des étrangers. C'est ainsi qu'on a vu quelques ma-

riages se conclure avec des Anglaises par exemple très-riche, voulant un titre, et ce qui est curieux, c'est que de semblables fantaisies viennent d'un pays, qui se croit le plus libéral du monde.

La chambre des pairs, d'après le mérite individuel du plus grand nombre de ses membres, devrait être forte et respectée dans la Nation; mais pour cela il faudrait qu'elle eût l'indépendance de la chambre élective, le courage de résister aux séductions des ministres. Il est vrai que c'est bien difficile, car ce sont eux qui sont leurs électeurs, à la différence, qu'une fois nommés ils ne craignent plus la mauvaise humeur de leur collège électoral. Ce qui nuit aussi à la chambre des pairs, c'est d'avoir à juger des procès politiques; et l'exemple de la condamnation du maréchal Ney, après qu'une capitulation le rendait inviolable, est toujours dans les esprits pour diminuer le respect, qu'on serait tenté de lui porter. La chambre des pairs a aussi à l'excès la vertu de la prudence, qui en politique prend un nom moins poli, en sorte qu'elle ne paraît jamais que pour dire à tout ce qui a été fait et décidé sans elle: „Ainsi soit-il!“ Sa position est souvent embarrassée, car si elle résiste, on la fait en-

vahir par une nouvelle *fournée*, ce qui au bout du compte la déconsidère encore davantage.

Il est regrettable qu'une institution, qui pourrait et devrait être la récompense de grands et populaires services, une assemblée, dont les lumières si utiles aux discussions des graves intérêts de l'Etat, soit tombée dans un tel discrédit; cette décadence de la chambre des pairs me peine d'autant plus, que je compte parmi ses membres de bien dignes et honorables amis, et d'anciens protecteurs, auxquels j'ai voué une sincère gratitude. Bientôt l'examen de la question de l'emprisonnement cellulaire lui sera soumis, puisse-t-elle avoir le bon esprit de se prononcer contre cet affreux système, alors elle fera autant de bien, qu'on lui reproche de faiblesse pour la tolérance du mal politique, qu'elle eût pu empêcher par des votes plus courageux.

La chambre des pairs, il faut s'en féliciter, compte parmi ses membres de réelles capacités politiques, scientifiques et guerrières, et bien souvent ses discussions méritent toute l'approbation des hommes éclairés. On distingue au nombre de ses dignes et nobles orateurs le jeune comte de Montalembert, MM^{rs}. Cousin, Villemain, toujours à la brèche pour défendre, le premier les principes religieux, les

deux autres l'instruction universitaire. Le marquis de Boissy parle bien souvent aussi, et malgré les interruptions fréquentes du chancelier, les témoignages de l'impatience des membres, on ne peut nier que les interpellations de ce pair ne portent sur des objets intéressants et dont la chambre ne s'occupe pas assez.

Le poète Victor Hugo siège aussi régulièrement au Luxembourg, et sans doute il y soutiendra sa haute réputation.

Le prince de la Moskowa, fils aîné du maréchal Ney, est pour certains pairs de la Restauration un collègue gênant par les souvenirs, que provoque sa seule présence au milieu d'eux. Dans toutes les occasions importantes et nationales on entend avec plaisir la voix indépendante de ce pair, toujours spirituel, et ami des sages progrès.

CHAPITRE XXXVII.

MORT DU DUC DE BOURBON.

(1830.)

Il y a des événements qui restent enveloppés d'un mystère impénétrable au moment où ils se passent, et souvent même le tems ne les dévoile pas et l'historien, alors l'opinion publique, reste dans le doute et ne peut par conséquent exprimer une certitude.

Le duc de Bourbon, dernier rejeton de l'illustre race des Condés, avait reçu une forte secousse de la Révolution de Juillet, il craignait, bien à tort sans doute, pour sa fortune et sa vie, et peut-être le chagrin secret qu'il ressentit de voir encore une fois sa famille exilée, ajouté à ces tristes préoccupations, eut-il une fâcheuse influence sur les facultés intellectuelles de ce prince et fut cause de son suicide.

D'un autre côté S. A. R. dont la piété fut toujours exemplaire, pouvait-elle oublier que c'est commettre un grand crime aux yeux de la religion, de la morale et de la société que

d'attenter à la vie dont Dieu seul a le droit de fixer la durée. Ce malheureux prince avait-il, avant sa mort, donné des signes de la faiblesse de son esprit? nullement, et c'est par tous ces motifs que le suicide a paru douteux pour beaucoup, impossible pour d'autres, inexplicable pour tous.

J'étais lié avec les personnes envoyées par le Roi à Gentilly, pour prendre lors de la triste nouvelle toutes les informations; je dinai avec l'une d'elles, M^r. Guillaume, attaché au cabinet du Roi chez mon excellent ami Oudard, et je l'entendis assurer avoir trouvé dans la cheminée de la chambre, où M^r. le duc de Bourbon avait été pendu, les fragments de la lettre écrite de sa main, où il fait connaître la résolution d'en finir avec une vie si pleine désormais d'amertume pour son cœur. Ses malheureux rapports avec Madame de Feuchères, l'histoire de son testament, la donation de ses biens à M^r. le duc d'Aumale, à condition qu'il prendra le nom de prince de Condé, les détails donnés sur l'existence tourmentée de ce prince depuis la Révolution de Juillet surtout, l'idée qu'on lui prête d'avoir eu l'intention de changer ses dernières dispositions, sont une mine à conjectures, mais ce que dans mon âme et conscience

je crois pouvoir affirmer, c'est qu'on fut très-chagrin de cette tragique fin au Palais-Royal, et ce serait faire injure aux sentiments et à la loyauté d'augustes personnages, que de combattre même certaines insinuations de l'esprit de parti, au sujet de la mort de Monseigneur le duc de Bourbon. J'ai vu l'excessive douleur de S. M. la Reine, de Madame Adélaïde, qui daignèrent me parler de ce malheur, je sais combien elles regrettèrent S. A. R., à laquelle une amitié véritable et le souvenir de ses dispositions en faveur du duc d'Aumale, les attachaient à part les liens du sang. D'ailleurs cette générosité du défunt ne datait pas de 1830, c'était sous Charles X, avec son agrément et celui de Madame la Dauphine, qui, dans cette circonstance, témoigna son désir d'être agréable à Madame la duchesse d'Orléans, qu'elle affectionnait et dont elle était, ainsi que je l'ai déjà dit, proche parente par sa mère, Marie-Antoinette, archiduchesse d'Autriche, que cette donation avait été faite au duc d'Aumale, et certainement rien n'aurait pu légitimer de nouvelles clauses testamentaires.

Quoiqu'il en soit, il me paraissait convenable pour détruire toute mauvaise interprétation, alors surtout que les esprits en France étaient

agités, d'abandonner cette succession pour fonder au château de Gentilly un établissement utile, par exemple, un vaste institut pour tous les enfants de troupes de l'armée et les orphelins des diverses opinions de la Révolution de Juillet, de la Vendée, et cette maison eût porté le nom de Bourbon-Condé. Je me permis d'émettre cet avis, en faisant ressortir la noblesse d'un tel désintéressement et combien la Nation saurait l'apprécier, mais les courtisans furent loin de m'approuver et je prêchai dans le désert.

Je pense d'ailleurs que l'argent ne sert aux princes que par son bon emploi pour des choses d'utilité générale. Tous les rois de la terre qui ont été détrônés, exilés, mis à mort, ne manquaient pas d'or, ce qu'il faut c'est la possession du coeur des sujets, voilà une bonne garde royale, une puissante armée contre les révolutionnaires. Les prières des malheureux, leurs actions de grâce, leur amour, leurs bénédictions sont autant de solliciteurs qui amènent l'appui de Dieu, et avec lui les souverains sans argent sont beaucoup plus riches que s'ils étaient les maîtres de tous les trésors de la terre. Il est vrai que pour les ambitieux des palais cette monnaie n'a pas cours, puisqu'elle

ne peut servir à payer les frais de leurs jouissances mondaines. Les danseuses de l'opéra, les fermiers des jeux, les banquiers des bourses, (où ces messieurs jouent souvent à coups sûrs) ne prendraient pas en paiement ces actions sur le chemin du ciel, ces lettres de change tirées par la bienfaisance, acceptées par la religion mais à recevoir dans un monde auquel ils ne croient pas! Savez-vous que ces messieurs et ces dames du grand monde sont d'ailleurs toujours *pauvres* et qu'ils aiment tendrement les princes riches, car sans leurs prodigalités comment satisfaire ces mille et mille fantaisies qui chaque jour causent une dépense susceptible de nourrir dix familles indigentes, ou de payer la pension de vingt petits orphelins abandonnés, savez-vous aussi qu'à la cour l'émulation du luxe, de *l'éclaboussement*, des réceptions hypocrites, où l'on s'embrasse en se détestant, est la première vertu et que quiconque veut y rester doit suivre cette pente rapide qui mène à toutes les mauvaises actions, comme la prostitution, les orgies des cabarets, les débauches des bas-étages conduisent au bagne ou dans les maisons centrales. Nous aurons la triste et fréquente occasion de prouver par des faits ces déplorables vérités, et tout ce que nous pouvons faire désormais pour

ces illustres personnages sera, de ne pas les nommer.

On a vu comment Madame de Feuchères s'est montrée reconnaissante, quels ont été ses rapports avec l'infortuné duc de Bourbon. Elle est morte bien vite aussi, et malgré ses énormes richesses a-t-elle laissé un regret désintéressé? j'en doute! Son mari, M^r. de Feuchères dont tout le monde connaît le caractère honorable, a donné une leçon que j'aurais voulu voir arriver après un exemple royal, en abandonnant l'héritage considérable que lui laissait sa femme à une utile fondation.

Cet acte est le plus noble éloge à faire de ce général estimable; c'est la compensation des conseils des courtisans, pourquoi M^r. Azais n'est-il plus là pour l'admirer, ces messieurs ne seraient pas condamnés à louer seuls leurs nobles opinions.

Maintenant, que nous avons dit ce que la mort et l'héritage du dernier des Condés nous inspiraient, il est juste d'ajouter, que M^r. le duc d'Aumale sera un généreux dispensateur de cette fortune. Le fils de la Reine Marie-Amélie ne peut jamais oublier qu'il existe des malheureux que le Seigneur recommande particulièrement aux princes de la terre.

CHAPITRE XXXVIII.

OCCUPATIONS PRINCIPALES DU ROI LOUIS-PHILIPPE.

Personne dans tout le royaume de France ne travaille peut-être autant que le Roi. Sa Majesté se couche très-tard et se lève de grand matin; elle ne dort certainement pas ordinairement plus de quatre heures chaque nuit; elle donne un grand soin à sa toilette, mais y passe peu de tems. Il est rare que le Roi assiste au déjeuner, on lui porte dans un plateau vers les dix ou onze heures, suivant qu'il en fait la demande, un déjeuner simple qu'il prend dans la pièce où il se trouve. Lorsqu'il était duc d'Orléans, il lisait toutes les lettres et pétitions qu'on lui adressait, et écrivait sur chacune son opinion ou ses ordres. M^{rs}. de Broval et Oudard, avant 1830, donnaient ensuite cours aux volontés de Monseigneur. Depuis son avènement au trône, le Roi n'a plus le tems de lire les pétitions ou lettres ordinaires, c'est le secrétaire du cabinet qui est chargé

de ce soin, puis les rapports en sont soumis à la Reine, qui décide sur les réponses à faire, où les secours à accorder. La correspondance importante est seule présentée au Roi qui répond lui-même à beaucoup de ces lettres. La facilité d'écrire, l'habitude du travail, le désir d'être bienveillant, font conserver à Sa Majesté, autant que cela est possible, en raison des si nombreux objets qui l'occupent, les manières gracieuses et obligeantes du duc d'Orléans rentrant dans sa patrie. Chaque ministre apporte au Roi les rapports, projets, nominations et les dépose sur le bureau du cabinet, et lorsque le tems permet à S. M. de lire ces rapports, etc. de les examiner, elle signe et remet souvent elle-même aux différents ministres les pièces revêtues de la sanction royale. Il est rare que le Roi ne préside pas le conseil des ministres deux ou trois fois par semaine même plus souvent, suivant les circonstances. Les audiences particulières, accordées par S. M., lui prennent beaucoup de tems. Le Roi travaille fréquemment aussi avec M^r. Fontaine, son architecte, M^r. de Montalivet, intendant de sa liste civile, M^r. de Gèrente, intendant du domaine privé; S. M., on le sait, s'occupe particulièrement des châteaux-royaux, de la for-

mation des galeries de tableaux, des plans d'architecture, des embellissements de ses palais, pour lesquels elle a un goût exquis et d'heureuses conceptions. Une expérience supérieure lui rend ces occupations faciles et agréables en même tems. Le musée de Versailles, le château de Fontainebleau, créés, pour ainsi dire, par sa sollicitude éclairée, ont pris bien des heures au Roi en examens de projets, en visites, en discussions avec l'intendant de la liste civile et les architectes des ses domaines. Les vastes forêts appartenantes au domaine privé et à la couronne fixent souvent l'attention de S. M. dont les idées de conservation et d'avenir pour ces immenses propriétés sont une bienfaisante protection.

Les réceptions, bals, dîners de la cour, les relations avec les souverains étrangers, les audiences diplomatiques, demandent également de longs instans au Roi. Malgré toutes ces nombreuses occupations, Sa Majesté arrange si bien l'emploi du tems qu'elle peut encore consacrer à son intérieur, à sa famille, à ses promenades de suffisants loisirs, qui sont pour le Roi un bonheur, les jouissances de la vie privée.

J'ai vu pendant les six premières années

du règne de sa Majesté, tous les jours ces divers devoirs accomplis et toutes les affaires publiques, les réceptions des députations des départements marcher de front. Si l'on ajoute maintenant les voyages de la famille royale, ceux des princes, les visites à Eu, les camps des troupes, le séjour fréquent à la cour des Rois ou princes étrangers, l'on pourra se faire une faible idée des soins de la royauté constitutionnelle de la France.

J'oubliais de parler du travail avec le secrétaire du cabinet, et de la lecture des principaux ouvrages et journaux français et étrangers, que Louis-Philippe veut toujours connaître exactement.

Je ne sais en vérité comment avec une pareille besogne on peut conserver la santé et toute la fraîcheur de son esprit. Le Roi est fortement constitué, le travail n'est pas pour lui une fatigue, c'est une distraction, aussi son âge déjà avancé ne peut donner une juste idée de l'état de son cerveau, de ses idées, de ses forces intellectuelles, qui sont encore aussi supérieures que dans ses plus belles années.

J'ai eu l'honneur de causer particulièrement et bien des fois avec ce prince, et je puis assurer que toujours de nouvelles qualités, de

profondes et justes réflexions venaient augmenter mon admiration pour un si rare mérite.

Malgré tout ce que nous venons de dire il est encore une occupation, qui honore autant le cœur de Louis-Philippe, qu'elle fait l'éloge du souverain, c'est la régulière lecture de toutes les procédures des condamnés à mort, avant qu'il soit permis au garde des sceaux d'ordonner leurs exécutions, et il faut que le crime soit bien abominable, bien dangereux pour l'exemple et la société, pour que le Roi ne commue pas la peine capitale en détention perpétuelle. Quelquefois la bonne Reine partage ce travail avec sa Majesté, et alors c'est une chance de plus pour les malheureux, qui n'attendent la vie que de la clémence royale. Si je ne craignais d'être indiscret, je conteraï les pieux détails des séances de ce tribunal, où deux juges se disputent le bonheur d'être les intermédiaires entre la justice des hommes et la miséricorde de Dieu ! Il faut voir la Reine, lorsque ses prières ont trouvé un écho dans le cœur du Roi, dont l'esprit et la position doivent arrêter même la clémence, quelle douce joie elle ressent et exprime d'avoir sauvé une tête. A ce sujet S. M. me disait un jour : „Ab, Mr. Appert, le droit

de grâce est la seule prérogative, qui dédommage des soucis de la royauté; combien de fois dans nos douleurs a-t-elle été pour nous une douce consolation!

Les occupations dont nous venons de soumettre les détails au lecteur, ne sont encore rien auprès de celles, que donnent les orages des chambres, les présentations des lois politiques, les votes des dépenses publiques et surtout les changements de ministères. J'ai vu dans certaines circonstances, qu'il ne m'appartient pas de rappeler, le Roi passer de longues et bien fatigantes heures à recevoir, pour chercher à les mettre d'accord, les ministres en fonction ou les hommes, que l'opinion de la chambre élective présentait pour les remplacer. C'est alors que le métier de Roi, car c'en est un de vaincre l'amour-propre des uns, la vanité des autres, l'orgueil de celui-ci, les préjugés de celui-là, devenait bien difficile. L'un veut le portefeuille de l'intérieur à condition que son ami politique M.... aura celui de l'instruction publique. „Pour ma part,“ dit l'autre, „j'accepte les relations extérieures, mais je ne puis devenir le collègue de votre ami.“ „Je veux bien prendre le portefeuille de la guerre, mais j'ai à proposer un autre gouverneur-général pour

l'Algérie." „J'accepte la justice, mais je ne puis maintenir les directeurs actuels, et j'ai promis le siège vacant à la cour de cassation," en un mot on voit toujours l'ambition, rarement l'amour du pays, le désintéressement, le dévouement au Roi.

Nous reviendrons sur ces turpitudes des prétendants aux portefeuilles, troupes de comédiens, qui une fois dans les coulisses veulent tous le premier rôle et des doubleurs pour collègues; combien de fois me suis-je trouvé plus heureux que le Roi, qui devait supporter d'aussi scandaleuses prétentions.

Les préoccupations, les soucis nombreux de la royauté n'empêchent pas Louis-Philippe de porter une constante attention à ses devoirs de père de famille, et il est impossible encore sous ce rapport, de ne pas admirer ses sentiments de tendresse et de prévoyance pour tous ses enfants et ses petit-fils. Rien de ce qui peut contribuer à leur bonheur, à leur bonne éducation, à l'éclat du nom n'est oublié par le Roi, d'ailleurs si bien et si souvent inspiré par la sollicitude parfaite de la Reine. Les conversations sur ces graves et intéressants sujets de la vie des jeunes princes, que j'ai eu l'honneur d'entendre, étaient une suite de le-

çons précieuses pour le cœur et pour l'esprit; l'un apprenait à battre pour toutes les pensées généreuses, l'autre à diriger sagement ses conceptions toujours dans un but d'utilité sociale et d'humanité.

L'autorité paternelle dans la famille d'Orléans n'est une charge pour personne, c'est une bienfaisante habitude qui, loin de fatiguer, repose toujours celui qu'elle domine, c'est une influence si douce, si juste, si affectueuse, que pour rien au monde on ne voudrait s'y soustraire. Tous les membres de la famille royale, sans penser, que c'est un devoir impérieux que l'obéissance envers le souverain, la regardent comme une puissance, qui sans cesse seconde, dirige, éclaire, en un mot comme un secours protecteur et non comme une gêne de servitude, de soumission. Aussi, l'harmonie la plus constante règne entre tous les princes et princesses, et donne un continu et bien moral exemple de concorde, de franche amitié, de confiance réciproque. Les diners particuliers de la famille royale, ses réunions privées, ses voyages ou promenades sont des plus intéressants, et certainement il n'y a pas dans toute la France une réunion de parents aussi nombreuse, et si parfaitement d'accord et aimante.

Le Roi et la Reine ne se cachent absolument rien. Les peines ou les joies, les bonnes espérances comme les craintes, se communiquent avec un égal abandon, et des conseils amis viennent de l'un ou de l'autre augmenter le bonheur ou diminuer les chagrins. Madame la princesse Adélaïde est aussi dans tous les secrets de l'auguste ménage, et j'ai vu bien des fois l'énergie, la sagacité de S. A. R. se joindre, dans des circonstances difficiles, aux lumières, à la fermeté du Roi, à la pieuse résignation, à l'espérance en Dieu de la bonne Reine, comme un auxiliaire consolant, un secours, aidant à supporter avec plus de force et de patience des peines si près des trônes après une révolution.

Rien n'est plus touchant à entendre que les recommandations faites par le père, la mère et la tante aux princes, qui se marient ou entreprennent de longs et périlleux voyages. C'est un noble et grand enseignement, que ces leçons solennelles de la grandeur à la jeunesse royale, dont les destinées sont si diverses dans notre siècle. La bienfaisance, l'amour du prochain, la simplicité et les manières affectueuses envers tous, les prévenances polies sont les sujets principaux de ces conseils, qui de-

viennent des ordres agréables à remplir, car déjà dès leurs plus jeunes années ces princes ont contracté les meilleures et les plus distinguées habitudes.

„Chartres, mon ami,“ disait un jour à son cher fils aîné Madame la duchesse d'Orléans, lors de son dernier départ avant 1830 pour le camp de Lunéville, „je te prie de ne pas oublier les pauvres pendant ton voyage, sois toujours aimable et empressé pour les personnes qui auront la bonté de te bien recevoir; ne manque jamais d'être reconnaissant envers elles, car, mon ami, les princes plus que d'autres doivent donner l'exemple de la politesse et d'une bonne éducation; juge de la qualité des personnes sur leurs mérites, et fais tous tes efforts pour obtenir la bienveillance et l'approbation publiques par tes discours, ton affabilité; visite les hôpitaux, les écoles des enfants indigents, sois toujours charitable, humain, mon fils, c'est le moyen d'obtenir les bénédictions du Seigneur!“

Depuis son avènement au trône le Roi se plait à donner à ses fils chaque jour et suivant les diverses circonstances les plus constantes instructions où l'amour du père se joint à la haute sagesse du monarque, et toujours ces

royales inspirations unissent à la prudence, à une haute raison les mérites de l'expérience et la prévoyance de l'avenir.

Sa Majesté aime aussi à rappeler à ses enfants, quel noble parti elle a su tirer de son instruction dans les jours d'exil; le prince proselit donnant de simples leçons d'histoire dans un collège de la Suisse, et vivant du produit honorable de son travail intellectuel, ne croit pas par ce souvenir diminuer l'éclat de la couronne du Roi Louis-Philippe, et je n'ai jamais entendu ces récits intéressants sans y trouver un charme toujours nouveau. L'excellente mémoire du Roi, son rare talent à conter les particularités si curieuses de sa vie, l'art et la perfection de ces peintures historiques, où chaque personnage célèbre occupe la place qui convient, la juste appréciation des caractères, des vices ou des vertus de ces illustres contemporains des plus grands jours du XVIII^{ème} siècle, rendent les conversations de S. M. sans cesse instructives et du plus haut intérêt.

Louis-Philippe parle parfaitement plusieurs langues et est toujours charmé de s'entretenir avec les ambassadeurs étrangers dans celle de leur nation. Les moeurs, les usages de chaque peuple, le degré de son instruction, de ses

lumières, de ses progrès sont familiers à S. M., et je crois qu'il est impossible d'être plus gracieux, plus instruit, plus entraînant en même tems que ce Roi, auquel d'ailleurs toute l'Europe reconnaît ses éminentes qualités.

Les idées de S. M. sont tournées vers la paix par suite de son amour pour l'humanité, et par la conviction que c'est pendant la paix que les institutions utiles peuvent se développer et acquérir la puissance qui en assure la durée. Tout ce qui est grand et glorieux, juste et progressif pour les sciences, les arts, la littérature, et l'intelligence des hommes obtient les vives sympathies du Roi et bien certainement son règne, malgré les quelques fautes de son gouvernement aura une belle place dans l'histoire.

Le Roi est sobre, a beaucoup d'ordre et surveille avec soin les dépenses de sa maison, mais s'il regarde à celles qui ne lui paraissent pas bien justifiées, il est généreux et presque prodigue pour les allocations dont l'emploi dans les constructions ou réparations de ses vastes châteaux et domaines, laissera un souvenir de magnificence, d'utilité et d'encouragement pour les artistes de ce tems.

Pour beaucoup de gens l'ordre de la part d'un Roi est de l'avarice, c'est ce qui a propagé l'erreur de ce reproche, adressé quelquefois bien injustement à Sa Majesté, dont souvent au contraire les dépenses dépassent les revenus et créent des dettes à la liste civile et à son domaine privé.

FIN DU PREMIER VOLUME.



5h8583

TABLE DU PREMIER VOLUME.

	Page
INTRODUCTION	1
CHAPITRE I. Sacre de Napoléon à Notre-Dame de Paris ..	9
II. Voyage avec les galériens	15
III. Séjour en Normandie	35
IV. Visite de l'Empereur à Choisy	39
V. Mariage de Napoléon avec l'Archiduchesse Marie-Louise	44
VI. Grossesse de l'Impératrice	56
VII. Naissance du Roi de Rome	61
VIII. Départ de l'Empereur pour la Russie ..	66
IX. Désastre de Russie	71
X. Entrée des alliés à Paris. Retour des Bour- bons. Départ de Napoléon pour l'île d'Elbe ..	78
XI. Mort de Joséphine	83
XII. Départ des Bourbons. Retour de Napo- léon à Paris	86
XIII. Mon départ pour le département du Nord pour l'organisation d'écoles mutuelles ..	95
XIV. Cours normal, école modèle de la caserne Babylone	104
XV. Les conspirations sous les Bourbons de la branche aînée	109
XVI. Mort du duc de Berry et naissance du duc de Bordeaux	118
XVII. Prison de Montaigu. Ecole, évasion des sous-officiers Mathieu et Conderc	123
XVIII. Mon emprisonnement	137
XIX. Mes jugements	162

CHAPITRE		Page
XX.	Nouvelles poursuites. Mon séjour chez le général Lafayette	169
"	XXI. Séjour chez Mme, la maréchale duchesse de Montébello à son ancien hôtel, rue de Varennes. Départ pour la Sologne	179
"	XXII. Retour du duc d'Angoulême d'Espagne. Mort de Louis XVIII. Sacre de Charles X. Conquête d'Alger	188
"	XXIII. Ma première audience du Dauphin aux Tuileries	195
"	XXIV. Mon admission à la Société Royale des prisons, présidée par Mr. le Dauphin et premiers rapports avec le Palais-Royal	201
"	XXV. Séjour à Randan	208
"	XXVI. Bal donné en 1830 aux Rois Charles X et de Naples, par le duc d'Orléans	214
"	XXVII. Visite de Monseigneur le duc de Chartres à Grand-Mesnil	225
"	XXVIII. Dernière visite du Dauphin et de la Dauphine au Palais-Royal	233
"	XXIX. 27, 28 et 29 Juillet 1830	240
"	XXX. La famille d'Orléans le 27, 28, 29 et 30 Juillet 1830 à Neuilly	254
"	XXXI. Ouverture des prisons de Paris	268
"	XXXII. Le duc d'Orléans à l'hôtel de ville.	276
"	XXXIII. Arrestations des ducs de Chartres et de Choiseul à la barrière, avant la visite du duc d'Orléans à l'hôtel de ville	289
"	XXXIV. Le général Dumouriez, Mme, de Genlis, Rouget de l'Isle pensionnés par Louis Philippe	293
"	XXXV. Grande revue de la garde nationale au Champ de mars	300
"	XXXVI. De la chambre des pairs	305
"	XXXVII. Mort du duc de Bourbon	310
"	XXXVIII. Occupations principales du Roi Louis Philippe	316



